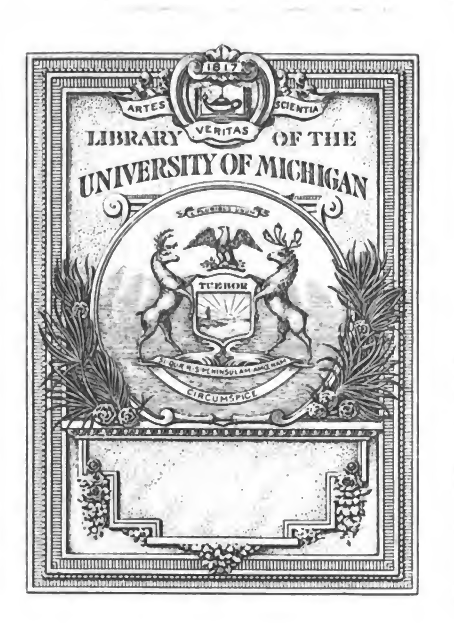



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES FASTES

DE

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LES FASTES
DE
LA COMÉDIE FRANÇAISE,

ET

PORTRAITS DES PLUS CÉLÈBRES ACTEURS
QUI SE SONT ILLUSTRÉS,
ET DE CEUX QUI S'ILLUSTRENT ENCORE SUR NOTRE SCÈNE;
PRÉCÉDÉS
D'UN APERÇU SUR SA SITUATION PRÉSENTE,
ET SUR LES MOYENS PROPRES A PRÉVENIR SA RUINE.

PAR RICORD aîné,

Ancien officier supérieur, Auteur des Réflexions sur l'art théâtral, du Journal général des théâtres, de l'Horoscope de la Comédie française et du second Théâtre Français, de l'Histoire du théâtre français que l'on essaya d'établir à Londres en 1749, etc.; des Archives de Thalie, etc.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez HUBERT, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.
DELAUNAY, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n. 243;
PETIT, libraire de S. A. R. MONSIEUR, Palais-Royal galerie de bois, n. 275;
NIOGRET, libraire, rue de Richelieu, n° 63.
Et MONGIE aîné, libraire, boulevart Poissonnière, n. 18.

1822.

LES FASTES

DE

LA COMEDIE FRANÇAISE.

De la Vérité; des Critiques; Moyens d'épurer le goût que la *vénale partialité* corrompt, et d'assurer aux gens de *lettres* et aux comédiens des départemens, une vieillesse honorable et tranquille.

L'IMPARTIALITÉ distingue votre premier volume, continuez, dites-nous toute la vérité: voilà ce qu'on ne cesse de me répéter.... La vérité! eh mon dieu! depuis qu'elle habite le fond d'un puits, n'est-elle pas encore noyée? J'ai lu, je ne sais où, que la vérité n'était qu'un vaste miroir, où se reflétaient jadis les objets dans toute leur pureté. Un roi qui ne put en supporter l'effet le brisa dans un accès de colère, les morceaux en furent soigneusement ramassés. Les leçons de la vérité devinrent d'abord plus générales, en raison de la multiplicité des morceaux réflecteurs; mais qu'en arriva-t-il? chacun modifia à sa manière la part

du miroir qui lui était échue : l'un en dégrada insensiblement le tain ; un autre permit que la rouille ternît la pureté de la glace. De dégradation en dégradation la vérité cessa d'être reconnaissable ; chacun crut la voir telle qu'elle était primitivement, tandis que le morceau de glace imposteur qu'il interrogeait, n'était que le miroir de ses pensées et de ses opinions.

La vérité n'est donc pas égale pour tout le monde, et nous ne l'apprécions qu'autant qu'elle ne blesse ni nos intérêts, ni nos goûts, ni nos opinions. Ma tache était moins difficile à remplir dans le premier volume où je ne parle que d'un petit nombre de comédiens vivans ; mais il me reste à tracer les portraits de beaucoup d'acteurs, dont les talens n'étant pas encore formés ont besoin d'être éclairés par les avis d'une critique vraie et encourageante, et ce n'est pas une petite affaire que d'humaniser l'amour-propre avec la raison.

Les auteurs qui ont écrit sur le même sujet, et particulièrement M. Lemazurier qui a publié, il y a environ douze ans, une galerie où figurent indistinctement les bons comme les mauvais acteurs, ont été tellement convaincus de cette difficulté qu'ils n'ont fait mention que des comédiens qui n'existaient plus, et d'autres, un peu plus hardis, n'ont fait qu'effleurer la ma-

tière. Mes portraits sont donc nouveaux, puisque plus des trois quarts ont pour originaux les artistes qui composent les troupes de nos deux Théâtres français, ceux qui se sont retirés après une glorieuse carrière et qui goûtent les douceurs d'une heureuse vieillesse, et enfin les acteurs d'un vrai mérite décédés depuis environ quinze ans.

Je ne promets pas de dire toute la vérité, l'intrigue et la corruption ont trop de moyens pour l'étouffer dès qu'elle se montre dépouillée de cette gaze légère dont son apôtre le plus dévoué doit la couvrir pour qu'on tolère son langage. Si elle se montre à découvert tout tremble à son aspect, les passions s'exaltent pour la combattre, et si la victoire lui est quelquefois restée dans les grandes querelles des nations et des gouvernemens, son règne n'a pas été de longue durée, et des flots de sang ont succédé au peu de bien qu'elle avait fait...

On n'a pas de pareilles catastrophes à redouter quand on essaye de la faire servir à la prospérité des arts ; mais que de désagrémens, de dégoûts, de calomnies marchent à sa suite et poursuivent l'homme de lettres qui lui consacre le fruit de son expérience.... Que d'anecdotes singulières, plaisantes et malignes je pourrais citer à l'appui de cette assertion, si la discré-

tion, ou plutôt les égards que commande la politesse française, n'arrêtaient ma plume.

La position d'un critique est des plus embarrassantes : s'il loue les qualités d'un acteur, s'il proclame ses succès et sa gloire avec éclat, on l'accuse de manquer de jugement et de goût, et souvent d'être partial. S'il se permet une critique douce et juste, il fait une blessure profonde qu'un éloge mérité ne saurait cicatriser, et messieurs les comédiens s'arrogent le privilège de nous ennuyer sans nous laisser le droit de nous en plaindre. Je sais que chacun s'érige en juge quand il s'agit de leur talent, que le jeune homme à peine au sortir de l'école, et qui a formé son goût aux spectacles de la rue Transnonain et de la rue Chantereine, prononce en dernier ressort sur le mérite des plus grands acteurs dont il ne saurait apprécier ni les qualités ni les défauts ; mais c'est par cela même que le comédien devrait accueillir avec reconnaissance les observations désintéressées qui lui sont adressées par des hommes qui ont donné des preuves de la droiture de leurs motifs, de leur expérience et de leur impartialité.

La suffisance de certains artistes dramatiques, provoque la bile de l'homme de lettres qui n'a pas assez de sang-froid pour en rire.... Mais cette arrogance ne saurait justifier le ton aigre

qu'on emploie trop souvent en analysant les ouvrages littéraires et les talens des comédiens. Ce n'est plus que l'opinion que l'on considère : un journal place un écrivain parmi nos grands hommes, un autre le comprend dans le nombre des auteurs les plus misérables, le premier le proclame le successeur de Molière ; le second lui reproche d'être sans esprit et d'ignorer même l'orthographe. Le comédien éprouve une pareille injustice, et selon les circonstances, on le présente ici comme l'émule de Lekain et là comme le plus mince débutant déformé par le conservatoire.

Une critique amère, indiscrète dans ses expressions, injurieuse dans ses épithètes, fausse dans ses jugemens, et qui n'a pour guide que la passion, justifie la maxime beaucoup trop prônée par les acteurs médiocres et par les mauvais auteurs :

La critique est aisée et l'art est difficile.

La critique trop complaisante, qui transforme en beautés les défauts d'une pièce de théâtre, et qui accorde une préférence marquée à des productions réprouvées par la raison, et repoussées par le goût, sur des ouvrages d'un intérêt réel, est encore plus dangereuse. L'éloge empoisonné qu'elle prodigue, enivre et égare souvent un auteur déjà trop prévenu de son préten-

du savoir : la première est l'œuvre d'un Aristarque méprisable et ridicule ; la seconde est un moyen dont se sert un Zoïle intéressé, au cœur bas et à l'âme mercenaire, pour sacrifier à sa cupidité l'art qu'il aurait pu servir : ce genre de critique n'est pas plus difficile que l'autre.

Mais le critique, qui consacre sa plume à la défense de la vérité et à la prospérité des lettres et des arts, sans craindre de braver les clameurs de l'ignorance, de froisser l'amour-propre de la médiocrité, et qui se hasarde à relever les erreurs et les fautes d'un esprit supérieur, entreprend une tâche honorable qui n'est ni aisée, ni sans désagrémens à remplir. Les poëtes, les comédiens, les peintres, et en général tous les artistes sont de la plus grande susceptibilité ; et comme celle des vieilles filles et des fanatiques, leur colère s'allume facilement :

Genus irritabile vatum.

J'ose inviter les gens de lettres qui, justement irrités, ont pu se laisser entraîner au premier mouvement de leur humeur, à donner un exemple utile en abjurant ce ton provocateur qui règne dans les attaques répréhensibles dont nos feuilles périodiques sont trop souvent surchargées, et qui affligent les amis de la décence et du bon goût, à ne voir que l'ouvrage, à ne juger que le talent. Quelquefois un écrit plein de rai-

son est précédé d'un nom que la confiance repousse ; faut-il pour cela rejeter les lumières et les avis salutaires qu'il renferme ? faut-il méconnaître le génie qui l'a enfanté ? Doit-on siffler un acteur qui jouera parfaitement un rôle, par la raison que sa conduite ne sera pas régulière, ou bien parce que ses opinions seront en opposition avec les nôtres et même avec l'opinion générale. Non, sans doute : le génie, l'esprit, les talens sont seuls du ressort d'un critique qui juge les ouvrages de littérature et les œuvres des beaux arts; et les censeurs politiques rendraient un grand service à la société, s'ils consentaient à substituer aux expressions peu délicates dont la plupart se servent, ce ton d'urbanité, ce langage poli qui inspirent la confiance et fixent l'attention.

On assure que l'autorité a le projet de s'occuper de l'amélioration de l'art théâtral, et déjà elle a adopté une mesure que j'avais proposée il y a cinq ans et que j'ai de nouveau indiquée dans le premier volume de cet ouvrage, en nommant un commissaire chargé de la police intérieure du théâtre; mesure impuissante, si ce commissaire n'a pas des pouvoirs assez étendus pour réprimer l'arbitraire du comité qui s'occupe des détails de l'administration, et régénérer son organisation désastreuse, dont les effets

ont été si funestes à la prospérité de la comédie française et à l'art théâtral.

Aux moyens que j'ai précédemment donnés, j'en ajouterai un que je crois utile pour former le goût du public qui n'a pu s'éclairer faute de modèles, que l'intrigue, la vénalité et l'ignorance ont altéré et qu'ils corrompront entièrement, si l'on ne s'empresse d'arrêter leurs progrès destructeurs.

Chacun a sans doute le droit de s'exprimer avec franchise sur les talens des artistes et sur les productions littéraires ; mais le gouvernement protecteur qui veille sur les mœurs et sur la prospérité des arts, en laissant les critiques inexpérimentés ou de mauvaise foi composer leurs jugemens de ces trois mots : détestable, médiocre, sublime, s'occupera, sans doute, de porter la lumière au milieu de ce chaos, et de classer les talens pour qu'ils ne soient point vus dans un faux jour.

En proposant, il y a environ dix ans, des écoles scéniques, des théâtres d'élèves, j'ai démontré que cet établissement indispensable, si l'on veut former des sujets, bien loin d'être onéreux à l'autorité, elle en retirerait un bénéfice ; le moyen que je vais soumettre est de la même nature.

Pour obtenir une critique saine sur les talens

des comédiens, il est indispensable, autant que la chose est possible, de soustraire l'écrivain à la poursuite du besoin, à l'appât des dîners, à l'influence des cadeaux et à la séduction des actrices. La seule manière de le tenter serait d'établir un journal officiel des théâtres. Le ministre de la maison du Roi ou celui de l'intérieur, nommerait quatre rédacteurs dont il connaîtrait le mérite, l'expérience et l'équité. Le premier, qui dirigerait cette feuille, serait chargé du théâtre de la rue de Richelieu et de celui de l'Odéon; l'Académie Royale de Musique, les Italiens et Feydeau formeraient l'arrondissement du second; le département du troisième comprendrait le Vaudeville, les Variétés et le Gymnase; et celui du quatrième se composerait des quatre théâtres des boulevards.... Leurs traitemens seraient fixés par le ministre..... Les amateurs de la bonne comédie se feraient un devoir d'enrichir de leurs observations ce journal qui paraîtrait tous les jours, et les grands personnages de l'état, les magistrats, les fonctionnaires publics et tous les Français protecteurs de l'art theâtral, s'empresseraient sans doute de seconder une entreprise dont le produit, qui entrerait dans les coffres du gouvernement, pourrait servir à encourager les gens de lettres et les artistes. Il n'est pas nécessaire de développer les avan-

tages qui résulteraient d'une feuille dont les lumières, la délicatesse et l'impartialité des rédacteurs seraient ainsi garanties.

Après avoir appelé l'attention sur les vices de l'administration théâtrale, après avoir démontré dans divers ouvrages, que les sociétaires du théâtre français ont par leur arbitraire, leur orgueil, leur inconduite administrative, accéléré la ruine de l'art, et cela, en s'assurant au milieu de l'abondance, une existence honorable pour leurs vieux jours, qu'il me soit permis d'élever ma faible voix en faveur des comédiens de province, qui, presque toujours abreuvés de dégoûts, accablés de travail, souvent en proie aux privations les plus pénibles, ne rencontrent pour la plupart, à la fin de leur douloureuse carrière, que la misère et le désespoir.

J'ai vu à Paris, il y a peu d'années, un comédien d'un âge qui lui permettait encore de paraître sur le théâtre, et recommandable par ses talens et par sa probité, qui, ne trouvant point d'engagement, sollicitait en versant des larmes amères, un emploi de concierge, une place de domestique, et qui, n'ayant pu se la procurer, mourut à l'hospice sous le poids de sa douleur.... Plusieurs autres sont menacés du même sort, et des hommes de lettres estimables éprouvent une égale infortune. En voici un exemple :

Il existe en ce moment dans un hôpital de Paris, un vieillard octogénaire, que je crois le doyen des auteurs vivans. Ce brave homme a peut-être composé dans sa vie plus de soixante pièces de théâtre dont un tiers, au moins, ont eu jadis un grande vogue dans les petits spectacles : il a coopéré comme administrateur, à enrichir trois ou quatre administrations, qui ont été tour-à-tour florissantes et dont les chefs défunts ne lui ont légué que la pitié des âmes sensibles. Ce vieillard méritait sans doute un meilleur sort, sa conduite actuelle vient à l'appui de sa conduite passée qu'on pourrait attester au besoin. Croirait-on qu'ayant une femme à moitié aveugle, qu'il n'a pu faire placer avec lui, il lui porte chaque jour au fond du Marais, malgré son grand âge, la portion exigüe qui lui sert de dîner, et qu'il partage avec sa compagne de malheur, ainsi que le *denier de la veuve* qu'on lui offre quelquefois et qu'il se trouve heureux d'accepter.

Que les premiers jours de la civilisation aient vu mendier Homère, que depuis lors, jusqu'au siècle de Louis XIV, les plus beaux esprits, les savans les plus renommés, les écrivains les plus éclairés et les plus sages aient été exposés aux persécutions de l'ignorance et en proie aux maux de la misère plus affreux encore : cela

afflige l'humanité ; sans étonner l'observateur ; mais qu'après le siècle des lettres et des beaux-arts, qu'après le siècle de la raison et de la liberté, l'on permette qu'une classe d'artistes privilégiés jouisse de l'héritage de nos poètes les plus célèbres (1), et que leurs descendans et les littérateurs qui suivaient la même carrière ; les écrivains qui leur ont succédé, l'artiste d'un mérite reconnu et supérieur à celui du chef d'emploi qui l'a repoussé du Théâtre Français, traînent une vieillesse douloureuse, sans appui, sans autre secours que celui que le cœur compâtissant accorde à l'humanité souffrante, c'est ce que l'on ne peut envisager, sans éprouver un sentiment pénible, et ce que nos neveux ne croiront qu'avec peine.

La clémence n'est pas toujours une vertu, elle est souvent un calcul de la politique ; mais la bienfaisance caractérise les grandes âmes, et les bons rois, et l'établissement de l'hôtel des invalides honore beaucoup plus la mémoire de Louis XIV, que les actes, (je ne dirai pas de clémence; ce monarque fit rarement éclater la sienne) les plus glorieux de son règne.

---

(1) Les droits des auteurs dramatiques, sur leurs ouvrages, sur leurs propriétés.



Le patriote, le bon français, est ému en apercevant cet asile de la loyauté et de la bravoure, l'aspect de ces vieux guerriers qui versèrent leur sang pour nous soustraire au joug des étrangers, pour illustrer la France, inspire autant d'intérêt que de respect... Le militaire a la conviction de couler ses derniers jours à l'ombre des lauriers qui lui rappelleront ses belles actions, et au milieu de ses camarades, *échappés* comme lui aux jeux sanglans de Mars. Cette idée lui donne de la confiance et double son courage. Que de chef-d'œuvres, que d'ouvrages immortels n'aurions-nous pas? que de talens perfectionnés embelliraient notre scène, si les enfans d'Apollon, si les interprètes de Clio, si les favoris de Thalie, de Melpomène, de Polymnie et de Terpsicore, qui contribuent aussi à la gloire de la patrie, pouvaient, comme le soldat, se dire: Je puis me livrer sans inquiétudes à mes travaux, et si l'application que je donnerai à l'étude, si le temps que je mettrai à acquérir des connaissances utiles et des talens supérieurs me font perdre les faveurs de Plutus, un grand roi, protecteur éclairé des lettres et des arts, clément par inclination, bienfaisant par caractère, récompensera mes sacrifices et mes soins; il m'assure une retraite honorable et je pourrai finir ma carrière avec tranquillité.

Il me paraît utile de faire observer que cette institution n'occasionnerait aucune dépense au Gouvernement, et je vais proposer une manière de la doter, qui, dans peu de temps, lui procurerait des revenus assurés, qui lui permettraient de payer le local qu'on pourrait ne lui accorder que provisoirement.

L'on se plaint depuis long-temps de la jouissance des droits d'auteurs, que Messieurs les comédiens s'arrogent dix ans après la mort du poète dont ils dépouillent la famille. Tout détail deviendrait superflu; car il serait difficile d'ajouter à tout ce que l'on a dit au sujet de cette véritable usurpation... Je ne voudrais pas qu'on privât les enfans du fruit du travail de leur père... et je crois juste de laisser les héritiers de l'auteur dramatique, retirer la rétribution qu'il recevait lui-même pendant dix ans ; mais ce délai expiré, il faudrait que la moitié de cette rétribution devînt la propriété de la maison de retraite des hommes de lettres et des comédiens des départemens et de ceux de Paris, qui n'ont pas, comme Messieurs les Sociétaires de la Comédie française, le privilège de se faire 4, 6, 8, et même 10,000 francs de rentes, en récitant, tant bien que mal, de bons ou de mauvais vers deux ou trois fois par mois. A

l'extinction des héritiers du poète dramatique, qui auraient conservé la propriété de l'autre moitié de la rétribution, la totalité serait acquise à la maison de retraite. Tous les ouvrages qu'on représente sur nos théâtres anciens et modernes seraient soumis aux mêmes droits, et les vrais héritiers de leurs auteurs rentreraient dans la propriété de la portion qui leur serait accordée, sans que cette équitable restitution eût d'effet rétroactif.

Les revenus de cet établissement, d'abord peu considérables, seraient, comme ce simple aperçu le prouve, plus que suffisans pour procurer aux artistes que l'on y admettrait non seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais encore une honnête aisance... surtout si l'on considère qu'il recevrait des dons et des legs, et que les hommes de lettres et les comédiens qui n'auraient que de faibles ressources pécuniaires, y trouveraient, moyennant une modique pension, une existence indépendante, une nourriture saine, et une société agréable.

Je m'abstiendrai de donner un plan d'administration, et d'indiquer les titres qu'il faudrait réunir, et l'âge qu'on devrait avoir pour entrer dans l'*asile royal des gens de lettres et des artistes dramatiques*. Je hasarde une idée vaste et

humaine ; je ne doute pas qu'elle ne frappe les hommes d'état et les amis des arts et de la société, et je m'y arrête pour ne pas les en distraire, persuadé qu'ils saisiront beaucoup mieux que moi les avantages et les bienfaits dont elle peut devenir la source.

FLORIDOR.

Josias de Soulas était gentilhomme ; sa famille habitait la Brie. Il servit d'abord dans les Gardes françaises et le Roi lui accorda ensuite une enseigne dans le régiment de Rambure, qu'il quitta pour jouer la comédie en province. Il fit partie de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, en 1643, pour y remplir les premiers rôles tragiques et comiques. Il obtint le plus éclatant succès.

L'ensemble de la personne de Floridor (nom qu'il prit en embrassant la profession de comédien) était noble, sa physionomie ouverte et distinguée, sa taille grande, et son organe plein et sonore ; on lui reconnaissait une diction majestueuse et en même temps naturelle, qualités qui se trouvent rarement réunies.... mais l'on doit conclure des éloges que les contemporains de Floridor ont faits de ses talens, que les rôles qui exigent de la chaleur et de l'âme lui convenait beaucoup moins que les rôles de raisonnement et de dignité, puisqu'on assure que son talent n'éprouvait jamais de variations et qu'il

jouait toujours également bien. L'esprit, le raisonnement, tout ce qui s'acquiert par l'étude est susceptible d'un degré de perfection que le temps seul altère; mais tout ce qui est du ressort de l'âme est journalier, et ne saurait se montrer constamment avec le même éclat, avec la même supériorité.

On le cite dans les rôles de Pyrrhus (Andromaque), de Massinissa (Sophonisbe de Corneille), d'Alexandre (de Racine), de Titus (Bérénice de Racine), et dans beaucoup d'autres de ce genre qu'il créa.

Les mœurs de cet artiste estimable étaient pures et sa probité à toute épreuve, aussi était-il aimé de la cour et respecté du public. Lorsque Racine donna sa tragédie de Britannicus au théâtre, Floridor fut chargé du rôle de Néron, il le joua d'une manière à satisfaire et l'auteur et le public; mais la pièce n'obtint qu'un succès très-médiocre, et la cause de cette froideur du parterre fut de voir un homme aussi irréprochable représenter un monstre tel que Néron. Il poussa son mécontentement (honorable pour l'acteur) jusques à exiger que ce personnage fût confié à un autre comédien. On ne saurait trop répéter cette anecdote qui prouve combien la conduite d'un artiste dramatique influence sur le jugement que l'on porte sur ses talens.

L'esprit de Floridor était orné, et ses harangues (il était l'orateur de la troupe) ordinairement courtes et purement écrites, furent toujours favorablement accueillies. Une chose qui est particulière à cet acteur et qui ne s'est point renouvellée, c'est que le public ne l'interrompait jamais, il écoutait ses discours dans le plus profond silence et lui laissait jouer ses rôles sans donner la plus légère marque d'approbation; mais les applaudissemens éclataient de toutes parts quand il entrait sur le théâtre et quand il quittait la scène. Louis XIV faisait un grand cas des qualités personnelles et des talens de Floridor; il lui accorda diverses grâces, et protégea la troupe de l'hôtel de Bourgogne par rapport à lui. C'est en sa faveur que ce monarque rendit un arrêt qui déclare que la profession de comédien n'est pas incompatible avec la qualité de gentilhomme.

DUFRESNE.

Abraham - Alexis - Quinault Dufresne; « cet acteur était, dit-on, si glorieux (rapporte » l'auteur des Observations sur l'art du co- » médien) qu'il ne parlait qu'à peine à ses » domestiques, et lorsqu'il était question de » payer un fiacre ou un porteur de chaise, » qu'il se contentait de faire un signe de tête, » ou de dire d'un air dédaigneux : *Allons,* » *qu'on paie ce malheureux...* Un jour, en » plein café, parlant sur l'inégalité des fortunes » et du bonheur, il disait avec ce ton de fausse » modestie, assez ordinaire aux personnes pré- » somptueuses : *On croit peut-être fort heu-* » *reux, par exemple, un homme comme moi;* » *mais j'estime plus le sort d'un* SIMPLE GEN- » TILHOMME, *retiré dans sa terre avec dix* » *mille livres de rente, que d'être ce que je* » *suis* ».

L'encens dont on enivre les prêtresses de Thalie et de Melpomène; encens rarement pur, et presque toujours digne de la divinité qui le reçoit; l'importance inconsidérée dont on a en-

touré la profession de comédien, sont les principales causes de l'orgueil outré qui distingue la plupart des artistes dramatiques. Cet orgueil répand le ridicule sur un acteur doué d'un grand talent, abusé par des adulations imprudentes, et chargé de lauriers flétris par une prodigalité scandaleuse; mais il provoque l'indignation contre la médiocrité, manifeste son arrogance et la couvre de mépris.

La famille de Dufresne a produit plusieurs comédiens recommandables par leur talent. Son père avait débuté avec succès, en 1695, et quitta le théâtre, l'année 1717. *Jean-Baptiste-Maurice* QUINAULT, son frère aîné, jouait avec supériorité les premiers rôles dans la comédie, et il contribua à la grande réussite du Philosophe marié de Destouches, dont il créa le principal personnage. Il était encore très-bon musicien, et composa la musique des Amours des déesses, opéra de Fuzelier. Il avait été reçu en 1712, reparut pour peu de temps sur le théâtre, l'année 1734, et mourut dix ans après. Dufresne avait trois sœurs comédiennes. Mme. de Nesles, aînée des trois, épouse d'un acteur de ce nom, excellente dans les princesses tragiques et dans les grandes coquettes, fut enlevée à la scène par une mort prématurée, à l'âge de vingt-cinq ans, en 1713, après avoir joué

cinq ans la comédie. Marie-Anne Quinault fut reçue en 1714, et quitta le théâtre l'an 1722. La plus jeune débuta, sous le nom de Mlle. Defresne, en 1718, dans les rôles comiques chargés, et y fut constamment applaudie jusques à sa retraite qui eut lieu, l'année 1741, époque de celle de l'acteur dont je parle.

Dufresne débuta, en 1712, dans Oreste (Électre de Crébillon). Il y réussit complètement, quoique très-jeune encore. Mlle. Duménil dit, dans ses mémoires, que Dufresne était le plus beau des humains, et Mlle. Clairon en porte le jugement que je vais répéter : « Dufresne, plus » éblouissant que profond ; noble, mais jamais » terrible ; plein de chaleur, mais sans ordre, » sans principes, sans aucun de ces grands » traits qui caractérisent le génie, n'a pu devoir » ses succès qu'aux suprêmes beautés de toute sa » personne et de son organe » etc.

Le public qui avait favorablement accueilli les essais de Dufresne, accoutumé au ton emphatique, aux fureurs de Beaubourg qui avait succédé à Baron, et qui déclamait indistinctement tous les vers d'une pièce avec un égal enthousiasme, et mettait les cris et les emportemens à la place de la chaleur, fit éprouver des désagrémens à Dufresne que Ponteuil, comédien instruit qui s'était fait une diction

naturelle et un talent vrai, en prenant le célèbre Baron pour modèle, avait formé. La rigueur du parterre se manifesta surtout à une représentation de Polyeucte, où le jeune acteur jouait Sévère, pour faciliter le début de Mlle. Gautier qui avait choisi le rôle de Pauline, et qui abandonna ensuite le théâtre pour se faire religieuse carmelite. Ces mauvaises dispositions de la part des zélateurs du genre outré continuèrent jusqu'à la retraite de Baubourg, qui manquant d'intelligence suppléait, par une énergie aveugle, aux qualités qui constituent le talent du tragédien et dont il était dépourvu. Les applaudissemens qu'on lui prodigua lorsqu'il tint le premier emploi, le vengèrent de cette injustice et le placèrent immédiatement après les Baron, et les Lekain.

Voltaire confia le rôle d'Œdipe à Dufresne, qui créa ensuite Romulus (de Lamotte Houdard), Dom Pedro, (Inès de Castro même auteur), Pyrrhus (de Crébillon), Titus (du Brutus de Voltaire), Orosmane (Zaïre), Gustave (de Piron), Vendôme (Adélaïde Duguesclin), Énée (Didon de Lefranc), Zamore (Alzire), Mahomet II (de Lanoue), le Glorieux (de Destouches), le Métromane (de Piron), le Baron de l'homme du jour (de Boissy).

On assure que ce comédien garda, pendant

trois ans, le manuscrit du Glorieux, sans vouloir l'apprendre; et qu'il exigea que Destouches en changeât le dénouement et gâtât le cinquième acte de sa comédie..

Cet acteur s'était même permis d'interdire sa porte à Voltaire pour ne pas recevoir les corrections qu'il faisait au rôle d'Orosmane à l'approche de la première représentation de Zaïre. La veille du jour qu'on devait jouer cette pièce, plusieurs traits se présentent à l'esprit du poëte, qui veut en embellir son drame, sans reculer ce jour tant désiré. La chose était assez difficile : vaincre la mauvaise volonté, triompher de la paresse, sans blesser la suprématie que les acteurs à influence prétenden exercer sur les desservans de Thalie, et qu'ils s'arrogent encore sur les auteurs dramatiques, n'aétit pas une petite affaire. Voltaire le savait mieux que personne. Caresser un vice est souvent un bon moyen pour profiter d'un défaut. Le poëte, instruit que les principaux acteurs qui doivent jouer dans sa pièce, sont à dîner chez celui d'entre eux qui était chargé du rôle le plus important, juge l'occasion favorable pour leur faire parvenir les changemens faits tà sa tragédie, et il la met à profit d'une manière aussi spirituelle qu'aimable. Un pâté est choisi pour être l'interprête de l'auteur auprès

des joyeux gastronomes. Cet orateur d'une éloquence persuasive, arrive au moment où le second service allait être mis sur la table. Son apparition inspire la plus vive gaîté parmi les convives et dispose les esprits en faveur de celui qui lui a confié ses intérêts. L'on ouvre ce pâté inattendu, et on le trouve garni de perdrix artistement arrangées et tenant chacune un petit papier en son bec orné d'un ruban élégant; l'on s'empare de ces jolis billets et l'on y reconnaît les divers changemens que Voltaire a fait à sa pièce. Les billets sont remis à leur adresse, le pâté est dévoré, les vers sont appris, la représentation a lieu, et pour cette fois la gourmandise l'emporta sur l'importance et sur la paresse.

L'anecdote suivante est une autre preuve du caractère impérieux de ce comédien. Le parterre ayant crié à Dufresne *plus haut*! celui-ci répliqua avec audace : *et vous, plus bas*! L'autorité le punit de cette irrévérence par quelques jours de fort l'Evêque, et lui ordonna de faire des excuses au public. Il parut donc en habit noir boutonné et sans épée, et il commença sa harangue par cette phrase remarquable : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui.* Le parterre l'interrompit par des applaudissemens et ne

voulut point en entendre davantage, bien persuadé que l'orgueil de ce héros de théâtre était incorrigible. C'est encore ce même Dufresne qui, pénétré du rôle qu'il devait remplir (le Glorieux) se présenta à la porte de la Comédie avec la démarche et le ton qui conviennent au comte de Tufière, et dit avec hauteur au portier : *Pourquoi n'ouvre-t-on pas les deux battans?*

Dufresne ne put supporter l'humiliation d'avoir fait des excuses au public, et il se retira du théâtre dans toute la force de son talent, et dans un âge peu avancé, l'année 1741, avec une pension de 1000 f. de la Comédie Française dont il était le doyen, et 1000 du Roi. Il mourût en 1767.

LANOUE.

J.-B. Sauvé de LANOUE, naquit l'année 1701. Il commença ses études dans sa ville natale, Meaux, sous la protection du cardinal de Bissy, et il les acheva au collège d'Harcourt à Paris. Son goût pour la comédie, lui fit braver tous les obstacles que la nature avait opposés au développement de son talent dramatique. Sa figure décharnée était tellement ingrate, que la première fois qu'il représenta Polyeucte martyrisé à la fin de la pièce on dit qu'il rendait d'autant mieux ce rôle-là, qu'il avait parfaitement l'air à la chose. Sa voix était sombre, son air commun, sa santé faible, ce qui paralysait ses moyens; mais son intelligence était extrême, son esprit cultivé, son goût sûr et son jeu d'une vérité ravissante. Il brillait dans tous les rôles qui n'exigent que du raisonnement et de la finesse. Esope à la cour, le Philosophe marié, le Marquis de la pupille, avaient contribué à sa réputation et classé son talent. Le public s'habitua à sa figure; mais il lui témoignait quelquefois combien il la trouvait peu favorable, et la

salle retentissait d'applaudissemens toutes les fois qu'il disait dans le rôle de Dorville, de l'Epoux par supercherie, comédie de Boissy :

« Mon visage est ingrat pour exprimer la joie.

Lanoue s'était déjà montré bon comédien à Lyon, à Strasbourg et à Rouen quand il débuta à Fontainebleau, le 14 mai 1742 dans le Comte d'Essex. Il réussit complètement, et la Reine eut la bonté de lui annoncer elle-même qu'elle le recevait ; et dès le lendemain, il fut admis à la comédie française d'une manière distinguée..

Lanoue quittait la direction du théâtre de Rouen, qu'il avait eue en partage avec Mlle. Gautier, lorsque le roi de Prusse lui fit proposer de former une troupe de comédiens français, et de la conduire à Berlin où il lui assurait de grands avantages. Cet acteur voulut remplir les intentions du monarque, il engagea beaucoup de sujets; mais la guerre qui éclata en 1741, empêcha l'éxécution de ce projet, et ruina Lanoue, qui, plein d'honneur et d'une probité sévère, paya tous les comédiens qu'il avait engagés, en les congédiant.

Lanoue, poëte recommandable, avait fait jouer une petite piece à Strasbourg, intitulée : les Deux oncles, et l'on trouva de l'esprit et de

la gaîeté dans cet ouvrage. Il fit représenter le Retour de Mars, comédie en un acte et en vers, en 1735, sur le théâtre Italien. L'abbé Desfontaines dit en parlant de cette pièce, dans ses observations sur les écrits modernes, tome IV, pag. 74 : « Je n'ai rien vu en ce genre, de » plus fin, de plus léger et de plus pensé. Si » l'auteur, dont le rare talent a été ignoré » jusqu'ici, avait jugé à propos de garder » l'incognito, et de prendre sur cela les pré- » cautions nécessaires; il est certain qu'on n'au- » rait pas manqué de donner cet ouvrage à quel- » que auteur célèbre, etc. » Enfin, il donna la tragédie de Mahomet II, en 1739, qui eut un grand succès, et que l'on a vue longtemps avec plaisir. Ces titres étaient trop beaux et les talens de Lanoue trop réels pour que le public de la capitale ne confirmât pas le jugement favorable que la cour avait porté sur son mérite, et son triomphe fut aussi éclatant à Paris qu'à Fontainebleau.

La comédie-ballet de Zélisca, en trois actes et en prose; pièce qu'il composa à l'occasion du mariage du Dauphin, qui eut lieu en 1746 (1), est supérieure à la Princesse de Navarre, que Voltaire fit dans la même circonstance et pour

(1) Elle fut jouée le 3 mai.

le même sujet, valut à Lanoue une pension de 1000 fr. que le roi lui accorda et l'emploi de répétiteur des spectacles des petits appartemens. Le duc d'Orléans qui l'estimait et l'honorait de sa confiance, lui donna la direction de son théâtre de Saint-Cloud.

La Coquette corrigée, pièce faiblement écrite, mais dont les situations sont dramatiques, que l'on joua pour la première fois, le 23 février de l'année 1756, termina sa carrière littéraire; et le rôle de Clitandre dont il se chargea, fut le dernier qu'il établit : il mérita une double couronne, et les succès du comédien égalèrent ceux du poète.

Lanoue quitta le théâtre un an après, il se retira le 26 mars 1757, et il fit connaître, dans une harangue qu'il adressa au public, le motif de sa retraite : «une santé affaiblie, dit-il, et peu » capable des efforts qu'exige l'art que j'exer» çais sous vos yeux, me réduit à une retraite » précipitée, mais nécessaire, etc.

Cet acteur qui avait obtenu la pension de 1000 fr, mourut le 15 novembre, en 1761, âgé de soixante ans. On trouva dans ses papiers une comédie intitulée : l'Obstiné; elle n'a jamais été représentée. Il avait tracé les plans de deux tragédies, et les sujets qu'ils se proposait de traiter, sont la Mort de Cléomène et la Mort

de Thraséas. On doit regretter qu'il n'ait pu exécuter son dessein. Il est à présumer que, dégagé des fatigues du théâtre, la tranquillité d'esprit dont il aurait joui, lui aurait permis de se livrer sans distraction, au culte des muses, et que son style aurait acquis plus d'énergie et plus de correction.

THORILIERE.

Anne-Maurice-Lenoir, sieur de la THORILIÈRE, dit l'auteur de la Bibliothèque des Théâtres, qui
» avait été reçu dans la troupe sans y avoir dé-
» buté, parut pour la première fois dans le rôle
» de Xipharès de la tragédie de Mithridate, au
» mois de juillet en 1722. Son père était Pierre Lenoir de la Thorilière, cet excellent comédien, le dernier qui restait de la troupe
» de Molière, et qui mourut le 18 septembre
» 1731, âgé de soixante et quinze ans; sa mère
» était Catherine Biancolleli, fille du grand Do-
» minique, célèbre actrice de l'ancien théâtre
» Italien, connue sous le nom de Colombine;
» son aïeul était le sieur Lenoir de la Thori-
» lière, qui, d'officier de cavalerie, devint
» grand comédien et succéda à Juénen de La-
» fleur dans les rôles de roi et de paysan. Ce-
» lui-ci mourut vers l'an 1670. (L'auteur se trompe, il jouait encore en 1679, et l'on assure qu'il mourut cette même année.) « Ainsi notre
» nouvel acteur, qui commence à se faire goûter
» dans les rôles à manteau, se trouve bien allié
» au théâtre, non-seulement en ligne directe

» comme nous venons de marquer, mais en-
» core en collatérale, étant neveu des défunts
» sieurs Baron et Dancourt, à cause de leurs
» femmes, Louise et Thérèse Lenoir, sœurs de
» son père. »

L'aïeul de la Thorilière était gentilhomme et capitaine de cavalerie, et il eut besoin de la permission de Louis XIV pour quitter son régiment et jouer la comédie..... Ce monarque ne la lui accorda pas d'abord et lui donna un certain laps de temps pour réfléchir sur le parti qu'il voulait prendre; mais le gentilhomme ayant persisté dans sa résolution, il obtint l'agrément du roi. Cet acteur était très-bel homme, et il avait un naturel parfait dans les paysans et beaucoup de dignité dans la tragédie : il avait débuté en 1658.

Son fils, père de l'acteur dont je parle, est celui des trois comédiens compris dans cette notice, qui eut le plus de talent. Il jouait les valets.... ; il avait débuté en 1684 dans l'emploi des seconds amoureux; il succéda à Raisin en 1693, époque de la mort de ce dernier, et il créa Hector, du Joueur; Carlin, du Distrait, Dave, de l'Andrienne, Pasquin, de l'École des pères de Piron, et une infinité d'autres rôles.

Sans être grand, Pierre de la Thorilière était très-bien fait, ses yeux étaient vifs, sa physiono-

mie ouverte et prononcée, son organe plein et agréable. Il était toujours à la scène; et ses attitudes naturelles, sa gaîté franche, son intelligence rare, lui acquirent une réputation brillante et solide; et il jouit constamment de la faveur du public. L'expérience l'avait corrigé du penchant qu'il avait montré dans ses premières années de comédie, pour le comique outré, pour des lazzis de mauvais goût, et on le citait quand son talent fut formé, pour la délicatesse, la finesse et la vérité de son jeu.

Maurice de la Thorilière fut sans doute moins bon comédien que son père; mais sa réputation fut aussi grande, et le public le regretta longtemps. On lui reprocha une prononciation embarrassée et de charger ses rôles pour plaire au parterre. Il succéda à Duchemin dans l'emploi des manteaux et des financiers, et on lui reconnut de la chaleur, du mordant, et un comique original qui convenait parfaitement au genre de personnages qu'il représentait. Les vers suivans, qu'on a imprimés, prouvent combien il était goûté,

> Faut-il d'un financier, ou d'un père comique
> Rendre un rôle parfaitement?
> Prenez la Thorilière; il joue éminemment,
> Dit aussitôt la voix publique.

Cet acteur se faisait surtout applaudir dans Géronte du Méchant, Lisimon du Glorieux,

Géronte du Philosophe marié, qu'il rendait avec autant de verve que de vérité.

Maurice de la Thorilière se retira en 1759, avec la pension de 1500 f. et il mourut le 23 octobre de la même année.

POISSON.

Raymond Poisson. Cette famille a été fertile en grands comédiens. Raymond fut le premier qui prit le parti du théâtre : fils d'un savant mathématicien peu fortuné, il entra de bonne heure dans la maison du duc de Créqui, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de Paris ; mais son goût pour la comédie fut si violent, que sans considérer les avantages que son puissant protecteur aurait pu lui faire, il le quitta pour suivre une troupe de comédiens de campagne. Il entra dans celle de l'hôtel de Bourgogne, en 1653; et passa ensuite à l'hôtel Guénégaud avec ses camarades, à la réunion des deux troupes.

Cet acteur qui a écrit pour le théâtre, imagina les rôles de Crispin. L'on a voulu donner pour origine aux bottines que Poisson fit porter à ce personnage qu'il représentait, la maigreur des jambes de ce comédien ; mais les rues de Paris, dont à peine la moitié était pavée à cette époque, obligeaient les gens à pied; et particulièrement les domestiques, à se mettre

en bottines à cause de la boue ; et il ne faut pas chercher une autre cause à cette partie du costume de Crispin.

Poisson parlait bref et bredouillait, et les Crispins qui lui ont succédé et qui n'avaient ni les jambes minces ni la prononciation brêve, ont cru qu'il fallait imiter jusqu'aux défauts du créateur de ce genre de rôle : ils se sont tous appliqués à bredouiller, et ils ont affecté de porter des bottines ; mais ils n'ont pas imité le naturel et le comique qui distinguaient cet acteur... Une chose assez bizarre, c'est que le bredouillement de Raymond Poisson a été héréditaire à ses enfans et à ses petits-fils. La taille de cet acteur était haute, et une large bouche rendait sa figure très-plaisante. Monfleury y fait allusion quand il fait dire à Bernadille dans la Femme juge et partie, rôle que remplissait Poisson :

Pour mon visage il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand...

Gusman réplique :

Oui, monsieur, c'est la bouche.

Une autre allusion se trouve dans la comédie du Deuil, lorsque Crispin répond à Timante, son maître :

Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi large.

Outre plusieurs comédies pleines de naturel,

Poisson a composé diverses pièces fugitives qui prouvent qu'il faisait de jolis vers. Son esprit était vif, et sa conversation très-agréable. Louis XIV aimait à l'entendre, il s'amusait beaucoup de ses saillies, et il lui donna souvent des témoignages de sa satisfaction et des marques de sa libéralité. Les anecdotes relatives à diverses épitres que Poisson adressa au Roi, au duc de Créqui, au ministre Colbert, sont peu intéressantes et généralement connues.

Son théâtre se compose des pièces suivantes : Lubin, ou le sot vengé, Le Baron de la Crasse, le Fou de qualité, l'Après-Souper des auberges, les Faux moscovites, le Poète Basque, les Femmes coquettes, la Hollande malade, les Fous divertissans, le Cocu battu et content, le Bon soldat.

Ce grand comédien mourut en 1690, sur la paroisse de Saint-Sauveur, où il fut enterré. Louis XIV le regretta, mais Boileau ne l'aimait pas. Peu de jours après sa mort, le Roi dit, à son lever, en parlant de Raymond Poisson : *c'est une perte irréparable pour le théâtre, il était bon comédien. Oui*, répliqua Boileau, *pour jouer un D. Japhet d'Arménie. Il ne brillait que dans ces misérables pièces de Scarron.* Cette imprudente sortie déplut à Louis XIV, tant à cause de l'intérêt qu'il avait porté à Poisson,

qu'à cause de celui que lui inspirait la veuve du poète. Racine, témoin de cette scène, dit, en sortant, à son ami, *je ne puis donc paraître avec vous à la cour, si vous êtes toujours si imprudent. J'en suis honteux*, répondit Boileau; *mais quel est l'homme à qui il n'échappe pas une sottise?* Corneille, à la place de Racine, aurait ri de la franchise du satirique, et ne lui en aurait fait aucun reproche.

Paul Poisson succéda à son père. Il débuta en 1686; il remplit le même emploi, et il joua d'original le Crispin du Légataire, celui des Folies amoureuses, le Marquis de Jodelle, etc. L'auteur de la *Bibliothèque des théâtres* rapporte l'anecdote suivante au sujet de Paul Poisson et de la Thorilière. « Les comédiens firent afficher Iphigénie en Aulide, tragédie de Racine, pour le 9 septembre 1718, et annoncèrent qu'on y verrait quelque chose d'extraordinaire qu'on n'avait point encore vu, et qu'on ne verrait peut-être jamais; c'était le rôle d'Agamemnon qui était joué par la Thorilière, et celui d'Achille par Poisson; en effet, suivant le pronostic de l'affiche, cette mascarade ne fut point répétée »

Cet acteur s'était retiré en 1711; mais n'ayant pu être remplacé, la duchesse de Berry, qui avait alors l'intendance des théâtres, c'est-à-

dire qui remplissait les fonctions de MM. les gentilshommes de la chambre, le rappela, et il reparut sur le théâtre en 1715, qu'il quitta définitivement en 1724. Louis XV, qui partageait les regrets que sa retraite avait laissés au public, voulut le revoir, et ce comédien célèbre joua, pour se conformer à la volonté du monarque, M. Jourdain du Bourgeois gentilhomme, le 23 mars 1729. On assure qu'il s'y montra encore excellent, quoiqu'il fût alors dans sa soixante-douzième année. Cet acteur fut habiter Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 29 décembre 1735.

Voici comment Fréron raconte l'anecdote qui précéda le début et l'admission de François Arnould Poisson à la Comédie Française.

« Paul Poisson, son père, dit ce fameux cri-
» tique, qui ne lui trouvait ni esprit, ni talent,
» ne voulait point qu'il montât sur le théâtre,
» il en fit un capitaine d'infanterie. Poisson se
» dégoûta bientôt du service, le quitta malgré
» sa famille, alla aux Grandes-Indes, revint en
» France, et se présenta au directeur de la
» première troupe de province qu'il rencontra.
» Cette troupe était fort délabrée, et, ce qui
» embarrassa d'abord notre apprentif comé-
» dien, c'est que ses camarades lui dirent qu'ils
» ne représentaient aucunes pièces connues,

» qu'ils étaient dispensés d'apprendre des rô-
» les, qu'ils s'assemblaient seulement une heure
» le matin pour lire une espèce de canevas où
» chacun prenait le personnage qui lui conve-
» nait. Poisson eut beaucoup de peine à se faire
» à cette méthode; enfin il s'y accoutuma, et
» s'en tira comme les autres. Il passa heureuse-
» ment dans une meilleure troupe, et s'attacha
» aux rôles de son père. Quand il se crut en
» état de les remplir, il vint incognito à Paris,
» en 1722, et sollicita sous main un ordre de
» début. Toute sa crainte était que la chose ne
» parvînt aux oreilles de son père retiré à
» Saint-Germain. Malgré toutes ses précautions
» le père ayant appris cette nouvelle se rendit
» chez le gentilhomme de la chambre qui était
» d'année, M. le duc d'Aumont, grand-père de
» M. le duc d'Aumont d'aujourd'hui (1754) et
» le pria de refuser l'ordre à son fils. En vain,
» M. le duc d'Aumont lui offrit-il de le faire
» recevoir sans débuter, comme fils et petit-
» fils de comédiens célèbres. Paul Poisson n'y
» voulut jamais consentir, alléguant pour toute
» raison que son fils n'avait aucune disposition,
» et qu'il déshonorerait le nom qu'il portait
» sur un théâtre où ce nom s'était illustré. M.
» le duc d'Aumont lui promit qu'il n'en serait
» plus question. Notre comédien ne perdit

» point courage. Il alla trouver un ami de son
» père ; il ne demandait qu'une grâce, c'était
» de jouer devant lui tel rôle qu'il voudrait
» dans le genre qu'il avait étudié ; que s'il ju-
» geait qu'il le rendît mal, il renoncerait abso-
» lument à cette profession ; mais que s'il le
» trouvait passable, il le priait de ne plus s'op-
» poser à son goût. Le père ne put rejeter une
» proposition aussi raisonnable. Il choisit le
» rôle de Sosie dans Amphytrion, et indiqua
» un jour à son fils pour se rendre à Saint-
» Germain. Il y alla avec un habit de Sosie,
» sans oublier la lanterne. Il débuta donc devant
» son père qui l'écouta et le regarda attenti-
» vement pendant tout le temps de son rôle ;
» lorsqu'il l'eut achevé, Paul Poisson se jeta
» au cou de son fils, l'embrassa avec des larmes
» de joie, et reconnut son sang. Il se hâta de
» retourner chez M. le duc d'Aumont, et solli-
» cita lui-même le début et la réception d'un
» fils digne de son père et de son ayeul. »

François Poisson débuta le 21 mai 1721 par ce même rôle de Sosie ; sa réussite fut complète et on le reçut en 1725.

La taille de cet acteur était petite et sa figure fort laide, mais elle était si comique qu'il excitait le rire en paraissant sur la scène. Il est à remarquer, comme je l'ai dit plus haut, qu'il

bredouillait ainsi que son père et son ayeul. On lui reproche avec raison son penchant irrésistible pour le vin, ce qui lui rendit la mémoire ingrate et le fit souvent manquer à ses devoirs envers le public; on en jugera par le trait suivant: Saint-Foix fit jouer une petite comédie en 1749, intitulée la Colonie; le jour de la première représentation, Poisson s'enivra et se présenta dans cet état pour remplir son rôle, sa mémoire lui fut infidèle et il substitua de sa prose au dialogue de Saint-Foix. Il donna l'essor à son humeur joyeuse et à ses saillies indécentes qu'il ornait de gestes indicatifs, et le public, qui attribuait ces graveleuses plaisanteries à l'auteur, siffla impitoyablement la pièce. La police, abusée elle-même, exigea que Saint-Foix lui montrât le manuscrit qui avait été entre les mains du souffleur; mais n'y ayant rien trouvé de contraire aux bienséances, elle le rendit avec l'autorisation de rejouer la pièce. Saint Foix ne voulut point y consentir et retira sa comédie.

Je crois devoir donner ici une anecdote étrangère à Poisson, qui montrera aussi combien l'artiste dramatique a besoin de tempérance. « Un acteur, dit l'auteur des Observations sur l'art du comédien, qui toute sa vie avait accoutumé d'aller à la buvette à chaque

entr'acte d'une pièce, se trouva un jour si ivre à la fin de la tragédie de Mithridate, qu'en prononçant le dernier vers :

Venez et recevez l'âme de Mithridate.

Il finit par offrir une image très-dégoûtante de son personnage, surtout pour Xipharès obligé d'en recevoir les derniers embrassemens dans la pièce.

Poisson mourut en 1743 à l'âge de 67 ans. Préville prit sa place.

MME CHAMPMESLÊ.

Marie Desmares, femme de Charles Chevillet sieur de Champmeslé. Mme CHAMPMESLÉ, petite-fille d'un président au parlement de Normandie, naquit à Rouen en 1641. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de province, elle débuta à Paris sur celui du marais, en 1669, passa à l'hôtel de Bourgogne à la rentrée de Pâques 1670, et elle fut admise au théâtre de Guénegaud en 1679 et conservée à la réunion de 1680.

Cette actrice fut l'élève de Racine. Voici ce qu'en dit le fils de ce grand homme, qui était aussi un homme d'esprit et de goût, dans ses mémoires sur la vie de son père. « Cette femme » (Mme Champmeslé) n'était point née actrice, » la nature ne lui avait donné que la beauté, la » voix et la mémoire, du reste elle avait si peu » d'esprit qu'il fallait lui faire entendre les vers » qu'elle avait à dire, et lui en donner le ton. » Tout le monde sait le talent qu'avait mon » père pour la déclamation, dont il donna « le vrai goût aux comédiens capables de

» le prendre. Ceux qui s'imaginent que la dé-
» clamation qu'il avait introduite était chan-
» tante, sont, je crois, dans l'erreur. Ils en ju-
» gent par la Duclos, élève de la Champmeslé,
» et ne font pas attention que la Champmeslé,
» quand elle eut perdu son maître, ne fut plus
» la même, et que venue sur l'âge elle poussait
» de grands éclats de voix, qui donnèrent un
» faux goût aux comédiens. Lorsque Baron,
» après vingt ans de retraite, eut la faiblesse
» de remonter sur le théâtre, il ne parut plus
» avec la même vivacité qu'autrefois, au rap-
» port de ceux qui l'avaient vu dans sa jeunesse;
» c'était le vieux Baron ; cependant il répétait
» encore tous les mêmes tons que mon père
» lui avait appris. Comme il avait formé Ba-
» ron, il avait formé la Champmeslé ; mais
» avec beaucoup plus de peine. Il lui faisait
» d'abord comprendre les vers qu'elle avait à
» dire, lui montrait les gestes, et lui dictait les
» tons, que même il notait. L'écolière fidèle à
» ses leçons, quoiqu'actrice par art, sur le théâ-
» tre paraissait inspirée par la nature, et comme
» par cette raison elle jouait beaucoup mieux
« dans les pièces de son maître que dans les
» autres, on disait qu'elles étaient faites pour
» elle, et on en concluait l'amour de l'auteur
» pour l'actrice. »

Ce jugement est exagéré, et on peut même accuser son auteur de prévention. Je crois que Racine a donné d'excellens avis à Baron ; mais ce grand comédien avait reçu les premiers principes de l'art théâtral de Molière, qui fut constamment son maître et son ami. Je ne ferai point valoir le témoignage de Lafontaine qui a chanté les talens de Mme Champmeslé parce que l'amitié qui unissait notre bon, notre unique Lafontaine avec cette actrice, pouvait le rendre partial; mais le suffrage de Mme de Sévigné est dégagé de toute prévention. Parmi plusieurs lettres de cette femme célèbre, qui renferment l'éloge de Mme Champmeslé, je me bornerai à citer le passage suivant, pris dans une épitre datée du premier avril 1671 adressée à Mme la comtesse de Grignan sa fille: « La Champmeslé » est quelque chose de si extraordinaire qu'en » votre vie vous n'avez rien vu de pareil ; c'est » la comédienne que l'on cherche, et non pas » la comédie. J'ai vu Ariane pour la Champ» meslé seule ; cette comédie est fade, les » comédiens sont maudits, mais quand la » Champmeslé arrive, on entend un murmure, » tout le monde est ravi, et l'on pleure de son » désespoir. »

Un talent qui arrache des larmes n'est pas tout entier l'œuvre de l'art, et les écrivains

qui ont parlé de cette actrice s'expriment ainsi : Il n'était pas nécessaire de dire à Mme Champmeslé avec Despréaux :

> Il faut dans la douleur que vous vous abusiez,
> Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Elle s'en acquittait si bien qu'on était forcé à verser des larmes, quelque force d'esprit qu'on eût, et quelque violence qu'on se fit sur soi-même. Et ces autres vers de Boileau ;

> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée
> Que dans l'heureux spectale à nos yeux étalé,
> En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Il est possible que Mme Champmeslé ne fût point née actrice, comme l'avance Racine fils, mais à coup sûr elle était née comédienne, et elle devait plus à la nature qu'aux leçons de son illustre amant. En vain voudrait-il désavouer la liaison de son père avec Mme Champmeslé, la jalousie de l'auteur de Phèdre a fait assez d'éclat pour ne laisser aucun doute là-dessus, et un mot, plus que malin, que Boileau a rimé, dit par lui au complaisant mari de l'actrice, a fourni une preuve et de l'inconstance de la belle à laquelle on donnait six galans à la fois, et de la mauvaise humeur de l'amant qui s'était cru le préféré.

Voici cette pièce,

De six amans contens et non jaloux,
Qui tour-à-tour servaient madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux;
Lorsqu'un des six lui dit : Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude,
Ah! voulez-vous, Jean, Jean, nous gâter tous?

Boileau ne lisait cette épigramme qu'à ses meilleurs amis. Mais l'on ne peut mettre en doute sa réalité; car voici comment s'exprime Jean-Baptiste Rousseau, dans une lettre écrite à M. Brossette, commentateur de Despréaux : « Je con« naissais et je savais par cœur la petite épi« gramme de M. Despréaux que vous avez eu la « bonté de m'envoyer. On prétend que c'est un « bon mot de M. Racine au comédien Champ« meslé, dans le tems qu'il fréquentait la mai« son de celui-ci. M. Despréaux ne l'a point « donnée au public, pour ne pas donner prise « aux envieux trop scrupuleux, parce que, me « disait-il, *un ouvrage sévère peut bien plaire « aux libertins, mais un ouvrage trop libre ne « plaira jamais aux personnes sévères*. C'est une « maxime excellente qu'il m'a apprise trop tard, « et que je me repens fort de n'avoir pas tou« jours pratiquée ».

On ne saurait trop répéter cette maxime.

4

M. de Clermont-Tonnerre fut l'amant heureux, et Racine lui fut sacrifié. Une épigramme bien moins remarquable que celle qu'on vient de lire nous a transmis ce fait. Elle est ainsi conçue :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit long-temps Racine dans son cœur,
Mais par un insigne malheur,
Le Tonnerre est venu, qui l'a déracinée.

Je pense que Racine le fils exagère encore, quand il accuse mademoiselle Champmeslé d'avoir peu d'esprit, et, par conséquent, d'être d'une intelligence bornée. Il eût été plus juste de dire que son éducation ayant été négligée, elle était ignorante. Après avoir lu Athalie, mademoiselle Champmeslé demanda au poète d'où il avait tiré le sujet de cette tragédie ; *de l'ancien Testament*, répondit l'auteur. *De l'ancien* ; répliqua l'actrice d'un air étonné, *Eh ! mais n'avais-je pas ouï dire qu'il y en avait un nouveau ?*

La personne de mademoiselle Champmeslé avait plus de grâce que de régularité, quoique sa taille fût avantageuse, et qu'elle eût de la dignité dans son maintien. Ses yeux n'étaient pas assez grands, et leur rondeur nuisait quelquefois à l'expression de sa figure. Sa peau était très-brune ; sa voix était enchanteresse autant par sa

douceur que par les sons touchans qu'elle en tirait, quoiqu'elle fût forte et harmonieuse ; ce qui a fait dire à l'auteur des Anecdotes dramatiques : « Si l'on avait ouvert les portes de la » salle, quand mademoiselle Champmeslé dé- » clamait, sa voix aurait été entendue dans le » café Procope ». Ce café était situé dans la rue des Fossés-Saint Germain, vis-à-vis la Comédie Française. Le rôle d'Iphigénie de la tragédie d'Oreste et Pylade, de la Grange-Chancel, fut le dernier que joua cette grande tragédienne. On donna cette pièce le 11 décembre 1697 pour la première fois, et les représentations en furent interrompues par la maladie de mademoiselle Champmeslé. Elle se décida à aller passer quelque tems à Auteuil où elle avait une jolie maison. Son imagination se frappa de terreur à mesure que son mal empirait, et personne n'a quitté la vie avec plus de regret. Elle persistait à ne pas renoncer à sa profession, et se faisait une gloire de mourir comédienne. Fermeté louable, puisque l'art théâtral n'a rien de condamnable et qui blesse la justice, la raison, l'humanité et même la religion, et qu'on peut y remplir ses devoirs envers la société et envers Dieu comme dans toute autre profession. Mais, lorsque sa faiblesse fut extrême, le curé de Saint Sulpice, qui s'était rendu à Auteuil, assura, et il fit fort

bien, (cela valait mieux qu'un scandale) qu'il avait reçu sa renonciation au théâtre; et mademoiselle Champmeslé expira, étant en paix avec l'église romaine, le 15 mai 1698, à l'âge de cinquante-sept ans.

Mlle LECOUVREUR.

Adrienne Lecouvreur. Des jeunes gens ayant voulu donner une représentation de Polyeucte (de Corneille) et de la comédie du Deuil (de Legrand) sur un théâtre élevé dans la cour de l'hôtel de la présidente Lejay, rue Garencière, Messieurs les comédiens français, aussi ridiculement entichés de leurs prétendus privilèges à cette époque qu'à présent, en portèrent plainte au lieutenant général de police d'Argençon. Ce magistrat ordonna de suite à un agent et à ses archers d'aller sur le lieu du délit arrêter les coupables, et de les amener devant lui. Les limiers de la police, tout aussi polis dans ce tems qu'on les voit polis aujourd'hui, furent mettre le siége devant le petit théâtre, entrèrent sans difficultés dans la place, où leur présence mit tout en désordre; et en véritables idolâtres, en véritables machines de l'arbitraire, martyrisèrent une seconde fois ce héros chrétien qu'ils placèrent, avec Félix, Pauline, Sevère, dans le même fiacre où ils montèrent sans façon, et retournèrent triomphans présenter leurs captifs à leur maître.

Heureusement pour ces singuliers prisonniers d'Etat, madame la présidente Lejay les suivit chez M. le lieutenant de police et parla en leur faveur. Son éloquence parvint à persuader à M. d'Argençon qu'il ne fallait pas emprisonner des jeunes gens qui avaient joué une pièce de Corneille, sur laquelle les comédiens français n'ont aucun droit, et dans sa maison qui n'était pas du ressort de leur juridiction. M. le lieutenant de police ne se rendit pas de suite, et il fallut toute la puissance de la protectrice pour obtenir, après bien de la résistance, la révocation de l'ordre fatal, mais on y mit la condition que la petite pièce ne serait pas représentée. C'est l'année 1705 que cette scène eut lieu.

M. Legrand prieur fit construire un théâtre dans l'enclos du Temple, et autorisa les jeunes acteurs, poursuivis de la manière la plus audacieuse par les comédiens français, à y représenter les pièces qu'ils voudraient. M. le lieutenant de police n'ayant aucun pouvoir dans l'enceinte du Temple, cette réunion ne fut plus troublée que par la discorde qui s'introduisit dans son sein avec autant de succès qu'on la voit régner parmi les comédiens du Roi, et la société fut bientôt dissoute.

Mademoiselle Lecouvreur était l'héroïne de cette troupe. Le comédien Legrand, qui apprécia ses heureuses dispositions, s'empressa de lui

donner des avis, et finit par lui donner des leçons. Cette actrice, après avoir travaillé quelque tems sous les yeux d'un maître plus instruit sur l'art théâtral qu'habile à le pratiquer, s'engagea pour la province, et revint à Paris en 1717. Elle débuta, le 14 mai de cette même année, par le rôle de Monime (Mithridate), et son succès fut éclatant et durable.

C'est dans la scène muette que mademoiselle Lecouvreur se montra sans égale. On ne peut lui comparer que Talma dans cette partie essentielle du talent du véritable tragédien. Elle exprimait aussi la terreur avec une grande supériorité, et elle possédait encore la précieuse qualité de toucher les cœurs, de faire répandre des larmes, et si mademoiselle Dumesnil n'avait point existé, mademoiselle Lecouvreur tiendrait le premier rang parmi les grandes actrices tragiques qui ont illustré le Théâtre Français pendant les deux derniers siècles.

Mademoiselle Lecouvreur reproduisit la diction simple et noble qui s'était perdue depuis Baron; et la déclamation chantante de mademoiselle Duclos et généralement des acteurs tragiques de cette époque qu'on applaudissait, fut trouvée ridicule à côté du ton naturel des accens pathétiques de la nouvelle actrice.

Mademoiselle Lecouvreur n'était pas grande, mais son maintien se faisait remarquer par beaucoup d'assurance et de dignité. Son regard était animé, son nez aquilin, et sa bouche très-belle. Sa physionomie exprimait avec vérité tous les sentimens qui agitaient son âme. Son jeu était juste, rempli de grâce et de la plus grande énergie. Son goût était sûr, et ses costumes réunissaient l'élégance à la richesse. C'est un moyen de réussite, une espèce de talent très-rare que de choisir des costumes vrais et favorables et de porter l'habit tragique avec aisance et majesté.

Il serait inutile d'entrer dans des détails sur les personnages qu'elle rendait avec plus ou moins de supériorité. Un talent d'une aussi grande étendue dispense de ce genre d'analyse, quand on le peint à grands traits, et tel que le permet le cadre étroit d'une notice.

Sans être trop faible dans la comédie, cette actrice n'y obtint pas d'aussi brillans succès. Elle jouait de grandes coquettes et des amoureuses. On la cite dans quelques pièces, mais elle était trop comblée des faveurs de Melpomène pour que les dons moins précieux que lui avait accordés Thalie puissent ajouter à sa gloire.

Le comte de Saxe figure avec distinction dans

la liste des amans de mademoiselle Lecouvreur. Cet Hercule en amour et en guerre fut trahi par sa maîtresse, il la prit sur le fait; mais il lui pardonna, et demeura son ami tant qu'elle vécut. On sait qu'étant en Courlande, le comte de Saxe écrivait à Paris pour qu'on lui envoyât une somme d'argent, et que mademoiselle Lecouvreur qui en fut instruite mit ses bijoux et sa vaisselle en gage, et lui envoya 40,000 liv.; action belle, il est vrai, mais beaucoup trop vantée, car, si le comte eût réussi, il était souverain de la Courlande, et son amie eût sans doute été un des plus beaux ornemens de sa cour. Monsieur Armand Charlemagne, auteur de plusieurs jolies comédies, a mis ce sujet au théâtre. Sa pièce intitulée *Adrienne Lecouvreur, ou la jeunesse du maréchal de Saxe*, en un acte et en vers, fut jouée le 1er. ou le 2 du mois d'août 1817. Elle ne réussit pas. Le trait y est dénaturé et dépouillé de tout ce qui pouvait le rendre grand et généreux. Je me rappelle d'en avoir fait l'analyse dans le feuilleton du journal, le bon Français que je rédigeais alors, on ne la joua qu'une fois.

Voltaire a loué Mlle. Lecouvreur dans son épitre à M. Fakmer négoçiant Anglais en lui dédiant Zaïre. Il adressa des vers à cette

actrice, qui suffiraient pour assurer sa célébrité; mais M. Debeauchamp l'a dépeinte d'une manière plus vraie, quoique dans des vers moins parfaits; on en jugera par le morceau qui suit, extrait d'une épitre faite par cet écrivain au sujet de la dispute qui eut lieu entre les partisans de Mlle Duclos et ceux de Mlle Lecouvreur.

Enfin le vrai triomphe, et la fureur tragique
Fait place sur la scène, au tendre, au pathétique;
C'est vous qui, des douceurs de la simplicité,
Nous avez fait connaître et sentir la beauté;
C'est vous qui, méprisant le prestige vulgaire,
Avez su vous former un nouvel art de plaire.
Vous, dont les sons flatteurs ignorés jusqu'alors,
Des passions du cœur expriment les transports.
Avant que vous vinssiez par mainte réussite
D'un heureux naturel nous montrer le mérite,
Tel était de Paris le fol entêtement,
Qu'on donnait tout à l'art, et rien au sentiment;
Et le théâtre en proie à des déclamatrices
N'offrait aux spectateurs que de froides actrices.

On a fait courir des bruits fâcheux à l'occasion de la mort de cette actrice. L'un des plus répandus, et qui ne mérite pas plus de croyance pour cela, regarde Mme la duchesse de B. . . . . qui, ayant excité la jalousie de Mlle Lecouvreur, par sa liaison avec le maréchal de Saxe, fut apostrophée d'une manière frappante à la comédie française, par sa rivale qui, dans le rôle de Phèdre, au lieu de parler

à Œnone, débita les vers suivants en se tournant du côté de la duchesse, et en la fixant avec affectation et mépris.

Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Le public, qui était dans la confidence, saisit l'application et applaudit avec transport. L'humiliation de la duchesse excita sa rage et elle jura de tirer vengeance de cet affront. L'on ajoute à ce fait de notoriété publique, qu'un abbé, émissaire de la duchesse, offrit, peu de temps après cette scène, un présent de confitures à Mlle Lecouvreur, et l'auteur de cette anecdote la termine en disant que ces confitures firent passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde.

Ce qu'il y a de certain c'est que Mlle Lecouvreur mourut d'un flux de sang le 20 mars 1730, et que n'ayant pu avoir un prêtre, on lui refusa nonobstant les vives sollicitations de ses amis, les honneurs de la sépulture, et que le corps de cette sublime actrice fut porté de nuit au coin de la rue de Bourgogne, où il fut inhumé par deux portefaix.... L'indignation succède à l'étonnement quand on se rappelle un scandale

qui réunit ce que l'ignorance a de plus barbare à ce que l'intolérance a de plus criminel, et qui a eu lieu après le beau siècle de Louis-le-Grand, chez la nation la plus civilisée de l'Europe, et dans la ville qu'on dit être le centre des lumières et le sanctuaire des arts.

AUGER.

AUGER débuta, en 1763, dans l'emploi des grandes livrées... Il joua pour la première fois à Paris, le 14 avril, Dave de l'Andrienne et Labranche de Crispin rival. Cet acteur, précédé d'une grande réputation acquise en province et à Vienne en Autriche, où il y avait alors un théâtre français, réussit à Paris. Armand, qu'Auger devait remplacer, dit après l'avoir vu jouer : « J'ai rempli ma carrière.
» Je sais qu'il faut quelqu'un qui puisse me
» remplacer, et depuis que j'ai vu des comé-
» diens, je ne sais que celui-ci qui puisse me
» faire oublier ». — Auger fut reçu, en 1764.

Ce comédien a été l'objet d'une louange exagérée et d'une critique trop sévère : les uns ont voulu le placer sur le même rang, que Préville seul a occupé ; et les autres lui ont reproché de manquer d'intelligence, d'outrer ses rôles et de manquer d'instruction..... Le physique d'Auger était des plus avantageux pour le théâtre ; il était très-bien fait de sa

personne, et sa physionomie se prêtait à tous les caractères, et exprimait tous les genres de comiques avec vérité. Il était leste et adroit, gai et imperturbable, et il savait saisir et rendre avec beaucoup de naturel les nuances qui distinguent les valets de Molière et de Regnard, de ceux de Marivaux et de Destouches.

On a censuré avec raison une charge indécente qu'il se permettait dans le Tartuffe, et que des comédiens ont imitée. Je ne le blâmerai point du désir luxurieux qui se manifestait dans toute sa personne quand il s'approchait d'Elmire; un cafard, en pareille occasion, ressemble assez à un satire; mais il était repréhensible de lui montrer un morceau de réglisse d'une forme que la pudeur condamne, et de le lui présenter d'une manière que les bienséances repoussent. Il rendait tout le reste de ce personnage difficile avec une grande supériorité. Cet acteur fesait très-peu de gestes et produisait beaucoup d'effet, excellente qualité qu'on ne rencontre que dans les grands comédiens. Son œil expressif embrassait la scène, et son masque était plus comique que ses bras.

Auger s'essaya aussi dans la tragédie. Il joua le rôle d'Huascar des Illinois de M. de Sauvigni. On l'y vit avec indulgence, et même avec

plaisir, puisqu'on l'y applaudit dans les trois représentations qu'on donna de cette pièce par rapport à lui. Le second rôle dans lequel il voulut paraître (Warvick), lui fut beaucoup moins favorable; et je ne le cite que pour faire connaître une anecdote assez singulière que je ne crois pas imprimée.... Auger prêt à entrer en scène avait l'air triste en attendant sa réplique: elle frappa son oreille, et ce comédien, oubliant ou feignant d'oublier qu'il avait chaussé le cothurne, entra en Crispin. Des éclats de rire firent retentir la salle... Arrivé au milieu du théâtre, Auger s'arrête, paraît étonné et semble sortir d'une profonde rêverie. Il prend une contenance embarrassée, et faisant avec ses deux mains un signe au public, qui l'invitait à suspendre son jugement, il se recule doucement, en continuant le même geste, rentre dans la coulisse, et se présente de suite avec un air plein de majesté, et prononce avec le ton qui convient au héros anglais:

> Je ne m'en défends pas, ces transports, cet hommage,
> Tout ce peuple à l'envi volant sur ce rivage, etc.

Il fut couvert d'applaudissemens, mais moins heureux dans le courant du rôle, et il ne joua plus la tragédie.

Auger créa le Commandeur du Père de famille d'une manière qui prouva qu'il aurait

réussi dans ce genre de personnage et celui de Bazile du Barbier de Séville qui lui fit beaucoup d'honneur.

Cet acteur quitta le théâtre, en 1782; il eut la pension de 1500 fr. Ayant placé tout le fruit de ses épargnes chez un célèbre banqueroutier qui, tout prince qu'il était, eût mérité de figurer au pilori, dit l'auteur qui rapporte ce fait, Auger se trouva réduit à sa pension pour toute ressource, et la douleur que lui causa cette perte irréparable accéléra la fin de ses jours. Il succomba à son chagrin, le 26 février 1783, au Roule où il avait choisi une retraite.

BONNEVAL.

Jean-Jacques Gimot de Bonneval : On aime à parler des acteurs qui, en illustrant la scène, honorent par des mœurs respectables la profession qu'ils exercent. Bonneval était de ce nombre. Ce comédien débuta, le 9 juillet 1741, par le rôle d'Orgon du Tartuffe et par le Grime de la Pupille, et il fut reçu, le 8 janvier 1742.

Il eut d'abord à lutter contre l'influence de son chef d'emploi la *Thorillière* (le dernier) qui était trivial et grimacier et qui avait habitué le public à ce mauvais genre de comique. On égare plutôt le goût du parterre qu'on ne le corrompt; car, s'il adopte facilement un acteur médiocre, il revient plus facilement encore au genre vrai, lorsqu'il est à même de l'apprécier. Il rendit bientôt justice au talent de Bonneval qui brillait par ce naturel et cette simplicité qui caractérisent les personnages qu'il représentait.

Le physique de cet acteur était heureux, sa physionomie, quoique noble, se prêtait à tous les caractères par sa grande mobilité, et son

jeu muet avait autant de vérité que sa diction et ses gestes.

On le cite comme inimitable dans le Consentement forcé, dans le Mariage fait et rompu, dans le Légataire universel, dans l'Avare, dans le Grondeur, dans tous les rôles à manteaux des pièces de Molière, et particulièrement dans le Malade imaginaire. On le grava dans ce rôle.

Bonneval se retira du théâtre, en 1771, avec 2,000 fr. de pension, et termina ses jours dix ans après sa retraite.

MLLE GAUSSIN.

Marie-Madeleine ou *Jeanne-Catherine Gaussin*. L'origine de cette actrice n'est pas brillante; son père, Antoine Gaussin, était laquais du comédien Baron, et sa mère Jeanne Collot cuisinière, et ensuite ouvreuse de loges. « La figure de Mlle. Gaussin, dit Laharpe, » son regard, son organe, tout était fait pour » exprimer la tendresse; elle avait des larmes » dans la voix; elle avait cet air de candeur, » ce ton d'ingénuité modeste qui devait caractériser l'amante d'Orosmane ». Le talent de Mlle. Gaussin était bien séduisant, si l'on en juge par ce qu'en ont écrit les critiques de son temps; et c'est particulièrement dans les rôles d'Inès et de Zaïre qu'on cite sa supériorité. Voici une anecdote concernant cette actrice, anecdote singulière que j'ai trouvée dans les *Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature*, par M. l'abbé d'Artigni, et que je ne crois pas déplacée ici : « Un jeune étudiant s'étant » échappé pour voir *Zaïre* à la comédie fran- » çaise, devint éperdument amoureux des

» beaux yeux de Mlle. Gaussin, en lui voyant
» faire le rôle de *Zaïre*. L'esprit lui tourna au
» point qu'il s'avisa de venir lui déclarer son
» amour publiquement au foyer de la comé-
» die, se jetant à ses genoux, en présence de
» plus de cent personnes. Le lendemain, il lui
» écrivit une lettre des plus tendres, dans le
» goût d'un novice amoureux. Mais, comme
» il se mettait en devoir de redoubler les mar-
» ques de son transport après la comédie, il fut
» arrêté à la réquisition de son père, qui le fit
» mettre à Saint-Lazare. Il trouva moyen de
» s'échapper, et fut à la porte de la comédie
» française se jeter aux pieds de Mlle. Gaussin,
» comme elle était près d'entrer. Le jeune hom-
» me tomba évanoui, en pleine rue, à ses
» genoux : on le mena chez un limonadier vis-
» àvis pour le faire revenir à lui. On assure que
» son parti était pris de se poignarder la pre-
» mière fois devant l'inhumaine, si elle persis-
» tait à ne pas vouloir écouter les propositions
» de mariage qu'il lui faisait ».

Cette résistance est d'autant plus surprenante que cette jolie actrice s'est rendue célèbre par ses sacrifices à l'amour, et qu'elle répondait quand on lui reprochait son inconstance et sa facilité à accorder ses faveurs : *Que voulez-vous? Cela leur fait tant de plaisir, et à moi*

si peu de peine !... Souvent le public saisit les passages des pièces qui pouvaient faire allusion au penchant qui entraînait Mlle. Gaussin à l'amour, et la salle retentît d'applaudissemens quand, à la première représentation de la Force du naturel, comédie de Destouches qui eut lieu, en 1750, il entendit les deux vers suivans qui indiquaient le caractère du personnage qu'elle représentait. :

C'est un pauvre mouton,
Je crois que de sa vie elle ne dira non.

Mlle Gaussin a eu quelques détracteurs... quel est le grand talent qui n'en a pas? Je citerai Mlle Clairon qu'on peut soupçonner d'une partialité intéressée. Voici comment elle peint cette actrice ; « Mlle Gaussin avait la plus belle tête, » le son voix le plus touchant possible, son » ensemble était noble, tous ses mouvemens » avaient une grâce enfantine, à laquelle il » était impossible de résister ; mais elle était » Mlle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune » étaient jetées dans le même moule, âge, état, » situation, temps, lieux, tout avait la même » teinte. » Mlle Clairon dit, dans un autre endroit de ses mémoires ; « On peut dire très- » joliment, ma bonne, j'ai tant vu le soleil et » ne pas en savoir assez pour prononcer sur » un grand ouvrage. » On jugera combien cette

sortie est injuste, par le passage que je vais transcrire des mémoires de Mlle Dumesnil ; l'opinion de cette tragédienne mérite beaucoup plus de confiance... « Ce trait est contre Mlle Gaussin, qui jouait si délicieusement l'oracle. mademoiselle Clairon veut nous persuader qu'elle n'avait point assez d'intelligence pour juger d'une pièce, et que dans tous ses rôles elle était Zaïre ou Lucinde, et Mlle Gaussin partout. Nous avons connu cette charmante actrice, qui avait au contraire une intelligence très fine. Elle aurait joué Blanche avec bien plus de naturel que mademoiselle hypolite: elle jouait surtout Zaïre, Alzire, Bérénice, Marianne, Andromaque, avec une supériorité, un charme, qu'il eut été impossible à mademoiselle Clairon d'atteindre; elle prononçait très savamment dans le rôle d'Alzire toutes les nuances du caractère d'une femme née chez un peuple qui vient de sortir des mains de la nature, et que la civilisation n'a pas encore égaré. Elle était de la plus grande beauté dans tous les rôles que je viens de citer, et toujours variée comme elle devait l'être. Nous n'avons pas oublié sans doute avec quel succès mademoiselle Clairon jouait Cassandre dans les Troyennes de Châteaubrun; mais nous nous souvenons aussi avec quelle vérité, quel pathétique et quelle

grandeur Mlle Gaussin y jouait le rôle de d'Andromaque ; comme elle était admirable, lorsque craignant qu'on ne découvrit son fils Astianax, caché dans les tombeaux , elle disait:

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ?

Mlle Clairon n'a jamais pu jouer les rôles de Mlle Gaussin , qui avait le son de voix de l'amour et toutes les attitudes des grâces ; voilà la source de son injustice envers cette ravissante comédienne, »

Mlle Gaussin débuta le 28 avril 1731 , et elle fut reçue la même année. M. de Voltaire lui donna le rôle de Zaïre et le grand succès que cette actrice y obtint commença sa réputation, qui n'a fait que s'accroitre depuis la première représentation de cette tragédie qui eut lieu le 15 aout 1732. M. de Voltaire rendit son triomphe éclatant aux yeux de l'Europe en lui adressant la jolie épitre qui commence par ces vers.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers, au théâtre applaudis ;
Protège-les, Zaïre est ton ouvrage.
Il est à toi puisque tu l'embellis etc.

Le rôle d'Alzire lui fit le plus grand honneur et la muse galante de M.de Voltaire célébra encore le talent de Mlle. Gaussin dans ce joli madrigal,

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Il n'est pas étonnant qu'un hommage aussi flatteur ait excité la jalousie de Mlle Clairon, dont l'amour propre était singulièrement irascible.

Les succès de Mlle Gaussin furent aussi brillants dans la comédie, Lucinde dans l'oracle, Lucile dans les déhors trompeurs, Constance dans le préjugé à la mode, la Coquette corrigée, Julie dans le dissipateur, Marianne dans Dupuis et Desrônnais, Nanine, Zenéide, sont des rôles qu'elle jouait avec une égale perfection.

Cette actrice se retira du théâtre en 1763, et ce qu'en dit d'Auberval dans le discours qu'il adressa au public à l'époque de la clôture du théâtre, achève de peindre Mlle Gaussin.

« On a obligation à Mlle Gaussin d'un genre
» nouveau de comédie; sa figure charmante, les
» grâces ingénues de son jeu, le son enchanteur
» de sa voix ont fait imaginer de mettre en ac-
» tion des tableaux anacréontiques; ses yeux
» parlaient à l'âme, et l'amour semblait l'avoir
» fait naître pour prouver que la volupté n'a pas
» de parure plus piquante que la naïveté. »

Mlle Gaussin avait épousé un danseur de l'O-

péra, nommé Toalaigo, qui la rendit très-malheureuse; mais il mourût en 1763, quatre années après son mariage, dans la terre de Laszenoy en Berry, dont il portait le nom.

Je n'ai pas cru devoir donner les vers que Voltaire fit pour cette actrice, parce qu'ils sont généralement connus; mais il ne fut pas le seul à chanter sa beauté, sa volupté et ses talens; d'Arnaud composa divers madrigaux pour elle; et l'auteur de Mélanide et de la Gouvernante, (de la Chaussée) lui adressa, en lui faisant hommage d'une pièce de vers qu'il avait reçue au sujet de sa comédie, qui a pour titre : Amour pour amour, de longues stances, où l'on trouve réuni tout ce qu'on a publié de flatteur relativement aux talens, aux charmes, et à la volupté de mademoiselle Gaussin.

Cette actrice languit dans un état de médiocrité pendant les dernières années de sa vie, elle avait fait les plus brillantes conquêtes mais elle était désintéressée, et Cupidon fut toujours préféré par elle à Plutus. Toute sa fortune se réduisait, à peu de chose près, à la pension de 1500 f. que lui faisait la Comédie française.

Elle quitta la vie le 6 juin 1767, à l'âge de 55 ans.

Mme BELCOURT.

Mademoiselle *Leroi Beaumenard*, *épouse de J.-C.-G.-Colson de* Belcour : mademoiselle Beaumenard commença sa carrière théâtrale à l'Opéra-Comique. On lui avait donné le nom de Gogo, à cause du naturel qu'elle avait montré en jouant ce rôle dans le Coq de village, petite pièce de Favart. Elle n'y resta qu'un an, quoiqu'elle y fût très-applaudie. Gogo quitta ce théâtre, pour aller jouer en province, et mademoiselle Beaumenard revint à Paris en 1749, débuta, à la Comédie française, par le rôle de Dorine dans le Tartuffe, et fut reçue la même année. On ignore le motif qui la détermina à quitter le Théâtre Français en 1757. Elle y reparut, en 1761, sous le nom de madame Belcour, dans le rôle de Lisette du Légataire et dans celui de la fausse Comtesse de l'Epreuve réciproque. Cette actrice reprit sa place parmi les comédiens sociétaires, et les suffrages unanimes du public lui prouvèrent combien il était satisfait de la revoir.

La figure de madame Belcour était charmante

et animée. Elle exprimait la gaîté et même la joie avec la vivacité la plus vraie.

A l'effet piquant de la physionomie, elle joignait le mordant d'une voix franche et point trop élevée, quoiqu'un peu brusque, ce qui était favorable au genre de rôle qu'elle jouait.

Molière semblait avoir deviné le talent de madame Belcour, quand il fit les rôles de Dorine du Tartuffe, de Marine des Femmes savantes, Nicole du Bourgeois Gentilhomme, Andréa de la Comtesse d'Escarbagnas, Marinette du Dépit amoureux, etc. Elle réunissait, en jouant ces divers rôles, l'énergie, la gaîté, la finesse, la bonne foi, le comique original, le nerf et l'aplomb, qui sont indispensables pour rendre ces personnages avec la même vérité que Molière les a imaginés et mis sur la scène.

Aucune actrice n'a ri de meilleure foi et avec plus de naturel. Madame Belcour n'a jamais joué Nicole ni madame de Martignes de l'Amant bourru, sans que les spectateurs n'aient fini par rire avec elle et partager même sa joie immodérée.

Les servantes de Marivaux et les rôles travestis, qui étaient compris à cette époque dans l'emploi des soubrettes, étaient beaucoup moins favorables à son talent. Elle en convenait elle-même avec une franchise et une modestie qui

sont presque toujours étrangères à MM. les comédiens, quand il s'agit de leur mérite théâtral. Il est vrai que son partage était encore assez beau pour satisfaire son amour propre.

Madame Belcour observait avec la plus grande sévérité le costume de son emploi. Elle aurait cru donner une mauvaise idée de son intelligence en paraissant sur le théâtre avec un habit plus riche et plus élégant que celui de sa maîtresse, ridicule que se donnent la plupart de nos actrices du jour, qui, sans égard pour les convenances, et sacrifiant le mérite des personnages qu'elles représentent et même leur réputation d'artiste à la coquetterie, jouent Marton avec une robe de satin, un bouquet et des plumes, et une paysanne en gaze et en taffetas.

Madame Belcour était aussi constante dans son amitié que franche dans ses ressentimens; mais elle était bonne et sur-tout bienfaisante. Elle se retira en 1785 ou en 1791; car l'on assure qu'elle a encore joué, en 1790, dans le *Couvent*, comédie de Laujon, représentée pour la première fois le 16 avril de cette même année. Elle obtint une pension de 3,700 liv., , et le Roi lui en avait accordé une de 2,000 liv. quelque tems avant sa retraite.

Il est à croire que la pension que le Roi avait donnée à madame Belcour avait été supprimée,

et qu'on ne la lui payait plus, ou que le délabrement de sa fortune l'obligea à reparaître encore une fois sur le théâtre, au commencement de l'an 7 (1798). Elle joua, le 28 frimaire, le rôle de Nicole dans le Bourgeois Gentilhomme; et cette représentation fut plus lucrative pour M. Sageret, directeur du Théâtre Français à cette époque, que pour madame Belcour, qui, en proie aux infirmités douloureuses d'une vieillesse souffrante, ne montra plus que l'ombre de l'actrice qui avait fait naguères l'ornement de notre scène. Mme Belcourt mourut l'année d'après.

PAULIN.

Louis PAULIN naquit à Paris. Il ne voulut point exercer la profession de son père, qui était celle de maçon. Il déserta la maison paternelle à 17 ans, pour s'engager dans un régiment de dragons. Parvenu au grade de sous-officier, son penchant pour la comédie lui fit solliciter la faveur de jouer quelques rôles dans une troupe d'amateurs, qui faisait les délices de la ville où il se trouvait en garnison. Content d'avoir obtenu les suffrages des officiers de son corps et des connaisseurs du pays, Paulin quitta le service, et se rendit à Lyon. Le directeur l'agréa pour remplir les rôles d'utilités et ensuite les amoureux. Il débuta à Paris, le 5 août 1741, dans celui de Rhadamiste, et fut reçu le 20 mai 1742.

Voltaire lui confia le rôle de Poliphonte. Un organe fort, des sourcils noirs, convenaient à ce farouche usurpateur. On fit observer à l'auteur de Mérope que Paulin était sans réputation. *C'est un tyran que j'élève à la brochette*, répondit-il. Son éducation ne fit pas honneur au grand homme, car cet acteur n'eut jamais qu'un talent mé-

diocre dans la tragédie. Voltaire ayant fait des corrections à la pièce, ordonna à son domestique de les porter chez Paulin. Il est minuit, répliqua le valet. Va toujours, s'écria Voltaire, les tyrans ne dorment jamais.

La mort de Montmeni survenue en 1743 laissa l'emploi des paysans vacant. Paulin s'en chargea, et y réussit complètement. Son physique était des plus heureux pour ce genre de personnage que cet acteur rendait avec une vérité frappante et un comique aussi naturel que plaisant. Le rôle de Blaise, dans Nanine, qu'il joua d'original en 1749, acheva sa réputation, et on lui fit le quatrain que je rapporte en faveur des deux derniers vers, car les deux premiers sont moins vrais.

Quand je te vois d'un roi faire le personnage,
Paulin, je crois être à la cour;
Quand je te vois un autre jour,
Faire le paysan, je crois être au village.

Paulin avait des mœurs irréprochables. Il vécut dans le célibat, mérita l'estime des gens de bien, et mourut le 19 janvier 1770 à l'âge de 53 ans. Sa maladie qui fut longue lui donna le tems de satisfaire les prêtres, et il fut enterré à Saint-Sulpice, sa paroisse.

DUBOIS.

Cet acteur s'est rendu plus célèbre par le Mémoire de son apothicaire, comme on peut le voir dans le Portrait notice de M[lle] Clairon, page 92 du premier volume de cet ouvrage, que par ses talens, quoiqu'il n'en fût pas dépourvu, et qu'il ait marqué d'une manière avantageuse dans les rôles à récits et dans les grands raisonneurs. Il a aussi joué les rôles de valets avec quelques succès. Je ne puis pourtant passer sous silence le portrait qu'en fait Lekain dans un Mémoire qu'il composa sur la comédie française, parce qu'il s'y trouve d'excellens avis dont plusieurs acteurs pourront profiter : « Il est possible de » remontrer au sieur Dubois, dit Lekain, le » premier et le plus absurde de tous les rai- » sonneurs, qu'aucun confident ne doit être ni » maniéré, ni gourmé, ni familier, mais qu'il » est de convenance qu'il reste toujours dans » une position subalterne vis-à-vis de son maî- » tre : ajoutez encore qu'il lui est défendu d'é- » lever la voix d'une octave plus haut que son » maître, à moins qu'il ne soit emporté par la

» passion; car la passion étant commune à tous » les hommes, elle excuse tout. Qu'un comé- » dien enfin qui jouit de sa part pour jouer des » confidens, doit se prêter plus qu'il ne le fait » dans l'emploi des raisonneurs, à soulager ses » camarades, afficher moins de prétention, à » porter plus de politesse et de décence dans » la société, et n'employer de franchise qu'à » dire des choses honnêtes; car, quand elle » est poussée jusqu'à l'insulte, elle devient » cruelle ».

Ces avis se ressentent un peu trop de la suprématie que s'arrogent les premiers acteurs, c'est-à-dire les acteurs qui jouent les grands personnages, sur les acteurs qui remplissent des rôles secondaires. Hors de la scène ces messieurs sont égaux, et un confident estimable est honoré, tandis qu'un comédien à grands fracas et de mauvaises mœurs ne mérite que le mépris des gens de bien. Ce que dit Lekain de relatif à la société est applicable à tous les comédiens; et M. Dauberval semainier valait bien M. Lekain administrateur.

Je dois à la vérité d'ajouter, pour balancer la mauvaise humeur de Lekain, mauvaise humeur qui s'étendait sur tous ceux qui n'avaient pas été de son bord dans la scène scandaleuse qu'on désigne sous le nom du Siége de Calais,

que des acteurs d'un grand talent et qui ont des lumières peu communes, m'ont assuré que Dubois excellait dans l'emploi qu'il jouait, et je puis citer à l'appui de leur témoignage les quatre vers suivans faits pour cet acteur et qu'on trouve dans les anecdotes dramatiques :

Bon valet, discret confident,
Chez Thalie et chez Melpomène,
Dubois, tu rends parfaitement
Hector ainsi que Théramène.

Cet acteur, qui avait débuté, en 1736, fut obligé de quitter le théâtre par suite du désordre arrivé le jour qu'on devait donner la vingtième représentation du Siége de Calais, en 1765. On força la comédie française à lui faire une pension d[illegible] fr. Il mourut en [illegible]

FEUILLIE.

Cet acteur vécut assez pour sa gloire, mais trop peu pour les véritables amis de l'art dramatique. Il débuta, le 8 mai 1764; par les rôles de Frontin dans le Muet et de Labranche dans Crispin rival de son maître. Feuillie n'avait jamais joué sur un théâtre public, et nonobstant son manque d'usage, il réussit. Il est vrai que cet acteur avait une taille charmante, un masque naturellement comique, sans qu'aucune grimace en altérât la vérité, et une intelligence à laquelle rien n'échappait. Ses succès furent en augmentant, et ce qui acheva de lui mériter une réputation qui le plaça au rang des acteurs que l'on classe immédiatement après Préville, ce fut la manière dont il joua le rôle de Tartuffe. Laharpe, après avoir déclaré qu'il le regardait comme un grand comédien, ajoute : *Feuillie saisit à merveille la caricature et le ridicule de son personnage, et le rend avec une vérité singulière.*

Il est à croire que cet acteur se destinait à l'emploi des manteaux; car il joua plusieurs

rôles qui en font partie; mais une mort prématurée détruisit les espérances que son talent, déjà supérieur, avait données aux zélateurs de la bonne comédie. Il mourut, en 1774.

Mlle DUBOIS.

Les écrivains qui ont parlé de cette actrice, n'ont pas rendu justice à son mérite; ils ont été induits en erreur par Mlle. Clairon qui a imprimé dans ses Mémoires cette phrase remarquable : « Mlle. Dubois d'une autre part, oubliant » qu'elle me devait le peu de talent qu'elle » avait....., leste à l'excès, et pour le moins aussi » coquine, seconda parfaitement bien les intentions du petit conseil. Jeune, jolie, ayant » l'avantage de rendre tous les Gentilshommes de la chambre heureux » etc. Tout en reconnaissant qu'une pareille sortie ne pouvait être que l'œuvre de la haine, je n'aurais pas placé Mlle. Dubois parmi les tragédiennes qui doivent tenir un rang distingué à la cour de Melpomène, si un artiste dramatique du plus grand talent, qui a un goût sûr et des lumières profondes, qui a vu cette actrice, et qui vit encore, ne m'avait adressé une lettre au sujet du premier volume de cet ouvrage, et voici ce qu'il me dit sur Mlle. Dubois : « Vous parlerez sans » doute de Mlle. Dubois, gardez-vous de parta-

» ger la prévention de presque tous les écrivains
» qui ont parlé d'elle jusqu'à présent, et détruisez,
» autant que vous le pourrez, les calomnies
» que Mlle. Clairon a publiées d'une manière
» aussi indécente que coupable sur son
» compte.

» Mlle. Dubois avait reçu de la nature toutes
» les qualités qui peuvent rendre une actrice
» tragique célèbre ; une figure de la plus éclatante
» beauté, une taille majestueuse, un organe
» enchanteur, une âme brûlante, et l'enthousiasme
« du public fut jusqu'au délire lorsqu'elle
» joua le rôle de Didon, le 30 août
» 1759, pour son premier début. J'y étais,
» Monsieur, et quoique très-jeune encore, jamais
» l'impression qu'elle me fit ne sera effacée
» de ma mémoire. Mlle. Dubois était faite
» pour succéder à Mlle. Clairon avec de grands
avantages, etc, ». Si je rapproche de ce témoignage
non suspect ce que dit Marmontel, à cette
époque, de cette actrice, la partialité de Mlle.
Clairon sera évidente : « Mlle. Dubois, parée de
» toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté,
» débuta, le mercredi 30 mai, par le rôle
» de Didon avec le succès le plus éclatant.
» (Extrait du Mercure de France, premier
» tome du mois de juillet 1759.) »

J'ajouterai à ces deux autorités des vers de

Dorat, qui se trouvent dans son poëme de la Déclamation. Il est vrai que Dorat fut l'amant de Mlle. Dubois, mais il avait trop d'esprit pour la célébrer d'une manière aussi solennelle, si elle n'avait pas eu beaucoup de talent :

O toi dont les attraits embellissent la scène,
Toi que l'amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos desirs.
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs,
Ose enfin te placer au rang de tes modèles;
La gloire te sourit et te promet des aîles.
Ose! et prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Tout ce qu'a écrit Mlle. Clairon est exagéré. Que l'on en juge encore par le morceau ci-après qui se trouve page 101 de ses Mémoires: » Il n'est point de peines que je ne me sois » données pour former Mlles. Dubois et Rau- » court : j'en appelle à tous ceux qui les ont » vues. Mes charmantes écolières ont-elles été » de grands sujets? Hélas! malgré mes soins » et tout ce qu'elles tenaient de la nature, je » n'en ai jamais pu faire *que mes singes* ».

De pareilles grossièretés ajoutées aux calomnies qu'on a vues plus haut forment un ensemble qui doit plutôt inspirer le dégoût que la confiance. Je donne donc plus de croyance aux éloges de Marmontel, de Dorat et de Granger qu'à la diatribe de Mlle. Clairon. Mlle Dubois,

qui avait été reçue, en 1760, se retira de la comédie-française, en 1775, avec la pension de 1,000 fr., et elle mourut de la petite-vérole, en 1779.

MLLE HUS.

Cette actrice était fille d'une femme d'esprit qui avait débuté à la Comédie française, en 1760, par le rôle de madame Croupillac, dans l'Enfant prodigue, et par celui de la Meûnière, dans les trois Cousines. Elle s'était aussi essayée dans la carrière dramatique, et l'on joua une pièce de sa façon, à la Comédie italienne, intitulée *Plutus rival de l'amour*. On fit précéder la première représentation de cet ouvrage, qui eut lieu le 2 septembre 1756, des quatre vers suivans que mademoiselle Silvia, actrice justement célèbre, vint débiter au public :

Par de longs complimens on vient pour vous séduire,
Et pour mendier un succès;
Je n'ai que deux mots à vous dire:
L'auteur est femme, et vous êtes Français.

Le compliment fut mieux reçu que la pièce qui n'eut point de succès.

Mademoiselle Hus débuta, le 26 juillet 1751, par le rôle de Zaïre. Elle joua ensuite Iphigénie, Lucile du Chevalier à la mode, Zenéide, etc.

On l'annonça comme élève de mademoiselle Clairon, et nonobstant son extrême jeunesse, (elle avait alors quinze ou seize ans) et sa grande beauté, elle ne réussit que très-faiblement, et ne fut point reçue.

Cette jeune actrice reparut deux années ensuite dans Andromaque, Monime, Chimène, Agnès de l'Ecole des femmes, Agathe des Folies amoureuses, et elle fut reçue le 21 mai 1753, quatre mois après ce second début.

Agréable dans les jeunes princesses, mademoiselle Hus était séduisante dans les amoureuses, mais elle était supérieure dans les rôles travestis, tels que ceux d'Agathe des Folies amoureuses, Lélie de la coupe enchantée, etc.

Cette comédienne a été encore plus renommée comme courtisanne que comme actrice. Sa beauté, vraiment rare, charma M. Bertin, trésorier des parties casuelles. Ce traitant dont la fortune était immense lui fit tenir une maison somptueuse, où la prodigalité le disputait à l'élégance; et dès ce moment, les applaudissemens qu'il lui acheta et les rôles que le Turcaret commanda, pour plaire à l'idole de ses désirs, ne doivent plus être regardés comme la récompense des talens ni comme une preuve de la confiance des auteurs. Un sécrétaire du duc de Fleury, gascon d'origine et poète par occasion,

nommé Mailhot, fit représenter une tragédie intitulée *Paros*, dont il donna le rôle principal à mademoiselle Hus. Le grand nombre de billets distribués gratis et payés par M. le trésorier des parties casuelles, ne purent soutenir cette misérable production qui ne fut jouée qu'une fois.

M. Lemazurié s'est mépris, quand il impute à M. Bertin d'avoir chassé de ses bureaux M. de Clairefontaine, pour s'être refusé à donner le rôle d'Andromaque, dans sa tragédie d'Hector, à mademoiselle Hus. M. de Clairefontaine était sécrétaire de M. le duc de Villars, lorsqu'il présenta cette pièce aux comédiens français qui la refusèrent en effet, parce que ce jeune poète avait préféré mademoiselle Clairon à mademoiselle Hus. Cette tragédie est supérieure à celle de M. Luce de Lancival qui porte le même titre. J'ai examiné ces deux drames dans le journal, le bon Français, n.° 53, du 22 février 1818, dont je rédigeais le feuilleton.

C'est mademoiselle Hus qui, dans le rôle de madame de Lisban, de la jolie comédie d'Heureusement de Rochon de Chabanne, lorsque Lindor lui dit : *Je vais boire à Cypris*, saisit l'à-propos, et adressa avec une grâce charmante au prince de Condé, qui assistait au spectacle, la réponse qu'elle doit faire au jeune militaire :

Je vais donc boire à Mars, et le public, par des applaudissemens unanimes et prolongés, prouva qu'il partageait l'intention de l'actrice.

Ce qu'on a dit des prodigalités, des richesses, de la vie licencieuse des courtisannes d'Athènes, n'approche pas du luxe et des dépenses de mademoiselle Hus. Son mobilier seul était évalué plus de 500,000 liv.; et Dazincourt, qui allait la visiter quelquefois, m'a dit que, lorsqu'elle donnait à dîner, chaque convive avait sous ses pieds un coussin de velours cramoisi, garni de dentelles d'Angleterre, et cela, pour garantir un tapis d'un grand prix.

Le financier, qui payait si chèrement les faveurs de cette belle, avait aussi, comme c'est la coutume chez les courtisannes, des rivaux qu'elles appellent amans de cœur. Un jour que le favori de Plutus était à Passy dans une belle maison de campagne qu'il avait donnée à mademoiselle Hus, un de ces amans de cœur était attendu par l'infidèle à l'heure que M. Bertin avait coutume de se rendre à Paris. Comme l'instant du départ approchait, le tems se couvre, un orage se forme, il éclate, et le trésorier annonce qu'il passera la nuit à Passy. L'heure du berger sonne, mademoiselle Hus entend le signal convenu; la pluie tombait par torrens, la foudre grondait de toutes parts, et mademoiselle Hus

qui savait son amant dans la rue sous ses croisées, qui s'impatientait, éprouvait la plus violente agitation. Elle se promenait à grands pas avec une inquiétude marquée qui frappa le financier. —Qu'as-tu, ma bonne? —Je suis mal à mon aise.—Je le crois, tu souffres pour les malheureux exposés à la rigueur du froid et à la pluie. —Oui, mon ami, je souffre cruellement. Elle ouvre la fenêtre, M. Bertin s'en approche. Un éclair brillant suivi d'un coup de tonnerre épouvantable laisse voir à l'amante effrayée le malheureux soupirant qui se promenait dans un état digne de pitié. Elle s'écrie avec douleur : Quel tems affreux! Oui, affreux, répliqua le trésorier en haussant la voix, comme s'il eût été du secret, et surtout pour un g......on. C'est par cette épithète que les gens de mauvaise compagnie désignent les amans qui ne paient pas et qui bien souvent sont payés. L'apropos de ce mot prononcé si naturellement calma la douleur de mamoiselle Hus, qui ferma la croisée et donna l'essor à des éclats de rire immodérés qui furent bientôt partagés par l'amant abrité, tandis que l'autre fut obligé de retourner à Paris ou de passer la nuit dans la boue et dans l'eau.

Lorsque cette actrice quitta le théâtre en 1780, elle pria un de ses camarades de lui faire vendre 4,000 paires de souliers qu'elle n'avait mises

qu'une fois, et 800 robes. Elle eut la pension de 1,500 f.

Mademoiselle Hus avait épousé M. Lelièvre en 1775. Je dois jeter un voile sur les désagrémens qu'elle éprouva dans les liens de l'hymen. Il est des personnes vivantes qui me sauraient mauvais gré de les divulguer, et ce serait d'ailleurs alimenter la curiosité des malins sans fruit pour la société. Mais je dois dire que, sur la fin de sa carrière, mademoiselle Hus tint la conduite la plus estimable. Elle se fit un devoir de servir ses amis, et de donner l'exemple de la bienfaisance la plus méritoire. On l'a vue, dans un hiver rigoureux, distribuer aux pauvres jusqu'à six cents livres de pain par semaine. Ce trait est plus honorable pour elle que les talens et les succès les plus brillans, et doit réconcilier sa mémoire avec les amis des bonnes mœurs. Elle mourut le 26 vendémiaire an 14 (18 octobre 1805) âgée de soixante-douze ans. Son convoi eut lieu le lendemain à Saint-Germain-l'Auxerrois. Tous les acteurs du Théâtre Français y furent invités. Larochelle se fit seul un devoir d'y assister. (1) Elle était dans un état voisin de

---

(1) Les dépouilles mortelles de Jean Racine et de Blaise Pascal, déposées longtemps au Musée français, furent transférées dans l'église de Saint-Etienne du Mont, en avril 1818. On se demanda pourquoi le cortège funèbre qui avait honoré la mémoire de ces deux grands hom-

la misère, puisqu'elle manquait souvent des choses les plus indispensables.

---

mes était si peu nombreux? Pourquoi l'Académie française, invitée en corps, n'avait envoyé qu'une députation de cinq membres? Pourquoi enfin on n'avait vu à cette cérémonie aucun des sociétaires du Théâtre français. Les malins répondirent que les sociétaires tiennent Racine pour mort, vu qu'ils le tuent tous les jours sur la scène, et qu'ils craignaient qu'on leur appliquât, s'ils avaient marché à la suite du char funebre, ce vers si connu :

Ah, doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Que l'Académie en corps n'avait point assisté aux obsèques du prince de la tragédie, ajoutaient les bonnes âmes, parce que la plupart de ses membres n'ont rien de commun avec le génie. Enfin que le cortège avait été peu nombreux parce que Jean Racine mourut de chagrin d'avoir écrit sur les affaires publiques, et que Blaise Pascal n'était pas ultra-montain.

DESESSARTS (*).

Denis Dechanel dit DESESSARTS. A la retraite de Bonneval, la Comédie Française chargea Belcour, qui allait donner des représentations en province, de chercher un acteur capable de remplacer celui qu'elle venait de perdre. Belcour fut jouer à Marseille où Desessarts tenait l'emploi des manteaux et financiers avec beaucoup de succès; il apprécia le mérite de cet acteur, l'indiqua à ses camarades qui lui adressèrent un ordre de début. Desessarts parut sur le théâtre de Paris, le 4 octobre 1772, dans le rôle de *Lisimon* du Glorieux, et dans celui de *Lucas* du Tuteur, et il fut reçu le 1er. avril 1773.

Desessarts exerçait la profession de procureur à Langres, sa ville natale; et il s'y fit distinguer par ses lumières et par sa probité. J'ignore les motifs qui l'obligèrent à quitter et son pays et l'état qu'il y remplissait avec honneur.

(*) Comme dans le premier volume, les portraits des acteurs que j'ai vus seront marqués par une étoile à côté des noms qui les indiquent.

Les rôles grimes et les rôles à manteau des pièces de Molière étaient ceux qui convenaient au naturel, à la franche gaîté, au comique plaisant de cet acteur.

Il rendait Lisimon du Glorieux avec une vérité qui lui valait de nouveaux applaudissemens, toutes les fois qu'il le représentait. Le comte de Bruxhall, des Amans généreux, que Rochon de Chabane avait fait pour lui, était de nature à montrer dans toute leur étendue les différentes qualités qui formaient son talent, et le triomphe de l'acteur fut aussi brillant que celui de l'écrivain.

La figure de Desessarts était ouverte; elle exprimait la bonhommie, l'étonnement, la satisfaction, d'une manière à ne rien laisser à blâmer au critique le plus sévère; mais il serait difficile de donner une juste idée de l'énorme grosseur de ce comédien. Lorsqu'il fut question de répéter le Tartuffe, la table sous laquelle se place Orgon se trouva plus petite que la circonférence du corps de Desessarts, et l'on fut obligé d'en faire une exprès pour lui. La plupart des portières des carrosses de place étaient trop étroites pour le recevoir. Voici une anecdote singulière concernant cet acteur : Dugazon semblait s'être fait une joyeuse tâche de mystifier Desessarts, et lorsque la ménagerie du Roi perdit l'unique élé-

phant qu'elle possédait, Dugazon alla prier Désessarts de venir avec lui chez le ministre, pour y jouer un petit proverbe dans lequel il avait besoin d'un compère intelligent. Le bon Desessarts y consent, et s'informe du costume qu'il doit prendre. — Mets-toi en grand deuil, lui dit Dugazon. Tu es censé représenter un héritier. Voilà Desessarts en habit noir complet avec crêpes et pleureuses; etc. On arrive chez le ministre : Monseigneur, dit le malin Dugazon, la Comédie Française a été on ne peut plus sensible à la mort du bel éléphant qui fesait l'ornement de la ménagerie du Roi, et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à sa majesté l'occasion de reconnaître les longs services de mon camarade Desessarts; en un mot, je viens, au nom de la Comédie Française, vous demander pour lui la survivance de l'éléphant. Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs et l'embarras de Desessarts! Il sort furieux, et le lendemain appelle Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux champions également braves mettent l'épée à la main. Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi; tu me présentes une surface trop considérable; j'ai trop d'avantages, laisse-moi égaliser la partie. A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, et

trace un rond sur le ventre de Desessarts. Ecoute, ajouta-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas. Le moyen de se battre après de semblables plaisanteries! Ce duel vraiment bouffon fut terminé par un déjeuner.

L'appétit de Desessarts était prodigieux. Il mangeait en un repas ce qui aurait suffi à quatre hommes. Dugazon m'a raconté une mystification qui me paraît aussi plaisante que la première, et qui est beaucoup moins connue. Il invita Desessarts à manger des huîtres à la rue Montorgueil, et il lui cita plusieurs de leurs camarades qui étaient de ce déjeuner. Desessarts accepta avec reconnaissance. Mais déjà Dugazon avait mesuré la rondeur du ventre du convié, et il avait fait préparer un excellent déjeuner chez un restaurateur où l'on entrait par une allée très-étroite, après s'être assuré que la corpulence de Desessarts ne pourrait y passer. Il lui donne l'heure de midi et le n°. du restaurateur. Il s'y rend avec ses amis à onze heures, fait servir le déjeuner, et les joyeux gastronomes se mettent à table. Chacun à son tour se tient à la croisée, pour voir arriver Desessarts de loin. Il paraît enfin. Dugazon se place à la croisée pour lui parler. Ah! mon ami, lui dit-il, tu te fais trop attendre, et nous avons commencé; allons, monte. Desessarts se présente devant la

porte de l'allée, et à peine peut-il y introduire un bras et une cuisse. Le plaisant mystificateur l'invitait d'une manière comique à ne pas faire languir ses amis qui brûlaient de trinquer avec lui. Tous les convives se montrent aux deux croisées, tenant chacun quelques mets friands dans leurs mains et les savourant au nez du gourmand Desessarts, qui était furieux et confus de se trouver pris comme le renard invité par la cigogne. Il n'y eut point de duel, et après s'être amusé de l'embarras et de la colère du mystifié, on fit transporter le déjeuner dans une maison voisine où l'épais financier pût entrer à son aise, et on se réconcilia le verre à la main.

Cet acteur avait beaucoup d'érudition et une mémoire des plus heureuses. On l'avait gravé, et l'on mit au bas de son portrait, pour faire allusion à son premier état, *j'aime mieux faire rire les hommes que de les ruiner*. Il termina sa carrière à Barèges où il avait été prendre les eaux, l'année 1793.

DAZINCOURT. (*)

J.-J. Albouis Dazincourt naquit à Marseille l'année 1747. Son père faisait un petit commerce que son frère aîné agrandit, et sa maison devint l'une des bonnes de cette place. Une tante de Dazincourt, madame Audibert, qui connaissait le maréchal de Richelieu, gouverneur de la province de Guienne à cette époque, vit ce seigneur à Bordeaux, et lui recommanda son neveu qui avait fait d'excellentes études au collége des pères de l'oratoire, et le maréchal le garda auprès de lui. Dazincourt suivit le duc de Richelieu à Paris ; il entra dans sa maison, et y resta pendant trois années sans d'autres émolumens que la promesse de la protection de son patron, lorsque l'occasion se trouverait, de l'employer en sa faveur. Jeune, ami des plaisirs, sans argent, Dazincourt, qui n'espérait rien du côté de son père dont le commerce n'avait pas toujours été heureux, après avoir joué quelquefois sur un théâtre de société que des jeunes gens de bonnes familles avaient formé dans la rue Popincourt, se décida à entrer dans la carrière du théâtre.

Il se rendit à Lille auprès de Monvel, père du célèbre acteur de ce nom, qui jouait lui-même la comédie dans cette ville, et celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour d'Hannetaire, directeur du spectacle deBruxelles. Ce comédien, qui avait 80,000 liv. de rente et trois demoiselles qu'on appelait à juste titre les trois Grâces, réunissait chez lui la meilleure société de la capitale des Pays-Bas, et Dazincourt, bien accueilli dans cette maison, se trouva de suite dans une situation avangeuse pour faire apprécier son esprit et ses qualités personnelles.

D'abord, d'Hannetaire qui jouait lui-même avec un grand talent l'emploi auquel le jeune Dazincourt se destinait, celui des valets que l'on appelait alors l'emploi de Préville, et en outre celui des financiers, essaya, avant de l'avoir entendu, de le faire renoncer à son projet, mais toutes les remontrances furent inutiles, et Dazincourt ne sollicita plus que la faveur de jouer un rôle. Il demanda à paraître dans le Crispin des Folies amoureuses. Son début eut lieu peu de jours ensuite, et, après la représentation, d'Hannetaire fut l'embrasser et lui dit : Monsieur, je ne cherche plus à vous détourner du dessein que vous avez de jouer la comédie, je vous invite au contraire à persister dans cette résolution, et je vous seconderai de tous mes moyens, parce

que je suis persuadé que vous avez un grand talent. Il le retint dans sa troupe, et lui donna 1,200 f. d'appointemens. Grandmenil qui jouait les premiers comiques encouragea aussi Dazincourt, et ces deux excellens acteurs devinrent les professeurs du jeune débutant.

Le talent de Dazincourt fut bientôt cité, et la réputation qu'il acquit lui fit naître l'ambition de se montrer à la Comédie Française. M. le prince Charles de Lorraine lui ayant accordé un congé, en 1776, cinq ans après son entrée au théâtre de Bruxelles, cet acteur en profita pour se rendre à Paris où il débuta, le 21 octobre, par le rôle de Crispin des Folies amoureuses. En lui délivrant son ordre de début, le maréchal de Richelieu répondit au prince de Ligne qui lui avait écrit en faveur de Dazincourt : « Ce qu'on m'a dit du talent de Dazincourt m'a fait oublier l'ingratitude d'Albouis. « J'ai totalement perdu la mémoire de ce dernier, et je me ferai un plaisir d'étayer de mes « moyens le comédien qui a su mériter votre « estime et celle de tous les honnêtes gens ».

Dazincourt joua ensuite Lubin de la Surprise de l'Amour, Pasquin de l'Homme à bonnes fortunes, Sosie d'Amphytrion, etc., et il eut le succès le plus brillant. Ses devoirs le rappelaient à Bruxelles. Il y retourna pour finir son

engagement, et il se fixa à Paris à Pâques 1777. On le reçut de suite à l'essai et sociétaire une année après.

Une tournure agréable, une physionomie fine, une diction grâcieuse et spirituelle, valurent à Dazincourt la protection de la haute société, et on l'appelait la fleur des valets de chambre. Cette qualification suffit pour classer son talent, qui était supérieur dans les valets de bon ton et parfait dans les vieux domestiques. Ses meilleurs rôles se trouvent donc dans les pièces de Marivaux, de Destouches, de Collin-d'Harleville, et l'on peut y ajouter ceux de Sosie du Médecin du cercle, de Cliton du Menteur, d'Hector du Joueur, de Dubois du Jaloux désabusé, qu'il jouait très-bien.

On lui a reproché avec assez de justice de rire lui-même de ce qu'il disait, moyen dont un acteur faible se sert pour provoquer les applaudissemens, mais dont Dazincourt n'avait nullement besoin. On ne lui reconnaissait pas, il est vrai, ce *vis comica*, cette chaleur de verve, ce mordant, qui distinguaient Dugazon; mais il avait une grande pureté de diction, de la décence, de la bonhomie, de la finesse, une légèreté charmante et une gaîté franche. Ces trois dernières qualités lui méritèrent le succès prodigieux qu'il obtint dans le rôle de Figaro de la Folle Journée, qu'il joua d'original en 1784,

succès qui établit sa réputation et lui valut l'honneur d'être choisi par la reine de France, pour diriger son théâtre et donner des leçons de déclamation à cette princesse. Dazincourt, à ce que l'on assure, sut allier le respect que l'on doit à des personnages d'un si haut rang et la vérité, et c'est la meilleure preuve que l'on puisse donner de son esprit. Voici une anecdote vraie qui semble cependant laisser quelque doute sur cette assertion; Dazincourt avait été admis à une représentation où jouaient les plus grands seigneurs de la cour et son auguste écolière. Le professeur impatienté de ce que peut-être ses avis n'avaient pas été aussi bien suivis qu'il l'aurait desiré, dit naïvement à un de ses camarades : *Il faut avouer que c'est royalement mal joué.*

Je me suis abstenu de parler, dans cet ouvrage, de tout ce qui a rapport aux opinions, et à la conduite politique des acteurs, je passerai donc sous silence ce qui concerne la détention de Dazincourt qui fut incarcéré, ainsi que la plupart de ses camarades, pendant nos troubles révolutionnaires, et je viens de suite à l'époque où, après la réunion générale des comédiens français au théâtre de la rue de Richelieu, et le couronnement de Buonaparte, Dazincourt, destiné sans doute à être le direc-

teur des théâtres des princes de toute espèce, fut choisi par Napoléon pour diriger les spectacles de la cour. Cet honneur devait lui être funeste; car, au moment où la Reine allait lui faire expédier le brevet d'une pension de 1000 fr., la révolution qui commençait fit abandonner cet amusement à cette malheureuse princesse, et priva le professeur de la récompense qu'elle lui destinait, et la fatigue que lui causa le voyage qu'il fit à Erfurt, ville d'Allemagne où Napoléon ayant réuni en 1808 l'empereur de Russie, le roi de Prusse et plusieurs autres souverains, voulût que Dazincourt s'y rendît avec une partie de la comédie française, pour distraire sans doute cette assemblée de rois des combinaisons abstraites de la politique, la fatigue, dis-je, que lui causa son zèle à se conformer à la volonté de Napoléon, lui occasionna la fièvre qui le conduisit au tombeau. Il mourut, le 28 mars 1809, dans sa soixante-deuxième année.

Dazincourt institua Mlle. Eulalie Desbrosses, actrice de la comédie française, pour sa légataire universelle. Il en avait reçu les témoignages du plus tendre intérêt et du plus généreux désintéressement dans des circonstances pénibles, et Mlle. Desbrosses justifia sa confiance de la manière la plus méritoire. Elle employa avec une

exacte équité le peu de fortune que laissait cet acteur au paiement des dettes qu'il avait contractées, et elle en retira la récompense la plus douce, celle d'honorer la mémoire de son ami.

BELLEMONT.(*

Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu dit BELLEMONT. Cet acteur, d'une bonne famille établie à Breteuil, en Picardie, fit d'excellentes études; et ce fut un goût décidé qui l'entraîna vers le théâtre. Après avoir joué quelque temps en province, il vint débuter à Paris, le 14 mai 1765, dans le Tartuffe par le rôle de Cléante. On le chargea des rôles de confidents où il n'était pas supérieur. A la mort de Paulin, il fut obligé à jouer les paysans, et il y déploya un talent que personne ne lui soupçonnait et dont vraisemblablement il ne se doutait pas lui-même. On n'avait point encore vu un niais dont les manières fussent plus naturelles, la diction plus vraie, l'accent et le jargon plus villageois, et l'illusion qu'il produisait dans ce genre de personnage, était si parfaite que les spectateurs les plus difficiles la partageaient. Il faut l'avoir vu dans Lubin des Fausses Confidences, Pierrot du Festin de Pierre pour se former une idée juste de son ton simple et naïf et de la vérité frappante de son jeu.

Ce comédien ne fut reçu qu'en 1778, et se retira du théâtre, en 1802. Bellemont était considéré et estimé, et ses dernières paroles sont une preuve de la loyauté de son caractère et de la pureté de ses mœurs. Un prêtre étant venu pour l'assister dans ses derniers moments : « Nous ne sommes pas bien ensemble, lui dit-» il ; ce n'est pas que je vous veuille du mal, » mais vous m'avez excommunié, je ne sais » trop pourquoi. Je n'ai fait aucun mal à per-» sonne ; j'ai fait tout le bien que j'ai pu : voyez, » Monsieur, si cela vous convient ». Le prêtre, homme de bon sens, se contenta de cette sage profession de foi, et Bellemont rendit le dernier soupir dans les bras de son fils qu'il aimait tendrement, le 23 pluviose an 11, (12 février 1803. Sa vie avait été sans reproche, et sa mort fut paisible.

GRANDMÉNIL.*

Cet acteur avait joué pendant long-tems les rôles de grande livrée en province, quand il vint débuter à Paris, le 13 août 1790, dans l'emploi des manteaux, par le rôle d'Arnolphe de l'Ecole des femmes.

La taille de Grandménil était au-dessus de la moyenne, mais il était d'une maigreur qni faisait une sensation pénible en l'apercevant. Des traits prononcés, des yeux vifs et perçans, des sourcils épais et noirs, rendaient la figure de cet acteur expressive, mais rude. Son physique était beaucoup plus avantageux pour les rôles de valets que pour les rôles de financiers dans lesquels Grandmenil s'est fait une réputation encore plus grande que son talent, quoiqu'il en eût beaucoup, et qu'on doive le comprendre dans le nombre des acteurs qui ont illustré notre scène.

Cet acteur réunissait à de profondes connaissances un esprit observateur et une intelligence des plus rares. Personne n'apercevait avec plus de promptitude et de justesse toutes les parties d'un rôle. Il avait le génie de la comédie, et

sa verve aussi chaleureuse que comique aurait donné la vie au rôle le moins susceptible de produire de l'effet. La scène était animée par ses gestes dont il ne modérait pas toujours la vivacité, mais qui ne s'écartaient jamais du véritable sens des paroles qu'il débitait.

Grandménil avait un bon ton de comédie. Il ne se permettait pas un mauvais lazzis, et lorsqu'il était plaisant, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, il l'était sans trivialité.

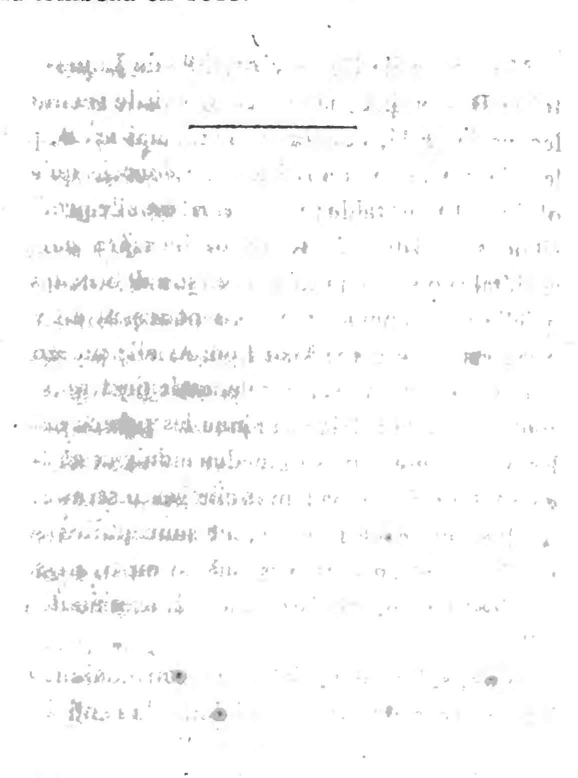
Voilà sans doute un excellent acteur, dira-t-on. C'est la justice que je lui ai constamment rendue. Mais je dois à l'impartialité que j'ai sans cesse respectée de faire quelques observations qui me semblent nécessaires pour bien classer le talent de Grandménil.

Les critiques les plus sévères ont toujours été d'une sobriété remarquable, quand ils ont parlé des taches qui rembrunissaient l'éclat de son talent. Ils se sont bornés à lui adresser un reproche dont il ne pouvait profiter, puisqu'il regardait la faiblesse de ses moyens, qui en effet le trahissaient toutes les fois que son rôle demandait beaucoup d'énergie. A peine arrivait-il au troisième acte sans faire de grands efforts, et il était ensuite obligé de se traîner péniblement jusqu'à la fin de la pièce. Alors, sa voix qu'il prenait dans la tête devenait rauque et monotone, et la fatigue qui l'accablait se communiquait dans

la salle. On a dit, pour excuser ce défaut, que le spectateur attentif devinait la profondeur de ses intentions. Cette finesse, cette profondeur, ce calcul qu'on apercevait sans être trop attentif, convenaient-ils au genre de personnage que cet acteur représentait? Non, sans doute. Si nous condamnons l'acteur qui, dans les rôles de pères ou de haut-comique, laisse apercevoir le travail que lui a coûté l'étude de ses rôles, si nous blâmons l'ambition qu'il manifeste de vouloir produire de l'effet à chaque vers, si nous lui reprochons de nous faire deviner les paroles qu'il doit dire par l'intention préparée qu'il met à celles qu'il débite, combien ne devons-nous pas juger loin de la vérité un Crisale, un Arnolphe, un Georges-Dandin, un Sganarelle, un Albert, qui, au lieu de nous montrer la simplicité, la brusquerie, la bonhomie même qui les caractérisent, nous font voir des personnages instruits, qui emploient la finesse et l'étude pour paraître ce qu'ils ne sont pas! Si je ne me trompe, c'est blâmer tacitement l'acteur à qui l'on adresse de pareils éloges.

Grandménil quitta le théâtre en 1811. Ses talens et ses lumières lui méritèrent d'être admis à l'Institut. Il se retira aux environs de Paris, et cet homme estimable, parvenu à un âge avancé, effrayé de l'approche des Prussiens, des Autri-

chiens et des Russes, abandonna sa maison de campagne, erra pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, en proie à l'intempérie de l'air, et les suites de ce funeste accident le conduisirent au tombeau en 1815.



M[lle] DESGARCINS.(*)

Mademoiselle Desgarcins, fille de Louis-Antoine Desgarcins, naquit à Paris. Elle recut des leçons de Molé, et débuta, le 24 mai 1788, par le rôle d'Atalide (de Bajazet). Le succès qu'elle obtint fut honorable; mais l'effet qu'elle produisit dans celui de Zaïre fut prodigieux. On la reçut sociétaire quelques mois après son début, quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans. Il est vrai que, sans avoir une jolie figure, elle possédait la qualité la plus précieuse pour le théâtre, surtout pour une actrice qui joue les princesses et les amoureuses, un organe harmonieux et touchant. La voix de mademoiselle Desgarcins était tendre, nette et flexible, et souvent les sons pénétrans et enchanteurs qu'elle en tirait suppléaient au feu sacré dont son âme n'était que faiblement pourvue.

Mais, si les rôles éclatans ne convenaient pas à ses moyens, une sensibilité douce la rendait supérieure, quand elle exprimait l'amour malheureux et souffrant. Cette actrice n'échauffait point l'âme des spectateurs par les élans de la sienne,

mais elle la pénétrait du plus tendre intérêt, et lui faisait partager la douleur qui la déchirait. Je lui ai vu créer le rôle de Jeanne Seymours dans Henri VIII, tragédie de Chénier, dont la première représentation eut lieu, le 27 août 1791, sur le théâtre de la rue de Richelieu, et j'ose avancer que jamais aucune actrice n'a fait verser plus de larmes.

Si la sensibilité de son cœur était profonde, la violence de sa tête était extrême, et l'on fut douloureusement étonné d'apprendre qu'une jeune personne qui semblait ne pouvoir que pleurer, au désespoir de trouver infidèle un amant qu'elle adorait, s'était frappée de trois coups de poignard. Les secours qu'on lui prodigua la retinrent sur le bord du tombeau, mais ils ne purent lui rendre une santé assez forte pour supporter la fatigue du théâtre sans danger; car, après une longue convalescence, sa poitrine était si faible que le moindre effort la provoquait à des crachemens de sang.

Les médecins, en l'obligeant à ne plus jouer la comédie, lui ordonnèrent l'air de la campagne. Mademoiselle Desgarcins fut habiter une maison isolée au milieu des champs, et ne garda que deux ou trois femmes avec elle. Des voleurs s'y introduisirent pendant la nuit, les forcèrent de les suivre dans la cave et les y enchaînèrent.

Ils prirent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et délibérèrent ensuite, devant ces infortunées, pour savoir s'il n'était pas plus prudent, pour assurer le secret de leur crime, de les tuer que de les laisser dans cet état. Mademoiselle Desgarcins les supplia avec une voix si touchante que la férocité de ces brigands en fut ébranlée. Ils n'osèrent pas même porter leurs mains barbares sur la malheureuse victime de leur forfait, et mademoiselle Desgarcins conserva le portrait de sa fille entouré de brillants qu'elle avait mis dans son sein. Mais étant restée plus de vingt-quatre heures dans cette situation pénible et souffrante, sans prendre de nourriture et sans cesser de pousser des cris et des gémissemens, qui ne furent entendus par les paysans du voisinage que dans la journée du lendemain de ce cruel évènement, ses organes s'affaiblirent, et lorsqu'elle termina sa carrière, sa raison était tout-à-fait perdue. D'après les renseignemens qui m'ont été donnés, mademoiselle Desgarcins doit être morte en l'an 6 (1797).

MLLE DESROSIERS. (*)

Mlle. *N. Duval* DESROSIERS jouait la comédie à Rouen quand elle reçut un ordre de début pour la comédie française. Elle parut sur le théâtre français, le 4 fructidor an 10 (1802), sans avoir voulu être annoncée sur l'affiche, dans le rôle de Clarice du Menteur, et ensuite dans celui de Silvia des Jeux de l'Amour et du Hasard qu'elle joua trois jours après. On la reçut sociétaire le 1er. germinal de l'an 12 (1804).

La figure de Mlle. Desrosiers était distinguée, mais calme ou agitée, l'on voyait transpirer à travers ses traits un air triste et souvent douloureux.

Sa taille était au-dessus de la moyenne, et son maintien avait plus de décence que de grâces. Son debit n'avait pas de chaleur, mais il était juste et ses intentions vraies. On l'applaudit beaucoup dans le rôle de Mme. Gercourt du Tartuffe des mœurs, que son auteur M. Chéron lui confia. Je l'avais connue en province avant son premier début à Paris, qui eut lieu le 2

floréal de l'an 6 (1798), sur le théâtre de l'Odéon. Elle joua le rôle d'Andromaque avec beaucoup de succès. On lui avait conseillé de renoncer à la tragédie où elle n'était point déplacée, mais qu'une santé languissante ne lui permettait pas de jouer long-tems. L'esprit de Mlle. Desrosiers était cultivé, elle avait une raison, une prudence qu'on rencontre rarement dans une jeune personne, et tout intéressait en elle.

Cette actrice, toujours souffrante, cessa de paraître au théâtre pour suivre le régime sévère, que l'état alarmant de sa santé exigeait. L'habitude de ses maux, et la douceur de son caractère lui firent supporter ses douleurs avec résignation..... Singulièrement affectée de la perte d'un enfant qu'elle avait eu d'un homme qu'elle aimait beaucoup et qui eut des procédés qui blessèrent son cœur, Mlle. Desrosiers tourna ses sentimens du côté de la religion, et quand la mort vint la frapper, elle en remplissait tous les devoirs avec la plus grande rigidité. C'est le 8 août 1807, à l'âge de trente-un ans, qu'elle descendit dans la tombe. Elle voulut être ensevelie à côté de son père qu'elle avait perdu depuis peu de tems. Espérant que la connaissance de la cause de ses longues souffrances pourrait être utile à l'humanité, Mlle. Desrosiers deman-

da que son corps fût ouvert, et sa volonté fut exécutée. On lui trouva le péricarde singulièrement rapetissé et accompagné d'une poche qui renfermait des cailloux, unis comme des pierres à fusil, dont l'un touché par le scalpel, produisit du feu.

MME VESTRIS. (*)

Marie Rose Gourgaud Dugazon, femme d'Angiolo-Marie-Gaspard VESTRIS.

Madame Vestris débuta à la Comédie Française, le 15 décembre 1768, par le rôle d'Amenaïde (Tancrède); elle joua ensuite Ariane, Idamé (l'Orphelin de la Chine), Celimène du Misantrope, la Marquise de la Surprise de l'Amour, etc. Si elle n'obtint pas un brillant succès dans la comédie, son triomphe fut complet dans la tragédie.

Cette actrice d'une taille médiocre avait une figure charmante et l'une des plus agréables que l'on ait vue au théâtre. La beauté de ses bras a été chantée, et peu d'actrices ont été douées d'un plus beau physique.

En lisant ce que dit l'éditeur des Mémoires de mademoiselle Dumesnil du talent de madame Vestris, il est facile de s'apercevoir que le célèbre tragédien de qui elle était l'élève s'était singulièrement prévenu en sa faveur. « Il n'y a jamais eu de comédienne, (dit cet éditeur, sans

en excepter mademoiselle Clairon), qui ait eu plus de décence et plus de noblesse que madame Vestris. Il ne tient qu'aux élèves de prendre, pour guide, ce précieux modèle qui ne les égarera point, et dont le beau genre doit conserver la dignité de la scène française. Quelqu'un faisant avec raison devant Lekain l'éloge de mademoiselle Clairon dans Viriate : Avez-vous vu *Rosette*, répondit-il, c'est ainsi qu'il appelait madame Vestris, son écolière? Voyez-la, et vous conviendrez que vous n'avez rien perdu. Elle est effectivement supérieure dans ce rôle. Je ne parle point de l'impression prodigieuse qu'elle a faite dans Gabrielle de Vergy. Plusieurs femmes et plusieurs hommes s'y trouvèrent assez mal pour qu'on fût obligé de les emporter. C'était, à la vérité, dans un de ces morceaux d'effet dont une excellente actrice est toujours sûre. Mais je me rappelle avec admiration son entrée, comment la convalescence respire dans tous ses traits et la teinte de mélancolie profonde, noble et décente, dont elle conserve le caractère pendant toute la pièce, ce qui est d'une toute autre difficulté que les morceaux d'effet; ce qui constitue le vrai talent ».

Ce rôle lui appartient en propre. Elle en a créé deux autres dont le premier offre plus de difficulté, je veux parler de celui de Frédégonde

dans la tragédie de Macbeth, par Ducis. Avec quelle supériorité d'intelligence, dit-il, avec quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition et l'exécrable fermeté de ce personnage! Comme elle a surtout été extraordinaire, au cinquième acte, dans la scène du Somnambule d'où dépendait le sort de l'ouvrage! Comme elle a frappé d'immobilité et de surprise tous les spectateurs! Quelle attention! Quelle terreur! Quel silence! L'actrice française s'est placée à côté de mademoiselle Sidon, si fameuse en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène.

. . . .

C'est avec la même supériorité qu'elle a joué, dans Charles IX, le rôle de Médicis aussi de sa création. Il est impossible d'y mettre plus de grandeur, plus de vérité et une politique plus profonde, etc.

Voici les jugemens que porte Laharpe de cette actrice, après en avoir fait un éloge outré, surtout dans le rôle de Jeanne de Naples qu'il lui avait confié : «Madame Vestris a seule une intelligence sûre et une intelligence toujours tragique, mais malheureusement la nature de son organe ne la sert pas si bien que son esprit; sa voix s'épaissit dans la passion et dans les larmes; elle sent plus qu'elle ne communique. Elève de Le-

kain et pleine de ses leçons, elle rend mieux ce qui est fort que ce qui est doux ».

L'on doit conclure, d'après ces deux jugemens, que madame Vestris avait beaucoup de talent, mais qu'elle était bien inférieure à mademoiselle Clairon. Je n'ai point vu cette dernière, mais j'ai suivi pendant plusieurs années les représentations de madame Fleury, et l'opinion de Lekain et celle de Laharpe m'ont toujours étonné. Madame Vestris avait de la dignité, mais une dignité d'étiquette; son débit était plein de chaleur, mais son âme était froide. On ne pouvait, il est vrai, lui refuser une diction raisonnée, une belle représentation et beaucoup d'énergie; mais il lui était impossible de suppléer aux qualités que la nature lui avait refusées par des combinaisons, et c'était parce qu'on reconnaissait ces mêmes combinaisons dans sa diction, dans son jeu, dans ses attitudes, que l'illusion qu'elle produisait était de courte durée, et qu'on applaudissait en elle l'actrice laborieuse et la comédienne de l'art.

L'on peut, sans injustice, attribuer en partie la grande réputation de madame Vestris à la protection trop éclatante que lui accorda un personnage puissant, qui avait le Théâtre Français sous son autorité. Cette partialité poussée jusqu'à l'arbitraire obligea mademoiselle Saint-

val, bien supérieure, à quitter la Comédie Française. J'en dirai les motifs. quand je parlerai de cette dernière; je ferai connaître quelques circonstances de cette rivalité qui divisa les comédiens français, rivalité bien autrement scandaleuse que celle de mademoiselle Duchesnois et de mademoiselle Georges, et qu'il n'est pas inutile de rappeler dans un moment où l'on s'occupe, à ce que l'on assure, de corriger les vices de notre administration théâtrale.

Madame Vestris passa au théâtre de la rue Richelieu avec ceux de ses camarades qui s'y réunirent. Elle fit, en l'an 6 (1797), partie du théâtre français de la rue Feydeau, et elle se joignit à la réunion générale, qui s'effectua le 11 prairial an 6 (1798).

Ainsi que plusieurs autres actrices renommées par leur mérite, madame Vestris voulut braver le tems. En vain la froideur du public, les conseils de divers critiques l'avertissaient qu'elle devait songer à la retraite, et ses facultés étaient presqu'éteintes, lorsqu'elle se décida à quitter le théâtre. — Voici comment le censeur dramatique d'alors parle de cette actrice : « Il lui a toujours manqué, même dans son meilleur tems, ce qui est indispensable pour jouer la tragédie, une âme; elle y supplée par beaucoup d'art, assez de noblesse, de beaux moyens et une diction

assez pure, quoique singulièrement affectée. — Maintenant, tous ces avantages ont disparu ; beauté, noblesse, prononciation, elle a tout perdu, et la décomposition de son physique a tellement entraîné celle de son talent qu'elle est devenue méconnaissable ».

On lui accorda, sur ses sollicitations, et sa retraite et une représentation sur le théâtre de l'Opéra où les comédiens français jouèrent la tragédie d'Esther, qui n'avait pas été représentée depuis 1721. Elle fut suivie d'un ballet exécuté par les premiers sujets de l'Opéra. Cette représentation, qui eut lieu le 13 prairial an 11 (1803), fut très-brillante, et la recette fut considérable. Madame Vestris mourut le 14 vendémiaire de l'an 13 (1804).

L'on a beaucoup vanté l'esprit de madame Vestris et surtout sa décence. Voici, parmi les anecdotes qui la concernent, un échantillon de son goût... Cette actrice se rendit un jour chez Voltaire alors âgé de quatrevingt ans, pour voir s'il avait fini le rôle qu'il lui avait promis de retoucher, et lui demanda s'il avait tenu sa promesse. *Oui*, madame, répondit-il; j'ai travaillé POUR VOUS toute la nuit comme un jeune homme de vingt ans. Cela est possible, dit-elle, mais ce n'est qu'en *rature*.... Il y a de la hardiesse déplacée et non de l'esprit dans ce prétendu bon mot.

MLLE RAUCOURT (*)

Cette actrice jouit d'une grande réputation et l'on ne saurait lui refuser, sans injustice, une place honorable à la cour de Melpomène; mais on aurait tort de lui accorder le premier rang.

La taille de Mlle. Raucourt était superbe, son œil très-beau, sa figure majestueuse, et son maintien rempli de dignité.......................

Privée de cette chaleur expansive, sans laquelle on ne peut rendre l'amour maternel, la tendresse, la douleur, il restait encore un assez beau domaine à Mlle. Raucourt supérieure dans les rôles de force, de représentation et de magnanimité.. Elle était magnifique dans Sémiramis et tout-à-fait bien placée dans Athalie, dans Cléopâtre (Rodogune), dans Léontine (Héraclius), et dans tous les rôles de ce genre.

L'organe de cette tragédienne n'était point agréable; elle en tirait des sons voilés et quelquefois durs, et il n'était véritablement tragique

que dans la fureur et dans le désespoir; sa diction était grave et solennelle; elle scandait souvent les vers d'une manière lente et monotone; ses gestes emphatiques ou trop familiers rendaient par fois son jeu en contradiction avec l'intention de l'auteur, et une inclinaison de corps, dont elle ne s'est jamais entièrement corrigée, nuisait singulièrement à la régularité de ses attitudes.

Mlle. Raucourt débuta, le 23 septembre 1772, par le rôle de Didon, et elle fut reçue en 1773. Quelques années après, une affaire désagréable, étrangère au théâtre, et par conséquent hors de mon sujet, l'obligea à quitter la comédie française. L'influence du prince d'H... que Mlle. Arnoult dirigeait, n'eut pas de peine à obtenir son rappel de M. le premier Gentilhomme de la chambre qui protégeait Mlle. Vestris contre Mlle. Saintval aînée, et Mlle. Raucourt reparut, le 11 septembre 1779, dans le rôle de Didon.

Voici ce qu'on lit dans une feuille de cette époque, du 13 du même mois : « La demoiselle Raucourt paraît avoir conservé les beaux » moyens que la nature lui avait donnés, et du » reste, avoir rapporté les défauts qu'on lui » reprochait, tels qu'une affectation outrée » dans sa façon de scander les vers, une len» teur ennuyeuse, de grands vilains bras, une

» inclinaison de corps continuelle, peu de
» sensibilité, et quelquefois un jeu faux. Ses
» partisans l'ont applaudie à tout rompre, et
» la Dlle. Arnoult, avec une quantité d'autres
» femmes, faisaient cabale à l'orchestre pour
» cette illustre amie.

Du 14, « la Dlle. Raucourt a surtout rap-
» porté une grande insolence. Elle a fait sen-
» tir à la Dlle. Saintval cadette la supériorité
» des protections qu'elle avait, et lui a déclaré
» qu'elle la dépouillerait de ses rôles. Celle-ci,
» en conséquence, demande qu'on les lui assure,
» ou sa retraite : nouvelle fermentation dans le
» tripot ».

Je n'ai vu Mme. Raucourt que plus de vingt années après, et l'on reconnaissait parfaitement des restes sensibles des défauts qu'on lui reproche dans ces articles..: L'usage de la scène qu'elle possédait au suprême dégré, l'aplomb et l'aisance qu'elle avait acquis ne purent triompher de ces graves imperfections.

En 1794, Mlle. Raucourt rassembla au théâtre de Louvois une partie des comédiens français que les événemens révolutionnaires avaient dispersés. Elle passa ensuite à celui de la rue de Richelieu, après la réunion générale; et Buonaparte lui accorda le privilége des théâtres français dans le royaume d'Italie. L'abbé Geof-

froy se déclara le chevalier de Mlle. Raucourt; chaque feuilleton du journal des Débats était autant de panégyrique de cette tragédienne; et, s'il ne put réussir à la placer à côté des Dumesnil, des Clairon et des Saintval, il est certain qu'il agrandit singulièrement sa réputation......

Mlle. Raucourt qui avait acheté une très-belle terre, sur les bords de la Loire. dans le département du Loiret, partagéait son tems entre ce séjour enchanteur et Paris où elle avait établi son domicile sur la paroisse St.-Roch.

C'est au moment où cette actrice s'occupait de sa représentation de retraite, que la mort vint la surprendre, le 15 janvier 1815. Ses dernières années furent marquées par de nombreux bienfaits, et peu de jours avant son trépas, elle avait donné une somme de 1,000 fr. au curé de sa paroisse pour qu'il la distribuât aux indigens. Nonobstant cette conduite qui respire la charité chrétienne, ce prêtre qui recevait les fréquentes aumônes de Mlle. Raucourt et qui la visitait souvent, refusa de recevoir dans son église le corps de celle dont il aurait dû honorer la mémoire, et que sa rigidité scandaleuse ne pouvait flétrir. Il viola les lois de l'Etat, résista à la force avec une obstination que les ordres du Roi condamnèrent sans pouvoir la réduire, puisque

M. le curé chargea un prêtre subalterne de les exécuter.

M. Victor (Lerebours), jeune acteur tragique a publié une relation de cet événement, et je ne saurais mieux terminer cette notice qu'en en citant quelques passages . . . .

« On était arrivé de l'église, dit M. Victor, plus de quinze mille personnes de tout âge, de tout rang, de tout sexe, en encombraient les avenues; la foule y pénètre par les portes latérales qui étaient restées ouvertes; en un instant, elle est remplie. On ne se contente pas de ce facile triomphe : on veut que la cérémonie s'effectue dans toutes les règles, et que mademoiselle Raucourt ait les honneurs de la grande porte. En vain on somme le suisse de l'ouvrir; on essaie alors de l'enfoncer; on brise les chaises, mais la porte, aussi inébranlable que le curé, résiste à toutes les tentatives.

Pendant que les uns se livraient à cette attaque infructueuse, les autres demandaient des prêtres à grands cris. Effrayé de cet évènement et ne se jugeant pas en sûreté dans son domicile, M. le curé s'était retranché au fond de la sacristie. Des personnes qui, à l'approche du convoi, étaient allées lui adresser de nouvelles supplications, et qu'il venait de repousser impitoyablement, annoncèrent son inflexibilité et sa déter-

mination de périr plutôt que d'enfreindre les ordres qu'il disait avoir reçus du Chapitre métropolitain. Alors le tumulte fut à son comble. Des murmures séditieux commençaient déjà à se faire entendre ; quelques individus proposaient de conduire le corps, à travers la ville, jusqu'à l'archevêché, et de demander au Chapitre raison de sa barbare intolérance; quelques autres voulaient se porter aux Tuileries pour connaître les ordres du Roi. La fermentation des esprits devenait telle qu'on paraissait prêt à se livrer à toutes les extrémités. Depuis longtems on n'avait vu se passer dans une église une scène aussi scandaleuse, et le moment approchait où d'une étincelle pouvait naître un incendie. . . . .

La garde était survenue; un piquet de gendarmerie était rangé devant l'église. Les comédiens français gagnaient le cimetière en toute hâte, et paraissaient avoir renoncé volontairement à un triomphe qu'ils craignaient d'acheter trop cher.. . . . .

Les têtes les plus animées étaient restées dans l'église. Quelques personnes sorties avec moi les appellent, et sans les attendre s'élancent vers le corbillard. On se jette sur les chevaux, et la foule accourant de toutes parts parvient à l'arrêter à l'entrée de la rue Traversière.

A peine est-il de retour devant l'église qu'on se précipite sur le cercueil. Chacun se dispute l'honneur de le porter et de l'introduire dans le lieu saint. La grande porte s'ouvre. On ne se donne pas le tems d'ouvrir le chœur; les balustrades en sont franchies, et le corps est déposé au pied de l'autel. En un instant tous les cierges sont allumés, et l'église offre tout l'appareil d'une cérémonie depuis long-tems préparée. *Il arrive alors des ordres du Roi qui prescrivent de rendre à mademoiselle Raucourt les devoirs funèbres dûs à tous les Chrétiens.* Les voûtes retentissent d'applaudissemens. Le curé est appelé avec des cris forcenés. Les officiers de police montés sur les marches de l'autel veulent haranguer la multitude; on ne les écoute pas. *Le curé! Le curé!* est le seul cri qui se fait entendre.

Enfin on voit paraître un prêtre suivi d'un porte-croix et de deux chantres. Aussitôt la scène change. A la vue du ministre, le tumulte s'apaise, et le recueillement le plus profond règne dans toute l'assemblée. Jamais à un scandale plus violent ne succéda aussi subitement un spectacle plus édifiant. Le prêtre officie et fait les cérémonies accoutumées au milieu d'un religieux silence. Le service terminé, il reconduit le corps jusqu'à la porte de l'église, et le peuple satisfait le replace lui-même dans le corbillard.

Après la station d'usage devant le Théâtre Français, le convoi continua sa marche et arriva au cimetière du Père-la-Chaise, suivi d'une foule de citoyens de tout rang, jaloux d'honorer le talent d'une femme célèbre jusqu'à sa dernière demeure. Là, sur les bords de la tombe, un vieillard respectable prononça au milieu des larmes des assistans quelques paroles sur l'évènement qui venait de se passer, et s'abstenant de vanter les talens de la défunte, crut ne pouvoir mieux faire son éloge qu'en rappelant la bonté de son cœur et sa religieuse bienfaisance.

LAROCHELLE (*).

Cet acteur débuta, le 12 décembre 1782, par le rôle de Dave dans l'Andrienne et par celui de la Branche dans Crispin rival. Le succès qu'il obtint fut des mieux mérités ; et son insouciance, qui allait jusqu'à la paresse, fut la cause qu'on ne le reçut qu'en 1787.

La Rochelle est encore un exemple qui prouve que le genre de talent d'un acteur est souvent en contradiction avec son caractère et ses qualités personnelles. La Rochelle avait des mœurs douces, une probité sans tache, et on peut le classer parmi les hommes de bien qui honorent la société ; néanmoins, jamais comédien n'a eu au théâtre plus d'effronterie, plus d'impudence et plus de cette audace qui ne comptant pour rien les coups de bâton doit terminer ses exploits aux galères.

La figure de la Rochelle était expressive, son œil vif et son air souple et rusé. Il réunissait à ces avantages du mordant et beaucoup de réserve du sang-froid et un aplomb peu commun.

Il avait beaucoup d'intelligence, mais son inaction en paralysait quelquefois les effets. On lui a reproché de ne pas nuancer sa diction, de manquer de justesse dans ses intonations, de s'écarter souvent de l'intention de l'auteur, et de s'abandonner à la première impulsion de son talent. Ces reproches étaient fondés ainsi que celui de ne pas savoir ses rôles, et cela par suite de ce penchant irrésistible qui l'entraînait vers la paresse.

On se rappellera long-tems avec quelle originalité il jouait *Raffle* des deux Frères. Il annonçait par une scène muette aussi comique que naïve ces mots significatifs, mais bien naturels qu'il dit en entrant en scène, *ça va mal.. ça va mal...* On peut le citer comme supérieur dans Bazile de Figaro, le procureur du Philinte de Molière, M. Desmazures de la fausse Agnès, Pirlon de la maison de Molière, M. Pot-de-vin de l'Ecole des bourgeois, Ambroise du vieux Célibataire, Robertot de l'Avocat, M. Decrac dans son petit castel, Dave de l'Andrienne, Jacques Splin du Conteur; et ce fut sa manière comique et frappante de vérité d'imiter l'accent anglais qui contribua pour beaucoup à la réussite de cette comédie.

Une chose assez singulière, c'est-à-dire, une nouvelle contradiction que l'on doit faire re-

marquer dans ce comédien, c'est que, au milieu de la négligence qu'il mettait dans ses études, il n'y avait pas de comédien plus exact que lui à la scène, et qu'il soignait un rôle ingrat ou favorable avec une égale attention, qualité des plus rares parmi nos comédiens modernes.

L'on n'a rendu une justice entière au talent de la Rochelle que sur la fin de la carrière de cet acteur. Cela ne paraîtra pas étonnant, si l'on considère qu'ayant pour émules deux grands comédiens, Dugazon et Dazincourt, le public a dû être difficile à son égard, et les applaudissemens qu'il a reçus à côté d'eux sont une preuve de la solidité de son mérite.

Après une courte maladie, la Rochelle mourut presque subitement le 9 d'avril 1807, et l'on attribue la cause du son trépas à un anévrisme. Ses obsèques furent célébrées avec solennité, et il emporta au tombeau l'affection de ses camarades et l'estime des gens de bien.

CAUMONT. (*)

Caumont jouait avec succès au théâtre de mademoiselle Montansier, quand il fut appelé à la Comédie Française, qui s'était réunie au théâtre de la rue Feydeau en l'an 4 (1795).

Le physique de cet acteur convenait aux rôles à manteau qu'il remplissait avec un naturel parfait. Il jouait les financiers avec distinction, mais il était supérieur dans les grimes. Il avait de la candeur et de la verve, un jeu aisé, des manières franches; une diction juste et des intentions comiques. Il réussissait beaucoup mieux dans les pièces de Molière et de Regnard que dans nos comédies modernes, où les vieillards sont peints comme le *ci-devant jeune homme* et les valets comme des imbécilles ou des courtisans. Sa grande vérité dans les vieillards ne fut pas d'abord appréciée. Grandménil, qui partageait l'emploi des manteaux avec lui, avait un talent d'un genre tout opposé et beaucoup plus éclatant; ce qui nuisit d'abord au succès de Caumont, et ce ne fut que peu d'années avant sa

retraite que le public apprécia son talent. Il ne paraissait plus en scène sans exciter de nombreux applaudissemens. On lui a reproché d'avoir le ton trop bourgeois. Il n'avait pourtant pas l'air commun. Il est vrai qu'il se livrait à une grosse gaîté, mais avec tant de franchise que les spectateurs les plus enclins à la tristesse finissaient par la partager. Plusieurs critiques ont prétendu qu'il se permettait des charges que le goût et le bon sens condamnent. L'on distingue même parmi ces littérateurs des juges éclairés et équitables. Caumont se livrait à l'impulsion de sa verve. Il avait beaucoup de bonhomie, et comme la plupart des personnages qui composaient son répertoire ne sont séparés que par des nuances faibles et quelquefois si légères qu'il est difficile de les apercevoir sans une grande application d'esprit, l'on peut accuser un comédien d'être souvent le même, quand il n'est que le fidèle imitateur de la nature.

Attaqué d'une maladie grave, incurable même, mais qui lui laissait pourtant la faculté de jouer quelquefois, les comédiens français ne voulurent pas consentir de suite à la retraite de cet acteur. Jouez peu souvent, lui dirent-ils, et restez avec nous... Je vous remercie de votre bonne intention, répondit l'honnête Caumont, mais la pension que mon travail m'a assurée est plus que

suffisante pour mes besoins, et ce serait indélicat d'accepter une part que je ne gagnerais certainement pas, et qui appartient de droit à celui qui me remplacera et dont vous ne pourriez vous passer sans faire souffrir le service de la comédie et sans manquer à nos devoirs envers le public. Il fut inébranlable dans cette résolution, nonobstant les instances de ses camarades, et il se retira au commencement de l'an 9 (1801). Il mourut deux ans après.

VANHOVE.

Cet acteur, né à Lille, quitta Bruxelles où il jouait l'emploi des Pères nobles, se rendit à Paris et débuta, le 2 juillet 1777, à la comédie française par le rôle d'Auguste dans Cinna; il joua ensuite Danaüs (Hipermnestre), Zopire (Mahomet), Baliveau (la Métromanie), Euphémon père (l'Enfant prodigue) et Licandre (le Glorieux); il fut reçu, en 1779.

On ne peut placer Vanhove au rang des Brizard et des Monvel. Il avait, on doit le dire, de grands défauts; mais il avait aussi des qualités très-estimables.

Sa taille, son air, ses manières, son ton auraient beaucoup mieux convenu à un manufacturier, ou à un bourgeois de la rue St.-Denis qu'à un héros de théâtre. Sa voix était pâteuse et forte, et sa diction souvent monotone et toujours pesante.

Un critique, ou plutôt un satirique, avait peint d'une manière, un peu exagérée peut.être, mais à coup sûr, très-originale, ce dernier défaut dans ces quatre vers;

Vanhove plus heureux psalmodie à mon gré ;
Quel succès l'attendait s'il eut été curé !
Sa petite paroisse au sermon réunie
Eut souvent de Jésus partagé l'agonie.

Voilà sans doute, des imperfections qui doivent prévenir contre le talent de Vanhove ; je vais, pour affaiblir l'effet de cette prévention, autant que la chose sera possible, mettre en opposition le bon côté du talent de cet acteur. Sa figure était vénérable ; il avait du pathétique, et même de la sensibilité, lorsqu'en s'échauffant il modérait ses cris. Il touchait quelquefois l'âme des spectateurs ; voici un trait qui le prouve : Vanhove jouait don Diegue (le Cid), et beaucoup de personnes versaient des larmes, même au parterre : un jeune homme, voyant son voisin en pleurs, lui dit d'un air étonné : Comment peut-on pleurer en écoutant Vanhove? « Monsieur, » répliqua celui-ci, comme on pleurait jadis à » la passion prêchée par un capucin ». le mot est plaisant, mais les larmes sont plus vraies...

Cet acteur se fesait applaudir dans les rôles qui exigeaient plus de raisonnement que de chaleur, aussi était-il supérieur dans celui de Couci (Adélaïde Duguesclin). On lui a reproché avec justice de ne point étudier, et il est à présumer que, s'il eût travaillé, il aurait réussi à adoucir l'énergie et quelquefois l'aigreur de

ses accens qui fesaient souvent retentir la salle et n'étaient point alors en harmonie avec la voix de son interlocuteur.

Vanhove avait du vrai et de la franchise dans la comédie, et il joua d'original, en 1787, le rôle de Courval dans l'Ecole des Pères avec un grand succès.....

Cet acteur était rempli de zèle pour ses devoirs, et il respectait assez le public pour ne jamais refuser un rôle, quelque ingrat, quelque court qu'il fût, dans une pièce jugée digne de lui plaire.....

Le parterre se montra trop sévère, et même injuste envers lui, et il ne reconnut son mérite et son utilité que lorsqu'il l'eut perdu.... Vanhove mourut en l'an 11 (1803).

Le peu d'amour que cet acteur avait pour l'étude doit faire croire qu'il exerçait sa profession comme l'on fait un métier ; aussi ne s'occupait-il de son rôle que sur la scène... Dans l'entr'acte, il oubliait le héros pour ne penser qu'à lui... Je me rappelle d'une apostrophe assez singulière qu'il adressa à Dublin, costumier de la comédie, qui en homme de goût avait simplifié les habits tragiques pour les rendre moins lourds et plus faciles : « Ah ! Monsieur Dublin, lui dit » Vanhove, vous faites le savant ; mais que » votre perfectionnement est incommode ! Au-

» trefois, lorsque je jouais Agamemnon, je
» pouvais me moucher et prendre ma prise de
» tabac; maintenant, on ne sait où fourrer son
» mouchoir et sa tabatière. Monsieur Dublin
» a supprimé les poches au costume grec...
» ô! le grand homme, quelle gloire il en reti-
» rera! » (1).

---

(1) Les comédiens qui sont si jaloux de se mettre à leur aise, sont sujets à de grandes distractions; le fait suivant peut leur servir de leçons.

Pendant les grandes chaleurs, on donna, sur le théâtre de Lille, une représentation de Mithridate. Un acteur nommé Ducormier, d'une taille petite, quoique très-gros, représentait le roi de Pont, il étouffait sous sa large perruque, qui était alors de rigueur dans le costume tragique, et pour se donner de l'air, il ôtait sa perruque en quittant la scène, et se couvrait la tête d'un petit bonnet blanc qui étanchait sa sueur. La tragédie avait fait grand plaisir, mais à la scène où Mithridate vient chercher Monime pour la conduire aux autels, Ducormier, occupé dans la coulisse à donner des avis aux gardes qui devaient l'accompagner, entend sa réplique, oublie sa perruque, et se montre avec son bonnet blanc. Il parle, on l'interrompt par des éclats de rire; il prend de l'humeur, hausse les épaules, et veut continuer, mais les éclats de rire redoublent. Monime qui avait bien envie de partager la gaîté qui s'était emparée des spectateurs, se couvrait le visage avec le mouchoir destiné à recevoir ses larmes. Ducormier s'en aperçoit, et, ne pouvant retenir son indignation, s'écrie : Mademoiselle, cela est de la dernière indécence.— Indécence? répond Monime en donnant un libre essor à son envie de rire, c'est vous, monsieur, qui l'êtes avec votre bonnet de nuit. Mithridate, qui tenait un énorme chapeau de la main droite, porte la gauche à sa tête, reconnait sa distraction, et dit au parterre : Pardon, messieurs, je vois maintenant que c'est moi qui suis un sot. Le public était de trop bonne humeur pour se fâcher de cette nouvelle impertinence, et il applaudit Ducormier qui fit remettre sa perruque pour reparaître avec plus d'assurance que jamais.

M[lle] FLEURY.

Mademoiselle *Bernardy Fleury*, *femme de M. Cheftel*, avait reçu des leçons de Larive dans le tems qu'elle jouait l'opéra-comique. Il y avait huit ans qu'elle desservait le temple d'Euterpe, lorsqu'elle parut sur le Théâtre Français, le 23 octobre 1786, dans le rôle d'Hipermnestre. Une figure charmante, une belle taille, un organe tendre et flexible et beaucoup de sensibilité lui méritèrent un accueil flatteur. Elle joua successivement Didon, Zaïre, Andromaque, Amenaïde; et la faiblesse de sa constitution, qui trahissait souvent son intelligence, s'opposa seule à ce que mademoiselle Fleury ne portât le diadême avec éclat.

« Cette jeune actrice, dit l'éditeur des mémoires de mademoiselle Dumesnil, a de la sensibilité. Elle a eu de beaux momens dans la tragédie d'Achille et Briséis qu'on vient de reprendre. Elle conçoit bien son rôle. Son abandon aux pieds de son père est vraiment tragique; son abandon aux genoux d'Achille est touchant,

mais elle n'y a pas encore saisi ce juste milieu, si difficile à la vérité, entre l'emportement auquel sa situation pénible lui permet de se livrer en implorant son amant, et la retenue qu'elle doit à son sexe dont rien ne l'autorise à se dispenser. Il ne lui est pas permis d'être aux genoux d'Achille comme aux genoux de son père ».

Je dois cependant faire observer que sa diction était parfois monotone, qu'elle avait une inclinaison de corps qui nuisait à la dignité de ses attitudes, que son jeu était lent, et que c'est mademoiselle Fleury qui a mis le déployement du mouchoir à la mode.

Le délabrement de sa santé l'obligea à quitter le théâtre en 1807, et le rôle de Pulchérie (Héraclius) est le dernier qu'elle joua. Retirée avec son mari, M. Cheftel, dans une maison de campagne, aux environs de Paris, mademoiselle Fleury termina sa carrière en 1818.

MLLE FANNIER.

Alexandrine-Louise FANNIER *femme Gasse.* Mademoiselle Fannier débuta le 11 janvier 1764 par le rôle de Finette du Dissipateur et par la Soubrette du Préjugé vaincu.

Madame Belcour et mademoiselle Luzi se partageaient l'emploi des soubrettes, et le public les voyait avec plaisir.

Cet obstacle rendait l'entreprise de mademoiselle Fannier difficile, mais elle en triompha, et fut reçue deux années après ses débuts.

C'est la gaîté, la finesse et la plus aimable vivacité qui distinguaient le talent de cette actrice. Sa figure était charmante et son jeu spirituel, et surtout original et piquant, car elle n'imita jamais personne.

Une santé faible ne lui permettait pas toujours de se livrer à la chaleur de sa verve, mais la manière dont elle ménageait ses moyens suppléait souvent à l'énergie qui lui manquait.

Mademoiselle Fannier quitta le théâtre, en

1786, le même jour que Préville, Brizard et madame Préville prirent leur retraite. Elle eut 1,650 fr. de pension, et le Roi lui en avait accordé une de 1,000 fr. Cette actrice est morte en 1821.

GRAMMONT. (*)

Nourry GRAMMONT. C'est sous le nom de Rozelli que cet acteur débuta, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 5 février 1779, par le rôle de Tancrède. Il joua ensuite Vendôme, Gengis, Orosmane, Mahomet, le comte de Clarendon d'Eugénie, le comte d'Olban de Nanine, le Glorieux, Valsain des fausses Infidélités, etc.

La figure de cet acteur était peu favorable à la scène; elle avait beaucoup de ressemblance avec celle de Lekain et voici comment s'exprime un critique de cette époque sur son compte : « Grammont Rozelli a occupé le théâtre où il a débuté avec succès dans le premier emploi. Il doit ses succès bien moins aux qualités qu'il a qu'aux défauts qu'il n'a pas. Il a un débit ferme, un maintien raisonnable et même quelque noblesse. On ne peut lui reprocher ni la profusion des mouvemens et des gestes, ni les convulsions forcenées, ni la familiarité triviale, ni le bégayement à la mode, ni cette insupportable ma

nie de briser les vers et d'en faire absolument disparaître le rythme et la tournure. Le public lui a su si bon gré de n'avoir aucun de ces défauts choquans qu'il lui a pardonné la sécheresse de son jeu, le défaut de sensibilité et même d'intelligence ».

Après avoir été en butte à l'inconstance du public, éprouvé des désagrémens, avoir obtenu de brillans succès, quitté le théâtre plusieurs fois, Grammont y reparut, en 1786, dans le rôle de Mahomet et dans celui de Néron, et il fut reçu l'année suivante.

Après la séparation de la Comédie Française, Grammont se joignit à mademoiselle Saintval l'aînée, pour jouer la tragédie au théâtre de mademoiselle Montansier au Palais-Royal. C'est là où j'ai pu apprécier son talent. Je lui ai vu jouer Antenor de Zelmire, Poliphonte de Mérope, Pierre-le-Cruel, avec une profondeur et un aplomb admirables. Il était supérieur dans les rôles de ce genre à tous les acteurs que j'ai connus, et il avait singulièrement perfectionné son talent ou bien l'aristarque dont j'ai fait mention ne lui avait pas rendu la justice qu'il méritait. Grammont demeura peu de tems au théâtre de mademoiselle Montansier, et il le quitta pour s'abandonner au torrent de la révolution qui l'entraîna. Il devint général de l'armée ré-

volutionnaire, et périt le 24 germinal de l'an 2 (février 1794) avec l'un de ses fils qu'il avait fait son aide-de-camp. Il était âgé de quarante-deux ans. Thenard, qui joue la comédie au second Théâtre Français, est fils de Grammont (1).

---

(1) Cet acteur était très-impérieux et plein d'amour-propre, et, comme la plupart des premiers sujets, il avait la sotte vanité de croire qu'un comédien qui joue un confident avec raison et esprit était subordonné à un sot qui remplit un premier rôle avec beaucoup moins d'intelligence ; qu'on en juge par le trait suivant : Grammont était en représentation à Nantes, il jouait Orosmane, et Verteuil, qui tient maintenant l'emploi des grandes livrées à Rouen, était chargé du personnage de Corasmin. Orosmane lui donna un si terrible choc au moment où il dit : que l'infidèle meure ! que le pauvre Corasmin tomba d'un côté, sa perruque et son manteau de l'autre. Le public lui cria bis. Grammont, furieux, apostropha son confident avec emphase par ces mots prononcés d'un ton terrible : Tenez-vous donc sur vos jambes, mâchoire. Il fut couvert d'applaudissemens, et Corasmin alla coucher en prison parce qu'on prétendit qu'il l'avait fait exprès.

DUPONT. (*)

Talma quitta le théâtre du faubourg Saint-Germain en 1791, pour passer à celui du Palais Royal, et Dupont débuta à la Comédie Française dans l'espérance de l'y remplacer. Il joua Egysthe (Mérope) et Lindor d'Heureusement le 14 mars 1791, réunit tous les suffrages et fut reçu l'année suivante.

Dupont fut annoncé au public comme élève de mademoiselle Raucourt, et on lui sut bon gré de n'être pas, comme la plupart des commençans, le servile imitateur des défauts de leur maître. Il s'était préservé de la monotonie qui rendait la diction de cette célèbre actrice languissante, surtout dans les détails. La justesse des intonations du débutant, la vérité et la chaleur de son débit, la pureté de sa diction, la souplesse de ses mouvemens, le naturel et la grâce de ses gestes étonnèrent, et son triomphe fut complet dans le rôle d'Arsâme (Rhadamiste et Zénobie).

Il était beaucoup mieux placé dans les per-

sonnages qui demandent de la candeur, du sentiment et ce pathétique simple et naturel qui est presque étranger aux acteurs du jour, que dans les rôles qui exigent de l'énergie et de l'éclat. Il créa pourtant celui d'Abel (la mort d'Abel) avec autant d'intelligence que de supériorité. Il était difficile d'allier la dignité tragique au genre pastoral qui distingue le personnage d'Abel; et cet acteur, par une combinaison savante, sut conserver la simplicité des mœurs patriarchales, sans nuire à la majesté de Melpomène.

La taille de Dupont était avantageuse et son physique convenable à l'emploi des jeunes premiers. Il savait réunir dans son maintien la décence à la noblesse. Sa physionomie était douce sans être froide, et son jeu muet avait de l'expression et de la vérité.

Dupont avait de la modestie, et une espèce de défiance qui s'était emparée de lui, particulièrement dans ses dernières années de théâtre, nuisait au développement de ses moyens et lui rendait quelquefois l'organe voilé; mais on ne s'apercevait de cette imperfection que dans les détails; elle disparaissait dès que l'âme de cet acteur était échauffée. Les petits maîtres, fats insolens qui veulent des manières et des gestes sémillans, étaient moins favorables à son talent que les jeunes pre-

miers où il faut une sensibilité communicative; et il excellait dans Saint-Albin du Père de famille, Dupuis de Dupuis et Desronais, Dormili des Fausses infidélités, sir Ernold de Pamela, Lindor du Retour du mari; on peut le citer avec avantage dans la tragédie, dans le jeune Bramine de la veuve du Malabar, Egysthe de Mérope, Zéïde de Mahomet, Britannicus, Hyppolite de Phèdre, Arsame de Rhadamiste et Zénobie, Abel, qu'il jouait fort bien, etc.

Après la réunion de la Comédie Française où Dupont fut admis, et par suite des maux qu'il avait soufferts dans les prisons où il avait été mis avec la plupart de ses camarades, cet acteur éprouva une maladie grave qui l'accabla pendant plus de quatorze mois.

Dupont qui avait été bien élevé fut toujours étranger aux intrigues de coulisses, et il vivait tranquille et isolé, lorsqu'un coup imprévu vint le frapper, et l'éconduisit du théâtre à l'âge de trente-cinq ans. On lui déclara, en pleine assemblée et au nom du premier consul, qu'il ne ferait plus partie du Théâtre Français, et qu'on lui accordait sa pension de retraite, quoiqu'il n'eût pas fait les vingt ans exigés par le réglement. — Que l'on doute, après de pareils faits, que les réglemens ne soient un arme à deux tranchans dans les mains désorganisatrices de la

médiocrité ambitieuse et intolérante. Les réclamations de Dupont furent sans effet, mais on le nomma sous-chef au bureau des beaux-arts où il resté tant que l'on a vu des comédiens dans les bureaux des ministres et parmi les membres de l'Institut (1).

Dupont méritait cette distinction par ses talens, ses connaissances et sa probité. Je ne connais des éleves qu'il a formés que mademoiselle Dupont, sa belle-fille, qui joue les soubrettes

(1) C'est eu l'an 11 (1802) que cet acte arbitraire eut lieu, il est à remarquer que, pour en adoucir l'injustice, on écrivit la lettre suivante à Dupont.

Monsieur et cher camarade,

Vous ne pouvez pas douter de l'attachement de tous ceux qui composent la comédie française, de l'intérêt et de l'estime que vous avez inspirés à tous en général, à chacun en particulier. La société ne se bornera pas envers vous à des regrets inutiles, à des vœux infructueux croyez qu'elle va s'occuper soigneusement et sans relâche à rendre votre sort aussi doux qu'il sera en son pouvoir de le faire, croyez qu'elle ne sera satisfaite qu'autant qu'elle vous saura heureux. Talent, zèle, caractère, tout ce qui compose l'homme intéressant, elle a trouvé tout en vous, elle regrettera toujours celui que distinguaient tant d'avantages et qui sera toujours pour elle un objet d'estime et d'affection. Elle ne perdra pas un moment pour vous donner des preuves de sa tendre amitié. Adieu, aimez-nous comme nous vous aimons, et comptez sur l'entier dévoûement de vos camarades.

Signé : Monvel, Raucourt, Grandménil, Mezerai, Dazincourt, Lachassaigne, V. Sain, Damas, Michot, Vanhove, Armand, B. Mars, Emilie-Contat, F°. Talma, Devienne, Bourgoin, Desbrosses, St-Prix, St-Fal.

à la Comédie Française. Cet acteur jouit de la considération et de l'estime des gens de bien, et il est très-aimé des habitans de la petite commune qu'il habite aux environs de Paris, près de Corbeil, et dont il est maire depuis plusieurs années.

NAUDET. (*)

NAUDET a débuté, le 22 septembre 1784, par le rôle d'Auguste (Cinna) et par celui de Philippe Humbert (Nanine). Il a été reçu, en 1786, et il s'est retiré, en 1806.

Cet artiste, encore plus recommandable par sa franchise et par sa probité que par ses talens, reçoit, dans son heureuse vieillesse, les soins empressés et respectueux d'un fils qui, outre les vertus que lui a léguées l'auteur de ses jours, s'est placé, par ses connaissances réelles, par son esprit et par son goût, parmi nos savans les plus distingués et nos écrivains les plus aimables.

Naudet est grand, sa physionomie est sévère et son œil exprime beaucoup mieux la duplicité et la terreur, que la tendresse et la magnamité. Sa figure est belle, il a une représensentation marquante et un maintien distingué. Les rôles raisonnés sont ceux qui convenaient le mieux à son talent.

Il avait beaucoup de naturel et d'intelligence.

Il saisissait toutes les nuances du caractère de son rôle, et les rendaient avec une frappante vérité, quand ce caractère n'était pas hors de la sphère de ses moyens. En général, il n'excellait point dans les personnages tragiques qui exigent de la grandeur d'âme, ou une extrême sensibilité; mais personne ne jouera mieux que Naudet Arons (Brutus), le Philinte de Molière, Avogare (Gaston et Bayard), et surtout le père Laurent des Victimes cloîtrées; il y développait une hypocrisie et une onction, qu'il savait soutenir sans tomber dans la froideur ni dans l'emphase; deux écueils qu'il est bien difficile d'éviter dans de pareils rôles. C'est alors que sa figure se prêtait à tous les tons de sa diction tantôt insinuante et tantôt atroce, et l'illusion était complette. Il est à remarquer que des acteurs d'un caractère triste ont été en possession de faire rire par un comique original, que des acteurs d'un caractère gai ont été d'une froideur extrême à la scène, et que Naudet, l'un des acteurs les plus estimables, d'une loyauté qui va souvent jusqu'à la rudesse, comme celle du misantrope, rendait fort bien les caractères de ces hypocrites en politique qui sont si méprisables, de ces tartuffes religieux qui sont encore plus coupables, et enfin des grands scélérats.

MLLE SAINVAL aînée.(*)

Les Demoiselles Sainval, dont les vieux amateurs de la tragédie se rappellent les succès et regrettent les talens, sont d'une famille recommandable. Leur père exerçait avec distinction la noble profession d'avocat à Aix en Provence, où ces deux célèbres tragédiennes naquirent. L'aînée débuta au théâtre français, le 5 mai 1766, par le rôle d'Ariane; elle fut reçue, l'année suivante, et les tracasseries que lui suscita Mlle. Vestris, puissamment protégée, la forcèrent à quitter la comédie française, en 1779.

Cette actrice avait une taille au-dessous de la médiocre; sa figure était distinguée sans être belle, et les sensations qu'éprouvait son âme, animaient ses traits et ses yeux qui étaient très-expressifs. Rien de plus froid que Mlle. Sainval quand, distraite de son rôle ou mal disposée, elle débitait les vers, comme la plupart des actrices du jour, sans force et souvent sans intention; mais rien de plus beau que cette

tragédienne dans Ariane, Phèdre, Mérope, Clitemnestre, Didon, Hermione, lorsque son âme, embrasée du feu sacré, exprimait l'amour maternel au désespoir, ou l'amour trahi dans ses espérances. Quels éclairs sublimes et inattendus! quelle chaleur! quelle sensibilité! quelle énergie! et en même tems quelle grandeur! C'était Phèdre, c'était Mérope, c'était Didon, l'actrice disparaissait; on voyait une princesse en proie à une passion coupable, une mère tremblante pour les jours de son fils qu'elle a reconnu au moment de l'immoler, une femme au désespoir d'être abandonnée par un amant qu'elle adore; on partageait leurs craintes et leurs douleurs, et les applaudissemens éclataient dans toutes les parties de la salle, quand les spectateurs avaient essuyé leurs larmes.

L'organe de Mlle. Sainval était sonore, plein et flexible; les tons élevés lui étaient favorable, et ses accens qui rendaient si bien les accès des grandes passions, qui portaient la terreur dans l'âme, régnaient aussi sur les cœurs par les éclats les plus naturels... le débit de cette actrice était véhément, noble et vrai... Sa diction dans Mérope ressemblait à une simple lecture, et jamais actrice n'a produit plus d'effet dans ce rôle..... Le triomphe de Mlle. Sainval excita la jalousie de Mme. Vestris, qui résolut d'éloigner

cette rivale dangereuse, et de lui ravir la couronne de Melpomène..... Les querelles d'acteurs étaient, à ce qu'il paraît, d'une plus haute importance alors qu'elles ne le sont maintenant.... Les gentilshommes, la grande société, les gens de lettres s'en mêlaient, et ne redoutaient ni le scandale ni le ridicule. Nous avons vu naguères, et nous voyons encore, tous les jours, de jeunes étourdis se distribuer des injures et quelques coups de poings, par fois même des coups de canne, pour la gloire de nos reines de théâtre; mais les gens sensés, les hommes d'Etat rient de ces scènes qui n'ont rien de dangereux, et sont occupés de plus grands intérêts,

Madame Vestris commença l'attaque en faisant comprendre divers rôles dans l'emploi des princesses qui appartenaient à celui des reines tenu par mademoiselle Saintval. L'autorité prononça en faveur de la dernière.

Le n.° 164 du journal de Paris 1779 contient un éloge de madame Vestris fait par elle-même, où les faits sont dénaturés, mademoiselle Saintval voulut répliquer; les rédacteurs de cette feuille reçurent l'ordre de ne pas publier sa lettre. L'animosité des deux rivales n'eut plus de frein. Les journalistes n'ayant pu insérer la justification de mademoiselle Saintval, celle-ci voulut publier un mémoire composé par ma-

dame la marquise de Saint-Chamont, connue auparavant sous le nom de mademoiselle Mazarelli, renommée d'abord pour ses aventures galantes et ensuite pour ses ouvrages littéraires. Mademoiselle Sainval fut exilée par l'autorité, à Clermont en Beauvoisis; sorte de punition réservée jusqu'alors aux personnes illustres, et qui n'avait jamais été exercée envers une comédienne. On la raya non seulement du tableau des sociétaires, mais il lui fut défendu de jouer dans d'autres troupes, et l'on tripla la garde du spectacle, pour protéger les représentations de madame Vestris.

Nonobstant ces entraves, le mémoire de mademoiselle Sainval parut. Il ne répondit pas à la réputation d'esprit et de malignité qui avait précédé sa publication. Ce factum contenait deux lettres de madame la comtesse de Mal... à madame la marquise d'A... Ces lettres rassemblaient les diverses pièces du procès et les moyens de défense. Elles prouvaient qu'on avait adressé à mademoiselle Sainval les menaces les plus odieuses, pour la forcer à demander sa retraite, à ne pas quitter Paris, et lui assurait que, dans le cas où elle s'échapperait, il serait interdit aux directeurs des spectacles de province de la laisser jouer, et qu'il lui serait même défendu de

faire valoir ses talens sur les théâtres français formés dans des cours étrangères.

Mademoiselle Sainval cadette déclara que, tant que sa sœur serait dans la disgrâce, elle resterait dans l'inaction. C'est alors que l'on rappela mademoiselle Raucourt, pour faire oublier mademoiselle Sainval aînée et renvoyer la cadette, si elle persistait à s'intéresser à sa sœur.

Les ennemis de l'actrice persécutée profitèrent de son absence pour expliquer et interpréter à leur manière les passages les plus innocens de son mémoire, et ils parvinrent à indisposer les personnages les plus augustes contre elle. Sa sœur même se laissa prendre à leurs piéges ou à leurs menaces, et elle reparut le 11 août, un mois après l'exil de mademoiselle Sainval, dans le rôle d'Aménaïde (Tancrède). Les applaudissemens du public, en la voyant, furent si vifs et produisirent sur elle une si forte sensation, qu'elle s'en trouva mal et qu'on fût obligé de l'emporter du théâtre, sans connaissance. Revenue de son évanouissement, elle fut accueillie avec encore plus d'éclat, et la garde ne put empêcher que le public ne redemandât à grands cris mademoiselle Sainval aînée, toutes les fois que les acclamations cessaient.

Les comédiens, qui avaient arrêté entre eux

de quitter plutôt que de laisser rentrer leur camarade victime de l'arbitraire, se divisèrent; et Molé, qui n'avait cessé de défendre les intérêts de l'actrice expulsée, ramena plus de la moitié de la troupe du côté de la justice et de la loyauté.

Le rappel de mademoiselle Raucourt alimenta la discorde. Voici ce qu'on lit dans une feuille du 16 septembre : « La fermentation a été très-« violente lundi à la Comédie Française, où « mademoiselle Raucourt jouait le rôle de Phè-« dre. Les amis des Sainval ont pris leur re-« vanche, et l'ont sifflée, durant presque toute « la pièce, par des allusions analogues à chaque « vers susceptible d'être interprété contre elle. « Ils lui prodiguaient des applaudissemens ou-« trés, et l'obligeaient de recommencer pour « rire après de nouveau. On avait fait donner « à la garde les ordres les plus sévères, de sorte « qu'on a arrêté deux jeunes gens qu'on a con-« duits en prison.

Du 17. — « L'on a répandu hier soir dans le « Palais-Royal des copies multipliées du Brûlot « suivant, dont l'allée s'est trouvée couverte :

« Le comte d'Estaing bat les Anglais, pour « leur faire reconnaître l'indépendance améri-« caine. M. de ... emprisonne les Français qui « n'applaudissent pas la Vestris et la Raucourt ».



Mademoiselle Raucourt, effrayée des suites de cette affaire, avait fait insérer dans le journal de Paris, du 15 — une lettre humble, où elle déclarait qu'elle n'ambitionnait la place de personne, et qu'elle était venue au contraire pour doubler tout le monde.

Cette actrice avait mécontenté tous ses camarades, en se présentant à leur assemblée sans les prévenir et sans ordre de début à la main. Plusieurs résolurent de se retirer.

On distribua avec profusion une facétie intitulée: Supplément à la gazette de France, du 17 septembre, où, par une allégorie soutenue, on racontait tout ce qui s'était passé en terme de marine.

Je ne crois pas devoir donner cette facétie; elle est trop graveleuse, et des personnes respectables y sont nommées avec irrévérence. Les anecdotes scandaleuses qui s'y trouvent amuseraient sans doute les malins, mais elles seraient déplacées dans un ouvrage qui n'a pour but que la prospérité d'un art dont les progrès peuvent agrandir notre gloire et améliorer nos mœurs.

Je me bornerai donc à dire que mademoiselle Sainval obtint la permission d'aller parcourir la province, et elle commença sa tournée par Bordeaux. Une lettre écrite de cette ville le 16 novembre 1779, insérée dans un journal de Paris

le 20, donna la relation suivante du séjour de Mlle Sainval dans la capitale de la Guyenne. « Il « y a environ quinze jours que mademoiselle « Sainval est partie. A mesure qu'on a été instruit « de ses malheurs et de sa persécution, l'en- « thousiasme, faible d'abord, a redoublé. Elle a « joué successivement les rôles d'Emilie, d'Hy- « permnestre, Sémiramis, Alzire, Aménaïde, « Mérope, Iphigénie, Cléopâtre, Clytemnestre, « Hermione, Didon, Phèdre, Idamé, Athalie, « Pauline, et son triomphe s'est accru au point « que jamais acteur ni actrice n'a fait une aussi « vive sensation. Quoiqu'on fût dans le tems le « plus pressant des vendanges, on a tout quitté « pour elle ; et le dernier jour, comme elle « finissait Mérope, deux amours sortant d'un « nuage sont venus poser une couronne sur sa « tête, aux acclamations du public qui lui a jeté « à son tour d'autres couronnes et des pièces « de vers, en demandant à grands cris une re- « présentation à son profit, ce qui a été ac- « cordé ».

Mademoiselle Sainval reparut sur le théâtre de mademoiselle Montansier en 1791 et 1792. Elle y fut très-bien accueillie, et donna encore des preuves d'un grand talent. Cette actrice habite Paris et vit de la manière la plus retirée.

MLLE DOLIGNI. (*)

Cette actrice débuta, le 3 mai 1763, par le rôle d'Angélique de la Gouvernante et par celui de Zénéïde. Elle fut reçue l'année suivante, et quitta le théâtre en 1783. Outre la pension de 1,500 fr. de la Comédie Française, elle en obtint une de 500 du Roi.

Un physique heureux et des plus intéressants, un organe tendre, une grâce charmante, une décence noble, beaucoup de naïveté et surtout une sensibilité exquise, sont les qualités qui distinguaient mademoiselle Doligni. On la citait dans Angélique de la Gouvernante et dans tous les rôles de cette nature, comme l'actrice la plus parfaite qui eut encore paru sur la scène à cette époque; mais le rôle où, d'après le témoignage des vieux connaisseurs, elle était incomparable, c'est celui de Lisette du Glorieux. Mademoiselle Doligni était véritablement la fille de qualité que la nécessité a forcé de devenir la compagne d'une amie de couvent. Elle alliait le ton de la bonne compagnie avec l'air aisé et pourtant ré-

servé qu'elle doit avoir envers Isabelle. Elle parlait à son amant avec confiance, et faisait ressortir la distance qu'elle croyait exister entre eux. Embarrassée avec Lisimon, elle se défendait de ses poursuites avec cette retenue et cette pudeur que donnent une bonne éducation et un heureux caractère, sans essayer de jeter du ridicule sur un homme que Lisette doit respecter. Mademoiselle Doligni prouvait encore son talent d'une façon plus particulière, lorsqu'elle parlait au comte de Tufière ; elle laissait transpirer à travers la finesse et le naturel de sa diction et de ses manières, et cela par un jeu muet, spirituel et expressif, le blâme qu'elle ne pouvait refuser à l'orgueil impertinent du Comte, et l'intérêt qu'un penchant secret et qu'elle ne pouvait définir lui inspirait en sa faveur. La scène où Lisette reconnaît l'auteur de ses jours était un nouveau triomphe pour mademoiselle Doligni, qui faisait partager le sentiment dont elle était pénétrée aux spectateurs, en leur arrachant de douces larmes, après avoir excité sa gaîté, et en leur communiquant ensuite sa joie, quand son hymen avec Valère met le comble à son bonheur... Cette actrice habite Paris; elle mène la vie la plus retirée, et, s'il faut l'en croire, elle n'a jamais vu jouer mademoiselle Mars qui l'a si glorieusement remplacée.

Cette actrice laissait quelquefois à désirer dans les Grandes Coquettes de la comédie, parce que sa taille était petite, sa gaîté peu naturelle et que son talent avait plus de science et d'esprit que d'aisance et de noblesse; mais elle jouait Lise de l'Enfant prodigue, personnage très-difficile à rendre d'une façon à contenter les connaisseurs les plus difficiles; ce qui vient à l'appui de mon assertion.

Mme. Talma avait débuté, le 8 octobre 1785, par le rôle d'Iphigénie (Iphigénie en Aulide de Racine). Elle fut reçue l'année d'après et s'est retirée, en 1811. Elle habite Paris.

SAINT-PRIX. (*)

Saint-Prix jouait les premiers rôles à Versailles, et doublait Martelli (1) lorsque ce dernier reçut, de la part de M. le duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, un ordre de débuts pour la comédie française.

(1) MARTELLI (Richaud) avait quitté la profession d'avocat qu'il exerçait à Aix sa ville natale, pour jouer la comédie. Il était faible dans la tragédie, mais il avait du talent dans la comédie, et on le placerait parmi les premiers acteurs qui ont rempli l'emploi de haut comique s'il avait moins affecté d'imiter Molé, ce qui nuisit à ses succès à Paris. Voici des vers qu'on lui fit à ce sujet :

Molé dans ses succès, sublime et sans envie,
Ne peut en Martelli reconnaître un rival ;
A juste titre on doit applaudir la copie,
Mais il faut respecter toujours l'original.

Cet acteur avait débuté, à Aix en 1777, par Tancrède, il joua ensuite à Marseille, Bordeaux, Versailles, avec le plus grand succès. Il était littérateur recommandable, et il a laissé un recueil de fables et plusieurs comédies. On peut citer avec avantage le Maladroit, en 3 actes et en vers; l'Intrigant, en 4 actes et en prose, et les Deux Figaro, en 5 actes et en prose. Martelli, retiré à la campagne près de Marseille, est mort l'année 1817. Sa mémoire est autant recommandable par ses talens que par ses qualités personnelles et sa sévère probité.

La cour qui eût vu avec peine Martelli quitter la troupe de Versailles, chargea M. de Duras de présenter Saint-Prix à sa place, et Saint Prix fut reçu à l'essai, et doubla Larive dont le talent brillait avec éclat et était dans toute sa force.

Le superbe physique de Saint-Prix séduisit ; sa voix mâle, mais peu flexible, étonnante dans le bas, sans être harmonieuse, frappa les spectateurs; et l'on peut avancer qu'il dût plutôt ses premiers succès aux beautés de sa personne et de son organe qu'à ses talens.

Saint-Prix débuta le 9 de novembre 1782, par Tancrède; mais ce fut dans le rôle de Mahomet qu'il produisit le plus d'effet, et celui de Caïn (de la Mort d'Abel) dans lequel la rudesse de sa voix et ses formes d'Hercule le servirent à merveille, et qu'il joua très-bien, établit sa réputation.

Cet acteur qui connaît son art et les qualités qui constituent le comédien, ne se dissimula pas sans doute qu'il n'avait point ce foyer de chaleur indispensable pour jouer avec vérité Oreste, Orosmane, Achille, et il crut que l'emploi des rois conviendrait mieux à ses moyens, sans observer peut-être qu'il ne possédait que très-faiblement cette sensibilité, ce pathétique encore plus nécessaires pour exprimer les sentimens

d'un père, que pour rendre les passions des ambitieux et des héros.

Saint-Prix se dessinait en gladiateur, et ses attitudes gigantesques étaient peu propres à la dignité qui doit caractériser Agamemnon, Auguste, Mithridate, etc. Le jeu de cet acteur était en harmonie avec ses attitudes.

Sa voix qui est magnifique dans le bas, est désagréable lorsqu'il veut en tirer des sons dans le haut, et il en résultait un espèce de hoquet qui devenait pénible pour lui et fatigant pour le spectateur.

La physionomie de cet acteur n'est point animée, ses muscles n'ont pas cette mobilité qui fait suivre les mouvemens des yeux, et sa figure est peu expressive.

Sa prononciation est nette, et sa diction était plus pure à l'époque de ses débuts qu'au moment de sa retraite.

Saint-Prix est professeur au Conservatoire, et il a adopté la méthode de déclamation que l'on a voulu introduire et dont on commence à faire justice. Cette méthode consiste à débiter les vers hémistiche par hémistiche. En voici un exemple. Les amateurs qui ont vu jouer le rôle d'Agamemnon à Saint-Prix, se rappelleront sans doute de lui avoir entendu déclamer les

vers suivans de la manière que je vais indiquer :

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins,
Ma fille attend encor mes ordres... souverains ;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai... l'armée.

Il scandait les deux premiers vers jusqu'aux mots *mes ordres*, et là, changeant de ton et prenant sa voix dans le bas, il prononçait, en appuyant fortement et d'une manière traînante, celui de *souverains* ; même monotonie dans les deux derniers vers, et même changement pour le mot *armée*, ce qui détachait les deux mots souverains et armée de la couleur donnée à sa diction, et produisait un effet très-singulier.

Que l'on n'induise pas de ces observations que je prétende classer Saint-Prix parmi les acteurs ordinaires ; il possédait plusieurs des qualités qui font les grands comédiens, et les zélateurs de la tragédie le regretteront longtemps.

Saint-Prix avait de la chaleur par élans ; j'ai souvent admiré les beaux momens d'inspiration qu'il avait dans le vieil Horace, Burrhus, Thésée, Mithridate, le Grand-Prêtre d'Athalie, ce dernier est le personnage que Saint-Prix animait le plus et dans lequel il produisait le plus d'effet.

Le triomphe qu'obtint cet acteur dans le rôle

d'Acomat, (Bajazet) justifie mes précédentes observations. Acomat, calme au milieu des dangers qui l'entourent, conduisant une conspiration avec un sang-froid imperturbable, calculant l'avantage que son ambition peut retirer des passions violentes des personnages qu'il met en jeu pour son élévation, ne peut être rendu avec vérité que par un comédien habile qui réunisse dans sa diction l'art qui convient au conspirateur, la finesse propre au courtisan, et l'énergique franchise des vieux guerriers...... Saint-Prix ne laissa rien à desirer dans ce rôle, et celui de Senèque dans la tragédie de Pison de Legouvé, qu'il joua avec autant d'aplomb que de dignité, lui firent plus d'honneur dans l'esprit des connaisseurs que le rôle de Caïn qui lui valut les applaudissemens de la multitude.

La retraite de Saint-Prix a été une calamité pour la scène française; la sœur de Thalie a perdu l'un des derniers soutiens de son empire, et il sera difficile de remplacer cet acteur qui s'est retiré du théâtre au mois d'août 1817. Je crois le portrait que je viens de tracer fidèle, et si l'on trouve mon impartialité sévère, je répondrai que démontrer les imperfections des premiers sujets du théâtre français, c'est en

préserver les jeunes gens qui se destinent au culte de Melpomène et de Thalie, et combattre les innovations dangereuses qui déparent l'art théâtral, et tendent à sa ruine.

MLLE SAINVAL cadette.(*)

Autant le talent de mademoiselle Sainval aînée avait d'énergie et d'éclat, autant celui de mademoiselle Sainval cadette avait de douceur et de charme. Cette actrice parut pour la première fois sur le Théâtre Français, le 30 mai 1772, dans le rôle d'Inès (Inès de Castro). Ce rôle, dont le principal mérite est l'intérêt, n'en avait jamais inspiré davantage, et le succès de mademoiselle Sainval fut prodigieux. Elle joua ensuite Zaïre et Iphigénie en Tauride avec un égal avantage.

A une extrême sensibilité mademoiselle Sainval cadette réunissait un organe touchant, une figure décente et expressive, un maintien noble et modeste, et cet esprit qui saisit et fait ressortir toutes les finesses et jusqu'aux plus légères nuances d'un rôle. Son physique était faible et manquait de représentation, mais son cœur était la véritable source de son talent; sa diction, ses gestes, ses intonations, étaient réglés sur ses mouvemens, et jamais cette actrice ne joua un

rôle tendre, un rôle pathétique, sans verser des pleurs et sans en faire répandre. « On se rap- « pellera toujours, dit l'auteur de la nouvelle « lorgnette des spectacles, la sensation inex- « primable que mademoiselle Sainval cadette « produisait en disant ce beau vers du rôle d'An- « dromaque : »

Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui.

« On n'applaudissait point alors ; un silence profond régnait dans la salle, mais tous les regards étaient fixés, mais toutes les âmes étaient comprimées, et lorsque l'actrice abandonnait la scène, une explosion de sanglots soulageait de cette expression douloureuse ; des larmes coulaient de tous les yeux ».

Lorsque Dorat distribua les rôles de sa tragédie de Pierre-le-Grand, il adressa les vers suivans à mademoiselle Sainval, en lui envoyant celui d'Ametis :

Diogène avec sa lanterne,
Cherchait un homme et ne le trouvait pas.
Plus d'un Diogène moderne
Eût même sort en pareil cas ;
La chose est, dit-on, bien prouvée,
Moi je suis plus heureux. Las des talens trompeurs,
De l'ampoule tragique avec soin conservée,
Ma lanterne à la main, me moquant des railleurs,
Je cherchais une âme éprouvée,
Tendre, sensible, ouverte aux doux charmes des pleurs :
C'est une rareté, chez messieurs nos acteurs,
Et dans Sainval je l'ai trouvée.

Mademoiselle Sainval fut reçue le 1.er juillet 1776, et elle se retira en 1792, après avoir parcouru la province et en avoir fait les délices. Les voyages lui avaient été ordonnés pour cause de santé.

Mademoiselle Sainval aînée n'avait pu voir sans chagrin que sa sœur n'eût point persisté dans la résolution de ne pas paraître sur le Théâtre Français, tant que les persécutions que lui faisait éprouver madame Vestris dureraient, et depuis cette époque (1779), ces deux célèbres tragédiennes ne se voyaient pas. Rien n'avait pu les rapprocher, lorsqu'en 1791 mademoiselle Montansier engagea les deux sœurs qui parurent ensemble dans la tragédie de Sémiramis. L'aînée jouait la reine de Babylone et la cadette la princesse Azéma. A la scène où elles parurent ensemble, leurs cœurs s'attendrirent et cédèrent à leur impulsion. Elles s'embrassèrent avec transport. Le public, qui connaissait leur mésintelligence ; satisfait de ce raccommodement inattendu, fit retentir la salle des plus vifs applaudissemens. Elles se tinrent long-tems pressées dans les bras l'une de l'autre, et beaucoup de spectateurs mêlèrent leurs larmes à celles que les deux héroines de cette scène attendrissante versaient de regret et de joie.

Mademoiselle Sainval cadette quitta la cam-

pagne qu'elle habite dans le midi, aux environs de la jolie ville d'Hière, en 1817. Des circonstances qu'il serait pénible de rappeler la forcèrent à se rendre à Paris, pour solliciter une représentation à son bénéfice. Elle l'obtint, et elle joua pour la dernière fois, le 10 ou le 11 d'août, le rôle d'Iphigénie en Tauride. Cette actrice avait conservé toute la sensibilité de sa jeunesse; elle ne cessa pas un moment d'être touchante et vraie; sa manière simple parut nouvelle et même extraordinaire à tous les amateurs qui sont habitués à entendre la psalmodie que certains professeurs ont mise à la mode. La plupart de nos acteurs ne se trompent que parce qu'ils suivent une fausse route; ils sont moins mauvais et quelquefois bons, lorsqu'ils se livrent à leur inspiration. Sur la fin du rôle, la faiblesse des moyens de mademoiselle Sainval trahit ses intentions, ce que l'on doit autant attribuer au défaut d'exercice qu'à l'âge avancé de l'actrice.

Mademoiselle Sainval retourna dans sa retraite, où les soins empressés des personnes qui l'entourent lui font goûter les douceurs qui accompagnent une heureuse vieillesse.

THÉNARD aîné. (*)

Le portrait de cet acteur sera court. Il serait impossible à la complaisance même de trouver une couleur qui lui fût favorable. Tout ce que peut faire l'impartialité, pour ne pas paraître trop indulgente, c'est de n'en présenter qu'une esquisse.

Thenard débuta, le mardi 3 novembre 1807, dans le Dissipateur par le rôle de Pasquin et par celui de Desmazure, du poète campagnard.

Le physique de Thenard ne saurait convenir aux rôles qu'on appelle grande livrée ; il n'est pas même avantageux pour ceux connus sous la dénomination de second comique. L'ensemble de la personne de cet acteur est sec, sa tournure est guindée ; sa physionomie est froide, et son jeu étudié est d'une roideur qui serait même d'un effet pénible dans les rôles de raisonneurs. sa voix est rude et perçante, elle n'a qu'un ton qui est plus haut que celui des comédiens qui sont en scène avec lui, ce qui est fatigant pour les spectateurs. L'emploi des valets est celui

qui avait été le plus fertile en talens dans les beaux jours de la comédie française; et peut-on donner une preuve plus éclatante de la décadence de l'art théâtral que d'avoir vu succéder aux Armand, aux Poisson, aux Préville, aux Augé, aux Dugazon, aux Dazincourt, un acteur qui, dénué de gaîté, substituait des lazzis du plus mauvais goût au comique vrai de ces grands comédiens.

Thenard a quitté le théâtre cette année, quoiqu'il n'ait pas rempli les vingt ans de service exigés par les réglemens. Sa représentation de retraite annoncée pendant plus de deux mois avec emphâse n'a pas été brillante. Talma y jouait Falkland, et il est à remarquer que cet ouvrage, qui a attiré la foule ensuite, n'inspira pas la moindre curiosité aux gens de la haute société. Il n'y avait que trois loges de louées, et sans mesdemoiselles Duchesnois, Mars, Demerson, Bourgoin, Dupuis, qui se montrèrent dans une parure riche et élégante, et plusieurs nymphes de Therpsicore qui les rivalisaient en goût et en minauderies, les premières loges auraient été désertes. — Cet acteur habite la capitale.

FROGÉRES. (*)

Cet acteur tenait l'emploi des comiques à Lyon avec beaucoup d'agrément, lorsqu'il reçut, en 1790, un ordre de début pour la comédie française. Dugazon et Dazincourt avaient succédé à Augé, Feuillie et Préville, et les rôles de valets étaient joués d'une manière digne de la scène française. Il fallait donc avoir un véritable talent pour y réussir, et Frogères obtint un succès honorable.

C'est particulièrement dans les valets adroits et fourbes qu'il se fit remarquer. Cet acteur avait une agilité surprenante, et une gaîté vive et continue. Il excellait dans les rôles de gascons et dans les caricatures ; mais il jouait toujours avec esprit et n'était déplacé dans aucun genre. On lui a reproché de dépasser quelquefois les limites du goût et de se permettre des charges d'un comique outré. Dugazon eut aussi recours à ce moyen pour fixer les suffrages d'un public qui approuve tout ce qui est exagéré ; les connaisseurs blâment une pareille licence que les

applaudissemens de la multitude semblent excuser.

Quatre années après son début à la comédie française, Frogères passa au théâtre de la cité et ensuite à celui de la rue de Richelieu où il fut parfaitement accueilli. Il serait difficile d'être plus plaisant qu'il ne l'était dans le Maréchal des logis des dragons et les Bénédictines, dans les Dragons en cantonnement, dans l'Olive de Guerre ouverte, etc.

A la réunion du théâtre de la rue de Richelieu avec les acteurs de l'ancienne comédie française, qui jouaient à Feydeau, Frogères partit pour la Russie où il est resté pendant seize années. A son retour, cet acteur se montra au théâtre de l'Odéon, mais il ne fit qu'y paraître, au commencement de l'année 1816.

Aux qualités dont j'ai parlé, Frogères réunissait beaucoup de naturel, une diction franche, un jeu de physionomie vraiment original, et il mérite d'être compris parmi les acteurs qui ont tenu avec avantage l'emploi des valets. Recommandable par son talent, Frogères l'est encore par l'esprit aimable qu'il apporte dans le monde, et la grâce qu'il met à raconter un nombre infini d'anecdotes dont sa mémoire est ornée, le fait rechercher de tous ceux qui le connaissent et admettre dans les meilleures sociétés.

MLLE. CANDEILLE. (*)

Mademoiselle CANDEILLE, *femme de M. Simon de Bruxelles.* Peu d'artistes ont autant de titres à la célébrité; compositeur de musique renommé, actrice agréable et d'une beauté distinguée, écrivain spirituel et estimable, sont les titres qui, réunis à beaucoup d'amabilité, assurent la réputation et la gloire de mademoiselle Candeille.

Fille d'un compositeur à talent et d'une mère passionnée pour la musique, l'enfance de mademoiselle Candeille fut consacrée à l'étude de cet art; à 9 ans elle en donnait des leçons, et à 12 elle débuta au concert spirituel par un concerto de sa composition. Peu d'années après elle y donna une cantate dont elle avait aussi fait les paroles.

Molé, sans doute frappé de la taille noble et élégante, de la figure charmante et expressive et des grâces de mademoiselle Candeille, la présenta à la Comédie française comme son élève, et la fit débuter dans la tragédie nonobs-

tant son extrême jeunesse. L'air de décence et la docilité de la débutante à profiter des conseils des critiques qui s'intéressaient à ses succès, triomphèrent d'une faible opposition qui avait d'abord voulu y porter obstacle.

Mademoiselle Candeille fut prévenue qu'elle débuterait sur le théâtre de la cour. Cette actrice, qui se présentait au théâtre sans amans, sans prôneurs et sans intrigue, ne put se procurer un costume éclatant qui en imposât à ses jalouses camarades, et madame Candeille et sa fille restèrent isolées dans les coulisses exposées aux airs méprisans des comédiennes qui croient voir une victime qu'on va immoler dans une rivale qu'elles redoutent. La toile se lève, un silence profond règne dans la salle... tout-à-coup les applaudissemens éclatent de toutes parts... Quel étonnement! à la cour où l'on n'applaudit jamais. On jouait Ariane; ce rôle est difficile à remplir; mais il est favorable aux élans d'une sensibilité réelle. Celle de la débutante, presque toujours comprimée par la crainte, ne lui avait encore inspiré aucunes de ces inflexions capables d'ébranler l'important auditoire et l'on était au troisième acte. A la scène d'explication, Saint-Fal, qui jouait Thésée, dit à la tremblante Ariane : *Livrez-vous, cela va*

bien, jouez comme à Paris. La scène continue avec chaleur.. lorsqu'à ce vers déchirant :

Ramène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise.

La salle, partagée entre l'expression du suffrage et une application fâcheuse, se remplissait d'un murmure équivoque..· Charmante! dit avec bonté un prince très-attentif à la représentation ; c'était Louis XVI. Charmante! répètent aussitôt les courtisans, les femmes titrées, etc., et la réussite fut complète. La pièce finie, le Roi adressa ces paroles au gentilhomme de la chambre : Cette jeune personne est-elle reçue ? — Non, sire.—Eh bien! moi, je la reçois, répliqua le monarque.... Tout fut changé, les grands, qui avaient repoussé mademoiselle Candeille, les personnes qui la dédaignaient peu d'heures auparavant, lui parlèrent avec politesse et la regardèrent avec considération ; mais ce triomphe irrita l'envie qui en paralysa les effets, et mademoiselle Candeille ne parut à l'avenir sur le théâtre de Paris et sur celui de la cour que de loin en loin et dans les plus mauvais rôles de l'emploi.

Mademoiselle Candeille aurait quitté la comédie si Monvel, qui revenait de la Suède, profitant de la faculté que le commencement de la révolution donnait à chacun d'ouvrir un spec-

tacle, n'eut imaginé de fonder un Second-Théâtre Français : il décida mademoiselle Candeille à accepter un engagement de 12,000 f. et à faire partie de la troupe du Palais-Royal (1791). Ce grand maître de l'art théâtral lui donna des avis, et elle abandonna Melpomène pour Thalie. Les amateurs se rappèlent avec plaisir de lui avoir vu jouer avec autant de grâce que de finesse les amoureuses de Marivaux; madame de Martigues, de l'Amant bourru; Céliante, du Philosophe marié, et le joli rôle de la jeune hôtesse qu'elle rendait avec une supériorité marquée.

C'est au milieu de ses succès que mademoiselle Candeille donna la Belle Fermière; j'assistai à la première représentation de cette pièce, et je ne pourrai rendre que faiblement le prodigieux effet qu'elle produisit. Il était vraiment étonnant de voir une femme de 24 ans se montrer à cette époque (1793) comme actrice modeste et comme écrivain courageux. Cette réussite éclatante est la base de la réputation durable que mademoiselle Candeille sut augmenter depuis par des compositions musicales et par des productions littéraires, sous le nom de madame Simon Candeille, qu'elle prit quatre ans après, à sa retraite du théâtre, où elle n'était restée que dix années.

C'est parmi les écrivains recommandables que mademoiselle Candeille figure avec distinction aujourd'hui ; elle intéresse ses lecteurs par des situations pathétiques et touchantes, par des sentimens généreux et par une morale pure.

Son dernier roman, *Agnès de France*, se fait particulièrement remarquer par un style correct précis, varié, et rempli d'agrémens: un plan régulier, une imagination brillante, de grandes beautés de détails et un goût parfait d'exécution, sont les qualités essentielles qui distinguent encore cet excellent ouvrage.

Le nom de madame Simon Candeille est donc plus fameux dans nos annales littéraires, que dans les Fastes de la comédie française, quoiqu'il mérite d'y tenir un rang avantageux, et cette charmante actrice qui réunit de nombreux talens sera toujours citée comme un modèle de grâces et comme un exemple de bonne conduite.

Mlle OLIVIER. (*)

C'est le 26 septembre 1780 que parut cette actrice sur la scène française. Qu'on se représente une nymphe qui joint à la taille la plus élégante une figure noble, décente, expressive et de la plus éclatante beauté, une voix douce et tendre, une sensibilité exquise, une naïveté charmante, des gestes, une diction et un débit remplis de grâce et de vérité, et l'on aura une idée de la personne et du talent de cette intéressante actrice.

Dazincourt décida Beaumarchais à lui confier le rôle de Chérubin dans la folle Journée, lors de sa nouveauté en 1784, et elle y réunit tous les suffrages. On ne l'a point encore remplacée dans Rosalie du Séducteur et dans Alcmène d'Amphytrion où elle était parfaite. C'est l'année 1787, au milieu de ses succès, que mademoiselle Olivier tomba sous la faux cruelle de la mort, comme une tendre fleur tombe le matin d'un beau jour sous celle du moissonneur.

Mlle SIMON. (*)

Mademoiselle Simon *femme de M. Riboutet*, auteur de l'Assemblée de famille. Le véritable talent de cette actrice était le drame. On se souviendra pendant long-tems des larmes qu'elle a fait verser dans Eulalie de Mysantropie et Repentir.

Un organe doux et pénétrant, des yeux superbes et de la plus grande expression, une figure d'une beauté noble, un maintien décent, une tenue élégante, une taille charmante, ne sont qu'une partie des faveurs dont la nature a embelli mademoiselle Simon; elle lui a encore accordé un esprit aimable et une sensibilité des plus rares.

Si cette actrice n'avait pas toute l'énergie nécessaire pour rendre les accès des passions, elle était très-bien placée dans les jeunes princesses qui exigent de la candeur et du sentiment; et jamais personne n'a tiré un parti plus avantageux du rôle ingrat de Creüse (Médée).

Mademoiselle Simon était très-jeune lorsqu'elle quitta le théâtre, et un hymen honorable avec un favori d'Apollon et de Plutus a été la récompense de son talent distingué et de sa conduite exemplaire.

M[lle] DUMON. (*)

Mademoiselle Dumon, *femme de M. Jadin*, gouverneur des pages de la chapelle du Roi. Après avoir joué le rôle de Joas (Athalie) étant enfant, cette actrice fut admise au Théâtre Français comme pensionnaire, pour succéder à mademoiselle Joly dans l'emploi des soubrettes.

Mademoiselle Candeille lui confia le rôle de Fanchette dans la belle Fermière, en 1793, et personne ne l'a rendu avec plus de grâce et de vérité.

Mademoiselle Dumon était petite, mais très-bien faite, et sa figure était charmante et animée. Son organe très-agréable avait du mordant, et sa diction, de la vérité et de la chaleur. Ayant éprouvé une injustice de la part de Messieurs les sociétaires, cette actrice fut tenir son emploi en province avec agrément.

Mademoiselle Dumon a quitté le théâtre de bonne heure, et on la cite maintenant parmi les mères de famille qui honorent la société, comme on la citait alors parmi les actrices qui se font distinguer par leur talent et leurs bonnes mœurs.

M[lle] MÉZERAI.(*)

Il est pénible pour les zélateurs des arts d'avoir vu une femme charmante douée de toutes les qualités nécessaires pour former une excellente actrice, et pour la rendre estimable et intéressante dans la société, paralyser ces précieux dons de la nature par la paresse et par un penchant irrésistible pour la dissipation et les plaisirs.

Mademoiselle Mézerai débuta, le 21 juillet 1791, par le rôle de Lucile des Dehors trompeurs et par celui de Zénéide. L'on reconnut en elle une diction pure et spirituelle, un débit vif et juste, des gestes faciles et grâcieux, un organe agréable, une taille svelte, une figure jolie et séduisante, un maintien qui se faisait remarquer par une noble aisance, et son succès fut un triomphe. La Coquette corrigée, la fausse Agnès et Rosine du Barbier de Séville, sont trois rôles qu'elle jouait avec une perfection qu'aucune actrice n'a surpassée, mais, par une indifférence singulière et une inaction coupable, tous ces avantages furent perdus. Elle négligea les rôles de sentiment qui exigeaient de

l'étude, et les brillantes qualités, qui avaient fait regarder mademoiselle Mézerai comme l'espoir de la comédie française, s'altérèrent. Elle dénatura son organe, en ne variant point les sons qu'elle en tirait et en le forçant; elle s'abandonna à une expression commune par la familiarité du débit, et au lieu de présenter une demoiselle décente qui a le ton de la bonne compagnie, elle se rapprocha du ton trivial d'une petite fille mal élevée. Elle rendit toujours assez bien la coquetterie dédaigneuse, l'étourderie, l'afféterie dans le langage, l'air langoureux, le prompt saisissement de vapeurs, la bouderie, la gaîté folle, enfin, tous les ridicules qui caractérisent la petite maîtresse de boudoir, ridicules qu'elle possédait hors de la scène, et qui furent la source de tous les désordres de conduite dont elle a été la malheureuse victime.

Mademoiselle Mézerai quitta le théâtre en 1816 avec une pension de 5,000 fr. Le dérangement de ses affaires troubla sa raison, et sans donner des détails qui ne sauraient être qu'affligeans, je me bornerai à dire qu'elle est maintenant dans une maison de santé, parfaitement bien traitée, et beaucoup plus calme qu'on ne l'espérait, d'après l'état d'aliénation dont elle était frappée, et qui semblait ne laisser aucun espoir d'amélioration pour sa tranquillité d'esprit.

Mlle THÉNARD. (*)

Cette actrice débuta, le 1.er octobre 1777, par Idamé de l'Orphelin de la Chine. Elle se montra une seconde fois le 23 mai 1781, et plus heureuse que la première, elle fut admise la même année.

Mademoiselle Thenard avait un physique avantageux, mais une figure inanimée, et son âme froide paralysait en elle les qualités que donnent l'esprit et l'intelligence.

Ses emportemens paraissaient toujours être le résultat de la colère et de la haine, et non celui de l'indignation que produisent les outrages faits à la justice et à tous les sentimens qui caractérisent une grande âme.

La diction de mademoiselle Thenard était monotone et familière, mais à des développemens faciles elle réunissait une connaissance rare des traditions et un à-plomb parfait.

En 1803, elle remplaça mademoiselle Suin dans les confidentes et les mères nobles.

Mademoiselle Thenard a quitté le théâtre en 1819. Elle habite Paris.

SAINT-FAL. (*)

Meynier Saint Fal est maintenant le doyen de la comédie française. Cet acteur débuta, le 8 juillet 1782, par le rôle de Gaston (Gaston et Bayard). Il joua ensuite Hyppolite (Phèdre), Nérestan (Zaïre), Saint-Albin (le Père de famille), le Comte de Clarendon (Eugénie), Damis (la Mêtromanie); et il réunit tous les suffrages : on le reçut en 1784.

Préville avait donné des leçons à Saint-Fal qui, né à Paris d'une famille recommandable, avait déjà vu les bons modèles.

Les formes de Saint-Fal pourraient être plus dégagées ; mais son port a de la dignité et ses mouvemens beaucoup de grâce. Si les tons hauts sont peu favorables à son organe, personne ne se sert avec plus d'habileté des tons graves.

Saint-Fal, placé à côté de Larive et de Saint-Prix, également doués d'une voix forte et sonore, d'un physique imposant et d'une grande énergie, dut avoir recours à l'art pour que la sienne ne fût point étouffée. Il se livra à l'étude avec

persévérance, et son travail fut couronné d'un plein succès. Il parvint à ménager ses forces, et à combiner son débit avec une adresse admirable ; et, au lieu d'être éclipsé par ses brillans émules, il s'éleva souvent au-dessus d'eux, et leur ravit des applaudissemens qui étaient doublement honorables.

Le talent de cet acteur ne se borne point au seul genre de la tragédie, il est encore supérieur dans la comédie et il excelle dans le drame. Les amateurs se rappelleront toujours du prodigieux effet qu'il fit dans le personnage de *Menau* de Misantropie et Repentir. Quelle expression dans son jeu muet! La souffrance se peignait dans chacun de ses traits, et sa douleur était si communicative qu'il la faisait partager au spectateur le moins susceptible d'être touché des malheurs d'autrui.

A la mort de Molé, une partie des pièces que jouait ce grand comédien, devinrent le partage de Saint-Fal, qui déjà s'était fait applaudir dans plusieurs rôles de l'emploi des hauts comiques, et particulièrement dans l'Homme singulier, le Distrait, le Somnambule, etc. Il parut avantageusement dans le Philosophe marié, qui était le dernier caractère que Molé avait remis au théâtre. Il joua ensuite l'Amant bourru, l'Impatient, le Babillard avec beaucoup de succès.

Mais la manière dont il rendit le Vieux Célibataire, que Molé jouait dans la perfection, mit le comble à sa réputation et le plaça sur la ligne des acteurs célèbres qui ont fait la gloire du théâtre français.

Saint-Fal s'est montré depuis lors inimitable dans tous les rôles qui exigent cette bonhomie, cette sensibilité et cette expression franche que l'art ne saurait donner. L'on ne verra de longtems jouer avec autant de vérité le Buraliste de Médiocre et Rampant, le Vieux cousin, Lafontaine, Molière avec ses amis, etc.; rôles que Saint-Fal a créés.

Quoique Saint-Fal ait eu sa représentation de retraite, il n'est pas encore certain que cet acteur se retire cette année... Il est le dernier comédien qui reste de cette réunion admirable de grands talens, qu'il faut avoir vus pour connaître à quel dégré de perfection peut être porté l'ensemble d'une représentation dramatique, et qui puisse offrir un modèle des traditions qu'elle a laissées et qui se perdent chaque jour.

BAPTISTE cadet. (*)

Cet acteur commença sa carrière comique sur le théâtre de mademoiselle Montansier au Palais-Royal, en 1791. Le désespoir de Jocrisse ébaucha sa réputation, et Dannière du Sourd la rendit célèbre.

Baptiste débuta au théâtre de la rue de Richelieu le 5 mars 1792, et c'est depuis cette époque qu'il est sociétaire de la Comédie Française.

Cet acteur est grand et mince, et sa figure du plus grand sang-froid, qu'il grime de la manière la plus plaisante, convient singulièrement aux rôles de niais, de vieillards, et en général à toutes les caricatures. Son talent se fait remarquer par un comique plaisant et original. Son jeu est naturel, sa diction simple et son ton naïf. Il jouait avec la plus frappante vérité l'Anglais du Conteur, le Niais des Héritiers, M. Gaillard de l'Hôtel garni, Bridoison du mariage de Figaro, Dandin des Plaideurs, Linval de la belle Fermière, Géronte des Fourberies de Scapin, le Père du Chevalier dans le Muet, l'Oncle du Dissipateur,

Thaler de Démocrite, le Malade imaginaire, et une quantité d'autres rôles qui prouvent que l'on a été trop sévère et même injuste, lorsqu'on l'a accusé d'être Dannière partout, puisqu'il a été supérieur dans un grand nombre de rôles appartenant à différens genres.

Baptiste a joué, pour sa représentation de retraite (il se retire cette année), le rôle de Dannière. Il y a été aussi plaisant qu'à l'époque qu'il créa ce personnage, et il l'a rejoué plusieurs fois, d'après le vœu du public et les demandes réitérées qui en ont été faites à la Comédie Française.

L'on n'appréciera le mérite de cet acteur que lorsqu'on sera privé de son talent, et il partagera en cela le sort de la Rochelle et de Caumont. Baptiste cadet sera placé comme eux parmi les comédiens qui ont honoré la scène française, et tout aussi difficile à remplacer.

BAPTISTE aîné. (*)

La famille des Baptiste est fertile en comédiens. Le père, la mère, les enfans, les brus, ont desservi le temple de Thalie.

Déjà Baptiste aîné avait joué sur le théâtre de la rue Culture-Sainte-Catherine, quand il parut, en 1793, sur celui de la rue de Richelieu. Le rôle de Robert d'un mauvais drame, qui a pour titre Robert, chef de brigands et qui fit courir tout Paris en 1791, avait fait une espèce de réputation à Baptiste, et je me souviens d'avoir entendu les petites maîtresses du Marais s'écrier, en voyant Robert le bras attaché à un arbre et

(1) Dans le temps que les Baptiste fesaient à eux seuls la moitié de la troupe du théâtre de la rue de Richelieu. Un étranger, qui assistait à une représentation qui les réunissaient, adressa les questions suivantes à son voisin : Pourriez-vous me dire le nom de l'acteur qui joue le premier rôle? — On le nomme Baptiste aîné. — Et l'amoureuse? — Mademoiselle Baptiste. — Nommez-moi, je vous prie, cet acteur qui se grime si bien? — Baptiste cadet. — Et l'actrice qui représente la mère? — Madame Baptiste. Le curieux impatienté s'écria: Dites-donc, monsieur, qu'on nous donne une pièce de Baptiste.

ce chef de voleurs prendre une attitude fière : ah ! Qu'il est beau !

Aucun acteur ne raisonne tant et mieux un rôle que Baptiste aîné; aucun comédien n'en calcule les effets, n'en analyse les détails avec plus de clarté ; mais son jeu recherché, sa diction affectée, la mobilité froide de sa figure, mettent le public dans la confidence du travail que toutes ces combinaisons lui ont coûté, et détruisent toute illusion, puisqu'on voit toujours l'artiste et jamais le personnage qu'il essaye de représenter.

Son physique, il est vrai, est peu favorable pour le théâtre; sa taille est presque gigantesque et manque de grâce, ce qui le force à se tenir courbé pour se mettre au niveau de ses interlocuteurs. Des gestes multipliés, qui font ressortir ses bras démesurés, lui firent donner assez plaisamment le sobriquet de télégraphe, et lui nuisirent beaucoup dans la tragédie où il a toujours été médiocre.

Il est bien surprenant que Baptiste éclairé sur l'art qu'il professe, reconnu pour donner d'excellens avis aux élèves du Conservatoire, puisse s'abuser lui-même au point de ne pas s'apercevoir qu'on ôte toute expression au visage, si l'on tient les yeux fermés (il ouvre rarement les siens, quand il est en scène); qu'il est ab-

surde de chercher à pousser la science de la déclamation jusqu'à vouloir faire de l'effet à chaque mot, moyen certain de n'en produire nulle part, et que prononcer les vers tragiques d'un ton bas et sentencieux, en laissant expirer les dernières syllabes sur les lèvres, c'est exciter l'impatience du parterre, et se donner beaucoup de peine pour paraître ridicule.

Baptiste aîné est toujours resté à une grande distance de Molé et de Fleury dans les rôles de haut comique. On l'a beaucoup trop vanté dans celui du Glorieux. Il n'y montre que l'orgueil brusque et le maintien roide d'un parvenu, tandis que le comte de Tufière est un grand seigneur, qui, abusé par le préjugé de sa naissance et de la dignité de son rang, embellit ses manières hautaines, mais nobles, du vernis des grâces de la cour.

Qu'on n'induise pas de ces observations que je regarde Baptiste aîné comme un acteur médiocre. Il est des rôles qu'il joue avec une supériorité marquée, tels que l'Abbé de l'Epée, le Capitaine des deux Frères, le Président de la Gouvernante, Vanderk père du Philosophe sans le savoir, l'Avocat Phénix du Philinte de Molière, et il peut se composer un répertoire très-avantageux pour lui et très-utile pour la Co-

médie Française, dont cet acteur est encore un de ceux qui soutiennent les débris avec distinction : sa retraite serait vraiment funeste à l'art et particulièrement au théâtre de la rue de Richelieu.

DAMAS. (*)

Je me suis montré sévère envers cet acteur, lorsqu'il manifestait avec trop de chaleur l'ambition de succéder à Fleury. Fleury n'est plus, il faut donc laisser dans l'oubli ces intrigues de coulisses, malheureusement trop liées à la marche rétrograde de l'art théâtral, et ne s'occuper que du comédien qui se trouve maintenant à la place des Granval, des Belcourt, des Molé, etc.

Damas, encore enfant, entra dans la troupe des Beaugeolais, et ensuite au théâtre de l'Ambigu. Des Boulevards cet acteur se hasarda sur le théâtre de Mlle. Montancier, au Palais Royal, où Grammont et les Dlles Sainval, représentaient nos chefs-d'œuvres tragiques. Il y parut, le 18 juin 1791, dans Egiste (Mérope). J'assistai à cette représentation et je le vis ensuite dans Hyppolite (Phèdre), Illus (Zelmire). Damas obtint et mérita les suffrages les plus honorables. Il passa, l'année d'après, au théâtre de la rue de Richelieu où il fut reçu.

La taille de Damas est avantageuse, sa physionomie a de l'expression, mais peu de noblesse, et l'ensemble de sa personne manque de souplesse. Sa démarche n'est pas assurée, et il a contracté une attitude inclinée, contraire à la dignité de Melpomène et à l'élégance de Thalie. Mais, si la nature ne lui a pas prodigué les qualités qui forment un beau physique et qui le rendent gracieux ou brillant de majesté, elle lui a accordé un don moins éclatant, quoique plus précieux, de la sensibilité et de la chaleur. Jamais la scène ne languit avec lui; il l'anime et fixe l'attention des spectateurs. Il est intelligent et laborieux, et on l'a vu, en 1802, chargé seul de l'emploi des jeunes premiers se faire applaudir dans Bajazet, Enée, Hyppolite, Egiste, Pyrrhus, etc., et redoubler de zèle et d'activité pour que le service de la comédie ne souffrît aucune altération.

Le talent de cet acteur est encore mieux placé dans le drame; moins gêné dans sa diction et dans ses attitudes, il se livre à la chaleur de son âme, et il y a toujours produit le plus grand effet. Je citerai celui de Mathilde qu'il jouait avec autant de véhémence que de pathétique, et où il obtenait un véritable triomphe.

Depuis qu'il a hérité de l'emploi de Fleury (les hauts comiques), Damas a

singulièrement changé sa diction. Il a voulu imiter celle de Molé ; l'intention est louable sans doute, mais elle n'est pas heureuse. La diction de Molé était en harmonie avec la chaleur brûlante, la finesse, les grâces, la noblesse, la vérité qui le distinguaient ; et, lorqu'on n'a pas toutes ces qualités au même dégré de perfection, il est impossible de sentir et d'exprimer de la même manière. Damas, en conservant la tradition des rôles que jouaient Molé et Fleury, ne doit imiter personne. N'a-t-il pas eu plus de succès dans les personnages qu'il a joués d'original que dans ceux de l'ancien Répertoire ? Le rôle de Merval de la Manie des Grandeurs lui a fait un honneur infini, et il a complètement réussi dans le Baron de Rosenthal de la Fille d'honneur où il est entraînant et vrai.

Damas est aujourd'hui le premier acteur dans son genre, et il est à désirer qu'il reste encore long-tems à la comédie française....

MICHELOT. (*)

Cet acteur, professeur du conservatoire, mérite d'être jugé avec la plus grande impartialité. Michelot a débuté le 8 germinal an 13 (1803), par le rôle de Britannicus, et par celui de Dormilly des Fausses infidélités : il réussit. L'on ne peut refuser à cet acteur une rare intelligence, la connaissance de la scène et beaucoup de chaleur; mais son physique, peu favorable pour représenter les héros, détruit souvent l'illusion que ses bonnes qualités produisent; sa taille, au-dessous de la médiocre, sa figure sèche et sa barbe noire, rendent son œil dur. Il est donc difficile que sa physionomie exprime la dignité, la tendresse et le pathétique (1).

Une qualité indispensable pour devenir supérieur au théâtre, c'est le physique des rôles que l'on joue. Le public ne verrait qu'avec peine sur la scène Alexandre bossu, Annibal borgne, et Agesilas boiteux.

Notre imagination proportionne l'idée qu'elle se forme des grands hommes, aux vertus et aux belles actions que l'histoire nous transmet d'eux, et plus ils sont éloignés de nous, plus le prestige augmente. Les écrivains et les artistes contemporains des princes et des héros ont eu la précaution de cacher leurs difformités physiques avec le plus

Michelot avait d'abord pris pour modèle un acteur sublime (Talma), mais qui ne pouvait que l'égarer. Il s'en est écarté depuis qu'il est professeur de déclamation, et c'est très-sage de donner un bon exemple en commençant par se corriger soi-même. Toutes les fois que cet acteur n'imite personne, qu'il oublie la diction chantante, et qu'il ne force pas ses moyens, il mérite des applaudissemens. Je l'ai vu dans Egiste, dans Hippolite, dans Couci (Gabrielle

---

grand soin. L'artiste qui fit le portrait d'Annibal le représente clignant l'œil et tirant une flèche, pour ne pas laisser soupçonner que ce guerrier était borgne. Apelle sauva la difformité de l'épaule d'Alexandre en inclinant mollement le cou du conquérant pour contempler le soleil. Pour cacher qu'une princesse était louche on la peignit regardant un miroir de travers. On fit descendre Agesilas d'une montagne pour qu'on ne s'aperçût pas qu'il était boiteux. On représenta l'Olympe sur le dos d'un prince bossu, afin de faire disparaître son imperfection sous cet honorable fardeau.

Si le peintre croit devoir nous offrir l'image d'un homme extraordinaire, telle que notre imagination nous la retrace, combien il est plus essentiel d'en user ainsi au théâtre où nous croyons voir le héros lui-même.

Il est possible qu'un souverain, un conquérant, un jeune homme haut de cinq pieds, dont le visage serait dur et la personne sans grâces, donnât de l'amour à une femme qui n'apprécierait que ses brillantes actions ou ses bonnes qualités; mais il n'est pas vraisemblable qu'un pareil personnage put inspirer une passion assez violente à Roxane (Bajazet) pour la déterminer à renverser un empire, et fit naître dans le cœur de Phèdre des sentimens plus effrénés encore. Une coquette peut avoir un gout commun, un caprice bisarre, mais alors son amour-propre s'applique à soustraire ce penchant aux regards de la société.

de Vergy) avoir des momens de chaleur et de vérité faits pour émouvoir les spectateurs les plus froids.

Couper les vers hémistiche par hémistiche ; changer plusieurs fois le son de sa voix en prononçant le même vers, en cadencer les dernières syllabes, d'une manière qu'on pourrait noter, et qui revient périodiquement à la fin de chacun ; tel est le système extraordinaire de déclamation que Michelot paraît avoir adopté, et qui rend sa diction présomptueuse et souvent emphatique.

L'on enseigne à faire trop de gestes au Conservatoire, si l'on en juge par ceux de messieurs les professeurs. Il est ridicule de chercher la nature dans des gestes d'une trivialité repoussante.

J'en indiquerai un de ce genre qui est assez familier à Michelot, et qui m'a singulièrement frappé. On l'emploie quand il s'agit de désigner des personnages absens de la scène ou étrangers à la pièce, et il consiste à porter la main droite au-dessus de l'épaule en tenant quatre doigts fermés, et à indiquer derrière soi avec le pouce qu'on tient tendu. Ce geste est indigne de la majesté de Melpomène ; Thalie même en blâmerait la familiarité.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, d'a-

bord parce que je suis convaincu que cet article sera lu de tous les jeunes aspirans qui forment leur éducation théâtrale au Conservatoire, et ensuite pour l'offrir à la méditation du professeur qui serait un des plus fermes soutiens du Théâtre français s'il voulait renoncer à la prétention d'innover, et ne calculer les effets qu'il veut produire que d'après ses propres moyens.

Bien des connaisseurs trouvent que Thalie a été plus favorable envers Michelot que son impérieuse sœur. Je ne le pense pas; cet acteur peut être également bien placé dans les deux genres; mais il faut pour cela qu'il se compose un répertoire qui convienne à ses moyens et à son physique. Les jeunes premiers marqués dans la tragédie sont des rôles qu'il peut jouer longtemps et avec distinction. La comédie lui offre des petits-maîtres et des amoureux qui tiennent à l'emploi des haut-comiques; mais il faut qu'il abandonne les grands rôles. Je lui ai vu jouer ceux de Tartuffe, de Valsain des Fausses infidélités, et quelques autres, et je me suis convaincu qu'il ne saurait y réussir. Le Misantrope, Damis de la Métromanie, l'Homme du jour, Clitandre, Alceste, et même le Philinte de Molière, sont des personnages au-dessus de ses forces et que son physique peu imposant ne lui permet pas d'aborder avec succès.

Il reste encore un assez beau partage à Michelot, puisqu'aux seconds rôles tragiques il peut réunir la plus grande partie de l'emploi quejouait Fleury, et qu'il peut, par son talent, nous rappeller quelquefois ce digne successeur de Molé.

DEVIGNI. (*)

Lechauve DEVIGNI parut, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 14 novembre 1790, dans le rôle de Dorante du Menteur. Il fut admis au théâtre de la rue de Richelieu en 1793, fit partie des comédiens que mademoiselle Raucourt avait réunis au théâtre de Louvois, entra ensuite à l'Odéon sous la direction de M. Picard qu'il suivit encore à la salle de Louvois, et il débuta enfin à la Comédie Française, pour la seconde fois, le 10 octobre 1808, par le rôle de Lisimon du Glorieux.

Cet acteur avait obtenu du succès dans plusieurs rôles d'amoureux. La suite du Menteur, dont l'auteur des Etourdis, M. Andrieux, a refait tout un cinquième acte qui, par le naturel et le nerf du dialogue, semble avoir été fait par le grand Corneille lui-même, ne fut pas favorable à Devigni, qui ne réussit pas dans le personnage du Menteur. L'on jugea alors que la comédie de genre convenait beaucoup mieux à son talent que les chef-d'œuvres de nos grands poètes comiques.

Déjà Devigni s'était essayé dans les rôles de valets. Les critiques d'alors lui accordèrent des intentions comiques et d'avoir su se composer un masque, mais ils lui reprochèrent de remplacer le *vis comica*, qui lui manquait, par des charges outrées et de manquer de gaîté.

Lorsque M. Picard quitta l'Odéon pour prendre la direction de l'Opéra, Devigni se présenta au Théâtre Français, et il y fut reçu pour doubler Caumont et Grandmenil. Ces deux excellents acteurs prirent leur retraite, et quatre années après son admission, Devigni se trouva être chef d'un emploi qu'il n'avait pas eu le tems d'étudier.

Le physique de ce comédien ainsi que la nature de son talent sont plus favorables pour les rôles de financiers que pour les rôles à manteau : aussi joue-t il beaucoup mieux Destouches que Molière. Sa taille médiocre, son maintien un peu lourd, son visage plein, sa rondeur, sa diction plus affectée que naturelle, son jeu plus étudié que comique, ne sont pas déplacés, ils ressortent même sous la grande perruque et sous l'habit galonné de Turcaret; tandis qu'il ne possède pas à un degré assez fort la chaleur, le mordant, le comique, la mobilité de physionomie nécessaire pour rendre avec supériorité l'Avare, Sganarelle, Dandin, Chrysale, Arnolphe, Orgon, etc.

La fidélité de ce portrait exige que j'ajoute que la voix de cet acteur n'a qu'un ton et que sa prononciation est pâteuse. Un critique vrai indique les imperfections de cette nature, mais il ne doit pas les reprocher à l'artiste, puisqu'il n'est pas en son pouvoir de s'en corriger.

Devigni est un comédien soigneux, très-utile au Théâtre Français, et que le public doit accueillir avec bienveillance. Sans égaler Caumont ni Grandménil, cet acteur a un talent recommandable, et l'expérience a prouvé combien il serait encore difficile à remplacer.

FIRMIN. (*)

Firmin a commencé sa carrière théâtrale de très-bonne heure. Il jouait au théâtre des jeunes élèves de la rue de Thionville (rue Dauphine) dès l'âge de treize ans. M. Picard l'admit dans sa troupe. Il fut ensuite appelé à la Comédie Française, et le public l'accueillit de la manière la plus favorable.

La taille médiocre de cet acteur et la faiblesse de ses moyens ne lui permettent pas de jouer de grands rôles dans la tragédie, mais il la dit sagement et il a plus de sensibilité et d'intelligence que de force.

Firmin est un acteur très-agréable dans la comédie. Il s'y fait remarquer par beaucoup de chaleur, par de la gaîté, de la finesse et du naturel. Aucun comédien du Théâtre Français ne jouera avec la même vérité Horace de l'Ecole des Femmes, le Menteur, Auguste de l'Amour et la Raison, Lindor d'Heureusement, Dormilly des fausses Infidélités, et il sera très-bien placé dans les amoureux de Marivaux, lorsqu'il plaira

à son chef d'emploi, Armand, de lui accorder la permission de les jouer.

Quelquefois Firmin affecte une démarche et des gestes négligés qu'il confond avec cette aisance grâcieuse, qui est si nécessaire dans les personnages d'amoureux. On distingue en lui la bonne et rare qualité d'être toujours en scène, et il ne se permet pas ces distractions si familières à MM. et à mesdames des Français et de l'Odéon, distractions qui détruisent l'illusion théâtrale et nuisent au succès de la représentation. Mais sa figure exprime trop souvent la surprise, et au lieu d'écouter son interlocuteur avec attention, il a l'air de l'entendre avec étonnement. Que Firmin s'applique à faire disparaître les légères taches qui rembrunissent la pureté de son talent, et comme il est déjà l'acteur le plus recommandable dans l'emploi qu'il joue, il se placera bientôt dans le rang des comédiens supérieurs.

M[lle] LEVERD. (*)

Mademoiselle *Émilie* Leverd fut d'abord destinée à figurer dans ces groupes de nymphes qui embellissent la cour de Therspsicore; mais Thalie, qui avait comblé mademoiselle Leverd de ses faveurs, lui inspira le désir de jouer la comédie. Cette actrice débuta, le 30 juillet 1808, par le rôle de Célimène du Misantrope et par celui de Roxelane des trois Sultanes.

Mademoiselle Contat manifestait l'intention de quitter le théâtre, et les zélateurs de la bonne comédie jugèrent avec raison que la débutante avait les qualités nécessaires pour la remplacer. Une physionomie aussi expressive que belle, une taille charmante, un ensemble ravissant, séduisirent la plus grande partie des spectateurs, et une diction spirituelle, un débit juste et une verve chaleureuse, lui concilièrent les suffrages des connaisseurs.

On ne saurait reprocher avec justice un vice de prononciation assez saillant dont on ne peut se défaire; mais l'on trouva que mademoiselle

Leverd ne possédait pas assez ce ton de bonne compagnie qu'on admirait dans madame Grandval et dans madame Préville, mais que les vieux zélateurs de Thalie refusaient à mademoiselle Contat « *Je cherche vainement en elle,* disait un critique, en parlant de cette grande actrice, *le ton et les manières d'une femme de qualité, et je n'y trouve qu'une bourgeoise minaudière* ». — Mademoiselle Mars subirait le même reproche de la part de ces amateurs qui ont vu un genre de politesse, un ton de grandeur et un cérémonial, qui s'éloignent de nos mœurs, et dont on n'aura bientôt que de faibles traditions.

Les succès de mademoiselle Leverd ont suivi la progression de son talent. Cette actrice a de la sensibilité, de la finesse et de la vérité ; elle est excellente dans les grandes coquettes ; il y a même divers personnages qui tiennent aux premiers rôles qu'aucune comédienne, sans exception, ne rendrait aussi bien qu'elle.

Que de finesse et de vérité dans madame Evrad du vieux Célibataire! Quelle verve, quel comique original et vrai dans madame Patin du Chevalier à la mode! Quelle grâce charmante et quelle sensibilité extrême dans Julie du Dissipateur! L'écueil du rôle de madame Dorsan, dans la Femme jalouse, est de confondre la colère avec la jalousie. Mademoiselle Leverd marque la nuan-

ce qui sépare ces deux sentimens d'une manière parfaite. Rien de plus entraînant qu'elle dans le désordre et le désespoir de la jalousie! Rien de plus touchant dans les expressions tendres de l'amitié et du repentir!

Le talent de mademoiselle Mars est prodigieux, mais elle possède l'art de se placer constamment d'une manière convenable à sa personne, et elle se soucie fort peu de jouer un rôle dans lequel une autre actrice brillera, si ce rôle est de nature à porter la moindre atteinte à la réputation de célébrité qu'elle s'est si glorieusement acquise. C'est en cela que mademoiselle Leverd doit l'imiter, non qu'elle soit déplacée par l'âge et par la beauté dans les personnages d'amoureuses; elle est charmante dans Rosine, dans la fausse Agnès, dans madame de Sancerre de l'Amant bourru, mais les grâces qui l'embellissent et que son embonpoint ne dépare pas, sa tournure, son organe, tout en elle appartient aux grandes coquettes, et remplacer avec succès mademoiselle Contat, se placer sur le même rang est une tâche assez belle pour s'y tenir, lorsqu'on la remplit avec autant de supériorité que mademoiselle Leverd.

Cette actrice est excellente dans la belle Fermière et dans Roxelane des trois Sultanes. Méthode de chant sûre, voix agréable et juste, esprit,

gaîté, aimable folie, grâces, sensibilité, elle y fait briller un ensemble de talens qui prouve que Polymnie, Therpsicore et Thalie lui ont prodigué à l'envi leurs plus précieux dons.

Marivaux offre encore différents rôles où mademoiselle Leverd se trouve convenablement placée. Elle joue Araminthe des fausses Confidences avec une expression et une finesse qui donnent une couleur naturelle au clinquant de cet auteur.

Mademoiselle Leverd a créé très-peu de rôles, mais ceux qu'elle a joués d'original lui ont fait beaucoup d'honneur. Je citerai *la Baronne* dans *la Fille d'honneur*, où elle adoucit avec un art infini tout ce que ce personnage a de révoltant, et fait ressortir avec autant d'esprit que de vérité tout ce qui pouvait le faire réussir, et celui de la Femme juge et partie, réduite en trois actes, dans lequel on a pu apprécier les progrès de sa diction et tout l'aplomb qu'elle a acquis.

Cette actrice est l'espérance du Théâtre Français dans l'emploi important des grandes coquettes, puisque son talent, qui se perfectionne tous les jours, sera dans toute sa force et dans tout son éclat, quand le tems aura vaincu les obstacles qui s'opposent à ce qu'il se montre plus souvent et dans un jour plus favorable.

M[lle] BOURGOIN.(*)

M[lle]. Bourgoin est née à Paris. Elle voulut se consacrer à Therpsicore; mais M[lle]. Dumesnil la détourna de ce dessein et la présenta à Melpomène et à Thalie et la guida dans ses débuts.

Rien n'est plus séduisant que les grâces et la beauté qui distinguent la figure de cette actrice, et je doute que l'on ait vu au théâtre une physionomie plus jolie, plus fraîche et plus éblouissante. Il faut ajouter à ce précieux avantage une taille, médiocre, il est vrai, mais élégante, un maintien décent et agréable, pour se former une juste idée de l'ensemble parfait qu'offre sa personne.

M[lle]. Bourgoin s'était montrée sur le théâtre français, en l'an 8 (1800, ; mais elle y reparut, deux ans après, toujours sous les auspices de M[lle] Dumesnil; et ses succès et la protection d'un ministre, ami des arts, la firent recevoir avant que ses débuts fussent terminés. La beauté de M[lle], Bourgoin, encore plus que son talent, excita

l'envie qui lui opposa les partisans de Mlle. Volnais. Ils parvinrent à empêcher qu'on ne mît sur l'affiche : élève de Mlle. Dumesnil; mais la protection du ministre les réduisit au silence, et le public calmé, la division demeura entre Mlle. Volnais et Mlle. Bourgoin, qui devinrent rivales en beauté et émules en talent.

Les éloges outrés qu'on prodigua beaucoup plus à la protection du ministre qu'au talent de Mlle. Bourgoin qui ne méritait encore que des avis encourageans, lui attirèrent des observations amères sur ses gestes beaucoup trop nombreux, sur sa manière indifférente de réciter les vers; et on lui reprocha encore de ne pas donner à sa physionomie une expression qui fît juger qu'elle éprouvât la moindre émotion,.. La critique était aussi exagérée que l'éloge avait été peu mesuré.

Mlle. Bourgoin fit des progrès; elle soigna sa diction et réforma ses gestes; on la cita même pour avoir trouvé un cri déchirant dans le rôle de Créüse (Médée), qu'elle joua à une rentrée de Mlle. Raucourt.

Mlle. Bourgoin est très-bien placée dans les rôles d'amoureuses et de jeunes princesses; elle s'est essayée dans les grandes Coquettes avec agrément, mais l'emploi qui eût le mieux convenu à son joli minois, si séduisant sous la cornette, est sans contredit celui des soubrettes. Les ap-

plaudissemens qu'elle obtient dans Fanchette de la Belle Fermière, où elle est franche, naïve et gracieuse, viennent à l'appui de mon assertion.

Cette actrice est charmante dans le rôle de Chérubin du Mariage de Figaro, et il est flatteur pour elle qu'on puisse lui adresser le reproche de manquer de hardiesse sous l'habit de cavalier.

Iphigénie, Zaïre, Junie, sont des rôles où Mlle. Bourgoin est très-intéressante; elle dit avec sagesse; son débit, toujours juste, a parfois de la chaleur, et ses attitudes sont naturelles sans être communes; mais elle est encore mieux dans la comédie, où elle se fait remarquer par une mise élégante et un ton décent.

Mlle. Bourgoin a un esprit épigrammatique et elle n'est ni méchante, ni orgueilleuse; je connais d'elle des mots plus piquans que la plupart de traits que l'on attribue à la trop fameuse Mlle. Arnould. En voici un qui la concerne elle-même et qui me paraît de la plus grande naïveté : cetteactrice jouait Odéide (Hamlet); à la fin de l'avant-dernière scène du premier acte, Pharasmin dit à Odéide :

Les momens sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi! les chameaux sont prêts?

PHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.

Ne pouvant bien indiquer aux claqueurs de service l'endroit où il fallait applaudir, on leur désigna le mot chameau comme signal, en leur faisant pourtant observer qu'il fallait laisser dire quelques paroles à l'acteur qui parlait à Mlle. Bourgoin. Les claqueurs oublièrent leur instruction, et le seul mot chameau resta gravé dans leur mémoire : aussi à peine Odéide l'eut-elle prononcé qu'une salve d'applaudissemens salua les chameaux..., et il fut impossible, tant à Odéide qu'à Pharasmin, d'ajouter une seule syllabe. Mlle. Bourgoin, impatientée de manquer ainsi son effet, rentra dans la coulisse, en s'écriant : Voilà de l'argent bien placé! (1)

(1) Comme l'on pourrait croire que mademoiselle Bourgoin a des claqueurs à sa solde, je dois prévenir qu'aucun des grands talens de la Comédie française n'est exempt de cette faiblesse, et voici une anecdote singulière qui concerne la perle du théâtre de la rue de Richelieu. Lors de la première représentation de Partie et Revanche, petite comédie en un acte et en vers, que l'on donna le 17 ou le 18 septembre 1818, il y eut du mouvement au parterre; mais on a ignoré les détails les plus plaisans de la bataille qui s'y est livré.

Mlle. Mars, qui avait joué Julie du Dissipateur, n'y avait pas été à

Je dois faire observer, en terminant, que depuis les débuts de Mlle. Bourgoin, personne ne s'est présenté avec assez d'avantage pour la remplacer, et que cette jolie actrice est non seulement utile, mais encore nécessaire à la comédie française qui doit la retenir le plus long-tems possible.

---

la hauteur de son talent, et vainement les claqueurs avaient voulu faire leur métier, on leur avait imposé silence : leurs regards menaçans annonçaient un prochain orage. Dans l'entr'acte, un des chefs chercha querelle à un individu qui, impatient de leurs menaces, s'était montré l'un des plus ardens à les faire taire : des paroles on en vint aux voies de fait ; les coups de poing et de pied se succédèrent longtemps ; enfin, aux applaudissemens généraux, le chef de caballe fut mis hors de la salle. Quelques instans après, une dépêche, envoyée par les spectateurs des troisième et quatrième amphithéâtres, fut adressée au parterre avec invitation de rendre compte par la voix claire et sonore d'un orateur, des causes de la rixe ; le parterre était occupé de bien d'autres choses. Pendant la bataille, le gilet de l'expulsé s'était entr'ouvert, et sur sa poitrine reposait, suspendu à une brillante chaîne, le portrait de mademoiselle .... L'identité des traits fut reconnue et proclamée, et l'héroïne de théâtre, qui n'était pas Mlle Bourgoin et dont je tais le nom par discrétion, mais qu'on devinera peut-être, participa à tout le blâme de la journée. Si, comme dans les temps chevaleresques, le portrait arraché du vaincu eût appartenu de droit au vainqueur!...

MLLE VOLNAIS.(*)

Mlle *Claudine-Placide F.* VOLNAIS, fille unique d'un habitant de Bordeaux qui avait fait une fortune considérable en Amérique, n'était point destinée à jouer la comédie. Des circonstances imprévues qui la séparèrent de son père la mirent dans la nécessité de chercher des ressources dans ses talens, et de se produire elle-même dans la société. Larive, qui reconnut en elle le germe du talent dramatique, fut le premier à lui donner des leçons de l'art théâtral, et Dazincourt, charmé des heureuses dispositions de mademoiselle Volnais, voulût perfectionner ce que Larive avait commencé, et acheva son éducation théâtrale. Cet habile professeur présenta son élève au ministre de l'intérieur qui accueillit favorablement mademoiselle Volnais, âgée seulement de 14 ans, et qui réunissait à la jeunesse, une beauté rare et un ton de modestie et de bonne compagnie plus rare encore. Un ordre de début lui fut accordé le jour même, et le ministre se rendit à Versailles, le 15 vende-

miaire de l'an 9 (1800) pour voir le premier essai de la jeune débutante. Il était d'usage alors de faire jouer les commençans dans la petite salle du château, avant de les produire sur le Théâtre Français; usage prudent qu'on aurait très-bien fait de conserver et qu'on devrait rétablir.

Mademoiselle Volnais réunit tous les suffrages dans le rôle de Zaïre qu'elle avait choisi, et elle débuta le 14 floréal suivant (1801) par celui de Junie (Britannicus) sur le théâtre de la rue de Richelieu: cette actrice joua ensuite Andromaque, Azéma, (Sémiramis) Palmire (Mahomet), etc. Le public de Paris confirma le jugement que les connaisseurs avaient porté sur le talent naissant de mademoiselle Volnais, et son succès fut aussi honorable mais plus éclatant que celui qu'elle avait obtenu à Versailles.

Ses débuts se prolongèrent pendant environ six mois. Mademoiselle Bourgoin débuta pour la seconde fois et la rivalité s'établit entre les deux émules. Mademoiselle Bourgoin, plus formée, pouvait le disputer à Vénus même par l'air de volupté que respirait sa figure divine; et mademoiselle Volnais, dont le visage était céleste, aurait pu l'emporter sur la décence même par la candeur enchanteresse qui transpirait à travers ses traits.

Les amateurs prirent parti selon leur goût, et

chacune de ces débutantes eut un grand nombre d'adorateurs. Les éloges qu'on donne à deux jeunes personnes sont plutôt le thermomètre du goût et des sentimens qu'elles inspirent, que la mesure de leur mérite, et les critiques qui encensaient mademoiselle Bourgoin reprochèrent à mademoiselle Volnais d'avoir un ton larmoyant, de ne pas soutenir son débit, et de recourir à des transitions trop fréquentes et peu naturelles pour produire de l'effet (1).

---

(1) Je ne ferai point à mes lecteurs, ni à mademoiselle Volnais, le mauvais tour de prendre au hasard dans le recueil de vers composés pour elle; car, s'il était assez malin pour tomber sur un épitre intitulée *le mois de mai*, fruit de la muse étique de ce bon M. Dusausoir, le doyen des faiseurs de madrigaux aux divinités théâtrales, on pourrait m'accuser de causticité. Mais je vais rappeler une jolie épitre de Joseph Despaze, qui, possesseur du fouet de Juvénal et de Boileau, le déposa pour prendre la lyre d'Apollon et célébrer la jeunesse et la beauté.

Quoi! vos attraits et vos talens
Font les délices de la scène !
Quoi ! jeune Volnais, à quinze ans
Vous respirez déjà l'encens
Sur le trépied de Melpomène.
Les arts ont orné votre esprit,
Les amours ont paré vos charmes,
Mais votre cœur seul vous apprit
Le secret de verser des larmes.
Racine même, grâce à vous,
A mieux cet accent qui nous touche;
Ses vers semblent encor plus doux,

Mademoiselle Bourgoin, par une action singulière et hardie, hâta, sans le vouloir, la récep-

---

Quand ils sortent de votre bouche.
Ma muse enfin à vos succès,
Ne peut égaler ses éloges,
Vous annonce-t-on aux Français,
Paris se dispute les loges ;
Plein d'un espoir délicieux,
Pour vous d'avance il se declare,
Il maudit la toile barbare
Qui vous cache encore à ses yeux.
Et quand le dernier personnage
A, dans l'opprobre et les revers,
En déclamant son dernier vers,
Exhalé ses feux et sa rage,
Le parterre, encor agité,
Eprouve une ivresse nouvelle ;
Sa voix bruyante vous rappelle
Au lieu que vous avez quitté.
Vous avez beau vous en défendre,
La modestie est un devoir ;
Mais paraissez, on veut vous voir
Lorsqu'on ne peut plus vous entendre.
Suivez donc le noble sentier,
Où la gloire vous environne;
Tressez longtemps votre couronne
De fleurs, de myrthe et de laurier.
Vainement un censeur profane,
Voudrait ternir votre destin ;
Vos sanglots, aux pieds d'Orosmane,
Les pleurs qui baignent vot re sein,
Quand son délire vous condamne,
Tout en vous rappèle Gaussin.
Vous avez son regard, sa grace,
Sa voix, sa sensibilité ;

tion de mademoiselle Volnais; mademoiselle Duchesnois, soumise à la coutume de jouer à Versailles avant de débuter à Paris, était annoncée dans le rôle de Phèdre, et mademoiselle Volnais dans celui d'Aricie. Le nom de mademoiselle Bourgoin figurait sur l'affiche du Théâtre français où elle devait représenter Eugénie; mais au lieu de se rendre à la rue de Richelieu, mademoiselle Bourgoin se costume en Aricie, part pour Versailles, et va s'établir une heure avant qu'on allume la rampe, dans le fauteuil de Phèdre, où elle attendit tranquillement l'arrivée des acteurs. Mademoiselle Volnais, qui ne se doutait de rien, descend de sa loge prête à paraître sur la scène. Que l'on juge de son étonnement de trouver sa rivale vêtue comme elle, qui annonce qu'elle est venue pour jouer le rôle d'Aricie! Grande rumeur parmi les comédiens, qui eurent recours au commissaire du gouvernement que mademoiselle Volnais

---

Et si le ciel en sa bonté
Vous avait fait naître à sa place,
Si Voltaire, de vos essais,
Eut vu le précoce succès,
A vos talens, à votre zèle,
Payant le tribut le plus doux,
Ce grand homme aurait fait pour vous,
Les vers charmans qu'il fit pour elle.

avait prié de répondre pour elle ; mais rien ne put faire changer mademoiselle Bourgoin. Elle se plaça dans la coulisse, et déclara qu'à la réplique elle entrerait sur le théâtre avec mademoiselle Volnais, si elle ne lui cédait de bonne volonté. La réplique est prononcée ; Aricie Bourgoin s'élance sur le théâtre, et Aricie Volnais moins hardie n'ose franchir le pas et retourne tristement dans sa loge, pour se déshabiller et donner un libre cours à sa douleur.

La Rochelle, Dazincourt et Saint-Prix, témoins de cette scène, se rendirent dès le lendemain chez le ministre, pour demander la réception de mademoiselle Volnais, ce qu'ils obtinrent de suite.

Les débuts de mademoiselle Duchesnois et de mademoiselle Georges attirèrent trop l'attention des zélateurs de Melpomène pour que les regards ne se portassent pas entièrement sur ces deux reines, et les intérêts des jeunes princesses n'occupèrent plus que leurs amis particuliers.

La taille de mademoiselle Volnais est un peu au-dessous de la moyenne ; son organe est agréable ; ses attitudes ont plus de fierté que de naturel, et ses développemens plus d'aisance que de noblesse ; mais cette actrice a de la grâce, de la décence, un bon ton de comédie et une grande

intelligence. Elle saisit fort bien l'ensemble d'un rôle, en fait ressortir les détails, et, si sa diction est quelquefois un peu trop solennelle dans la tragédie, elle est pure et facile dans la comédie. Mademoiselle Volnais joue très-bien Andromaque, Esther, Pulchérie, Azéma, Aricie, Rodogune; mais, supérieure dans la comédie, elle excelle dans le rôle de la Comtesse du mariage de Figaro, elle y déploie les manières nobles et aisées d'une femme de qualité et une dignité grâcieuse, qui adoucissent ce que la faiblesse de la Comtesse Almaviva a de repréhensible, par rapport aux bonnes mœurs. La Mère coupable est aussi un personnage qu'elle rend avec une sensibilité communicative et une frappante vérité. Madame de Sévigné, mis Magdonald d'Edouard en Ecosse et la Mère rivale qu'elle a joué d'original, sont encore des rôles qui ont ajouté à la réputation de mademoiselle Volnais.

C'est dans le moment que le Théâtre Français manque de sujets dans les deux genres, et particulièrement dans les deux emplois que joue cette actrice, qu'elle a obtenu sa retraite et une représentation dans la salle de l'Opéra, qui a eu lieu le 17 de mars dernier. Elle y a joué le rôle de madame de Sévigné, et les applaudissemens qu'elle a reçus et l'abondante moisson qu'elle a

fait de lauriers et d'argent ont dû lui prouver les regrets qu'éprouvent les connaisseurs et le public de lui voir quitter le théâtre, à la fleur de l'âge, dans tout l'éclat de sa beauté et dans toute la force de son talent.

M[lle] DUPUIS. (*)

Mademoiselle *Rose* Dupuis faisait partie de la troupe des jeunes élèves du théâtre de la rue Thionville (Dauphine). Elle entra ensuite à celui de la Porte-Saint-Martin. Le rôle de Pauline des Frères à l'épreuve, drame de Lepelletier-Volmerange, qu'elle joua très-bien, la fit remarquer de Dazincourt qui lui donna des leçons, et c'est sous les auspices de cet acteur qu'elle débuta au Théâtre Français, le 17 février 1808, par le rôle d'Andromaque et par celui d'Isabelle de l'Ecole des maris. Mademoiselle Dupuis fut admise comme pensionnaire.

Une belle figure, une taille noble, un maintien modeste, de beaux bras et beaucoup d'intelligence, prévinrent en faveur de cette actrice, lorsqu'elle parut sur la scène française.

On s'aperçut qu'elle rendait moins bien les morceaux de tendresse et les passions fortes que les endroits raisonnés et de détails, et que tout ce qui exigeait de la finesse et de la gaîté lui était plus favorable que les mouvemens qui demandent du pathétique et du sentiment.

Après avoir éprouvé les contrariétés et les dégoûts dont les pensionnaires sont ordinairement abreuvés, surtout lorsqu'ils ont du talent, mademoiselle Dupuis a reçu la récompense de ses tribulations; elle a été élevée au rang de sociétaire.

Cette actrice ne joue plus la tragédie, et elle fait fort sagement. Elle double mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd dans l'emploi des grandes coquettes, et l'on ne peut lui contester les progrès qu'elle a faits. Je lui ai vu jouer madame Courval de l'Ecole des pères avec autant d'intelligence que de vérité; mais c'est particulièrement dans le rôle de la belle Fermière que mademoiselle Dupuis se distingua. Elle le prit d'une manière conforme à ses moyens et tout-à-fait dissemblable à celle de mademoiselle Leverd. Un ton noble, qui transpirait à travers le costume de Fermière, une fermeté respectueuse, sont les principales qualités que l'on remarqua dans la Catherine créée par cette actrice, et qui lui méritèrent un succès honorable. Si mademoiselle Dupuis continue à se livrer à l'étude de son art, elle se placera bientôt sur le même rang de ses chefs d'emploi, qui séduisent par leurs grâces et fixent l'admiration par leurs talens.

ARMAND. (*)

Cet acteur est né à Paris, et sa famille le destinait à être valet de chambre coïffeur de madame la comtesse Dubarry, dont sa mère était la première femme de chambre, mais la révolution changea sa destinée, et il prit le parti de se faire comédien. Il débuta, en l'an 7 (1798) à Feydeau où plusieurs acteurs du Théâtre Français étaient réunis, et il fut ensuite admis à celui de la rue de Richelieu.

Le physique d'Armand, le plus avantageux que l'on puisse trouver pour les rôles de petits-maîtres, séduisit le public, et il réussit; mais il échoua complètement dans le rôle de Britannicus et renonça à la tragédie. Armand est bien placé dans les amoureux de Marivaux, mais il ne doit pas sortir du cercleétroit de ce genre; car tous les rôles qui demandent de la noblesse et de la chaleur sont au-dessus de ses forces.

Cet acteur se disait élève de Fleury, et pourquoi n'a-t-il pas mieux profité de ce modèle? Fleury rendait d'une manière parfaite ce mê-

range de déraison et d'impertinence, qui laisse apercevoir à travers son désordre l'usage de la grande société. — Je ne citerai que le Marquis du Dissipateur qu'il jouait avec tant de supériorité. J'ai vu Armand dans ce même rôle; il n'y est ni impertinent ni ivre; il est vrai qu'il y fait plus de bruit que Fleury, qu'il arpente le théâtre en gambadant, et qu'au lieu d'être fat il n'est que froid et fatigant.

Il est des personnages de l'emploi des amoureux qu'Armand joue très-bien, et, s'il voulait se composer un répertoire, il pourrait acquérir de la réputation, et être très-utile au Théâtre Français. Il est bien placé dans le Tartuffe des mœurs, les Rivaux d'eux-mêmes, la Mère coupable, la jeune Femme colère, etc.

A la retraite de Fleury, Armand voulut s'essayer dans les rôles de haut comique. Il choisit Clitandre des Femmes savantes et le Dissipateur. Son brédouillement, sa légèreté et son peu de chaleur sont des obstacles que l'intelligence et l'usage de la scène n'ont pu vaincre, et qui s'opposent à ce que cet acteur joue les premiers rôles. On reconnut, dans le Dissipateur, qu'il ne pouvait s'élever au-dessus du ton de la bourgeoisie. C'est à tort qu'on le cite avantageusement dans le Comte de Clarendon (Eugénie). Ce personnage est au-dessus de la sphère d'Ar-

mand. Cet acteur n'est pas plus heureux dans le Joueur que les partisans comprennent parmi ses bons rôles; il y confond la fureur et la rage d'un joueur d'une classe distinguée avec le ton trivial d'un brutal en colère.

Ce n'est point pour blesser l'amour-propre d'Armand que je fais ces observations, puisqu'elles tendent à le déterminer à ne se montrer que dans les rôles qui conviennent à son physique et à ses moyens, et s'il veut bien les méditer, il sera convaincu que je rends justice à son talent, qui, distingué dans un emploi, ne saurait briller dans un autre qui flatterait peut-être davantage son ambition et sa vanité (1).

---

(1) La vanité est de tous les états. Voici une anecdote assez gaie qui en est la preuve, et qui adoucit ce que l'orgueil des comédiens peut avoir de ridicule. Un évêque de Noyon (Monsieur de Clermont-Tonnerre) dicta lui-même à un prêtre, son sécrétaire, l'éloge suivant, pour qu'il fût imprimé après sa mort : « Ce prélat, dit donc M. de « Noyon, en parlant de sa personne, est élevé au souverain degré « de la gloire ainsi que du mérite. L'Eglise diocésaine le regarde « comme son père, la provinciale comme son ornement, la natio- « nale comme son organe, l'universelle comme sa lumière. L'Etat « l'honore comme conseiller, l'Ordre comme commandeur, l'Aca- « démie comme son oracle, et le monde comme un prodige ».

CARTIGNI. (*)

Il faut réunir de rares qualités pour exceller dans les rôles de valets. Cartigni en possède plusieurs, et particulièrement celles qui dépendent de l'intelligence et que l'on peut acquérir par la méditation et par le travail. Le débit de cet acteur a de la justesse , et souvent de la chaleur; sa diction est spirituelle, et ses gestes sont en harmonie avec sa diction. On lui reconnaît des intentions comiques, dont il affaiblit quelquefois l'effet par l'habitude de rire de ce qu'il dit. Sa figure, qui exprime presque toujours la gaîté, est la source de ce défaut dont il peut se corriger. Les figures riantes sont les moins plaisantes au théâtre et nuisent à l'effet du comique des situations ; j'en citerai un exemple : Si, en sortant d'être bâtonné par le dieu Mercure, Sosie, en prononçant ces paroles : *Juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade*, ne montre pas la tristesse sur sa figure, il ne produira point d'effet, et cette sortie n'est gaie que pour les spectateurs.

La prononciation de cet acteur est un peu

rude; il doit s'appliquer à l'adoucir, et cela lui sera facile, s'il appuie moins sur la consonne R.

Le physique de Cartigni est avantageux; mais, en prenant de l'embonpoint, il peut être encore mieux placé dans les rôles à manteaux que dans l'emploi qu'il remplit. La manière dont il joue Bernadille de la Femme juge et partie, en est une preuve. J'ai vu Dugazon dans ce rôle et, d'après l'idée qu'il m'en a laissée, Cartigni marche sur ses traces. Naturel, jeu de physionomie, comique sans charge, sont les qualités qui font mériter à Cartigni les applaudissemens qu'il reçoit dans ce personnage difficile à rendre. Un peu plus de mordant, de chaleur et d'abandon, ce que cet acteur acquerra quand un plus long usage de la scène lui aura donné cette confiance si nécessaire au développement des facultés qu'une timidité modeste tient ordinairement captives; et alors Cartigni se montrera avec tous les avantages que la nature lui a prodigués....

Le Mercure galant est encore une pièce dans laquelle Cartigni fait preuve d'un talent original. S'il rajeunit un peu trop le campagnard Lamotte et si son ivresse, dans Larissole, n'est pas tout-à-fait celle du peuple, celle du plaisir, il ne laisse rien à désirer dans Boniface et Beaugénie. J'ai vu jouer cette pièce à Préville, et

je crois que ce grand comédien aurait été satisfait de Cartigni dans ces différens personnages.

Cet acteur fait des progrès sensibles, et s'il veut sacrifier les applaudissemens de la multitude, que l'on force par un comique outré, à l'étude de son art, il en obtiendra de durable; et méritera d'être placé parmi les acteurs qui se sont illustrés dans l'emploi qu'il remplit.

MONROSE.

Monrose qu'on a beaucoup trop flatté dans ses débuts et que l'on déprécie maintenant avec moins de raison encore n'est point un acteur ordinaire, et si sa taille est un peu petite pour les valets de grande livrée, il a un bon masque et de la verve comique.

Cet acteur est très-bien placé dans les personnages fourbes et adroits, tels que Dave de l'Andrienne, l'Olive du Grondeur, Strabon de Démocrite, Scapin des Fourberies, Mascarille de l'Etourdi qu'il joue d'une manière à satisfaire les connaisseurs les plus difficiles.

Monrose a obtenu de brillans succès dans ses débuts qui eurent lieu en 1815. Il donna les plus grandes espérances aux amateurs de la bonne comédie, et maintenant on lui reproche de ne les avoir pas tout-à-fait réalisées, parce qu'il a négligé son art.

Il est vrai que depuis quelque tems, cet acteur semble ne paraître sur la scène qu'avec dégoût, et qu'il a contracté l'habitude de tenir ses mains

dans les poches de son habit et de balancer ses bras d'une manière réglée, ce qui ne convient qu'à un niais.

Je vais lui adresser quelques observations qui pourront aussi servir à son chef d'emploi.

Il est essentiel qu'un acteur saisisse et marque la nuance qui sépare le comique des valets qui obéissent de celui des domestiques adroits, qui profitent de la faiblesse de leurs maîtres pour les gouverner à leur fantaisie.

Le comique de Sosie (Amphytrion) est dans la crainte, la poltronnerie et l'obéissance servile; celui de Mascarille (l'Etourdi) est dans la force, l'intrigue, l'effronterie et même l'insolence. Il est donc possible qu'un comédien joue le rôle de Sosie d'une manière satisfaisante, qu'il ait assez d'intelligence pour bien concevoir celui de Mascarille, sans qu'il puisse le rendre avec la même vérité.

L'on doit encore distinguer une troisième sorte de comique, c'est celle qui naît de la situation dans laquelle se trouve le maître du valet. Je ne citerai qu'un exemple, c'est celui d'Hector dans le Joueur de Regnard. Lorsque Valère est en veine de bonheur, et que le jeu le favorise, Hector doit se livrer à tout ce qui peut égayer son personnage; mais, lorsque son maître est en

proie aux revers de la fortune et qu'il redoute sa colère, il doit agir avec la plus grande retenue. Si, dans le cinquième acte, Hector se permettait de parler à Valère de la même façon que Mascarille parle à Lélie, Valère devrait le faire sauter par la fenêtre.

Il faut en outre qu'un valet ne prenne pas un ton trop familier envers son maître. Le domestique d'un grand seigneur a son genre de noblesse, et, toutes les fois qu'il s'en écarte, il s'éloigne de l'esprit de son personnage.

Ce n'est ni dans les lazzis d'Arlequin, ni dans les grimaces de Paillasse, que consiste le vrai comique; le bon, le seul, le comique naturel, est plus dans la manière dont l'acteur écoute son interlocuteur que dans la manière de lui répondre. Préville était sublime lorsqu'il écoutait; le jeu de ses muscles, son silence actif, sa façon de regarder avant de répliquer, excitaient le rire, et l'on peut assurer que sa pantomime eut fait reconnaître à un sourd le genre de personnage qu'il représentait.

Monrose aurait tort de prendre ces observations pour une critique qui le concerne seul, et je me plais à rendre justice à ses bonnes qualités. Il a du naturel, du mordant et de l'originalité, et il peut, avec du travail, perfectionner

son talent et acquérir une réputation distinguée, s'il ne se laisse pas décourager par une critique trop amère, et qu'il se persuade bien

> Qu'un éloge insipide et sottement flatteur,
> Déshonore à la fois le héros et l'autenr.

DESMOUSSEAUX. (*)

Bien loin de regarder Desmousseaux comme un acteur sans mérite, je crois qu'il peut devenir très-utile à la Comédie Française. Son physique est beau; sa figure, dont les traits sont prononcés, ne manque pas de dignité; son organe est fort et sonore, et son débit raisonné prouve son intelligence.

Cet acteur débuta, en 1812, par le rôle de Tancrède, et le public applaudit aux qualités qu'il reconnut en lui, mais il s'aperçut ensuite que, pour suppléer à la sensibilité et au pathétique dont il n'est pas bien pourvu, il avait recours à une chaleur de nerfs, qui s'annonçait par des mouvemens d'épaules précipités qui dégénéraient en un tremblement général; ce qui ne saurait s'allier avec la noblesse et la dignité qu'exige Melpomène; que sa voix devenait sépulcrale ou cassée, quand il voulait la forcer, et que sa diction, d'abord sage, était criarde et monotone dans les morceaux qui demandent de l'énergie. On conclut de cet ensemble de quali-

tés et d'imperfections que Desmousseaux ne pouvait remplir dignement l'emploi des pères nobles auquel il se destinait. Le comité du Théâtre Français lui accorda la préférence sur des sujets jugés plus favorablement, et lui mit le sceptre tragique dans les mains, contre le vœu du public.

On prétend que, parvenu au rang de sociétaire, Desmousseaux n'a pas conservé ce ton modeste, qui lui avait ouvert la porte du chœur où figurent les chanoines de la rue de Richelieu; ce qui a indisposé bien des critiques contre lui.

Il faut que Desmousseaux, pour se concilier les gens raisonnables et les suffrages du parterre, renonce aux pères nobles, et qu'il borne son ambition aux troisièmes rôles.

C'est dans cet emploi que d'Auberval et Dubois se sont fait une réputation qui leur survit. Si Desmousseaux veut essayer de ce moyen, son amour-propre, qui peut-être m'accuse d'injustice, en sera bientôt satisfait, et c'est la seule route qu'il doit suivre, s'il veut parvenir à ce degré de talent qui assure aux comédiens une place honorable à la cour de Melpomène ou à celle de Thalie.

M[LLE] DEMERSON.(*)

Mademoiselle DEMERSON *femme de M. Bonard.* Cette actrice jouait avec agrément l'opéra-comique en province, quand elle vint à Paris, pour débuter à la Comédie Française dans l'emploi des soubrettes (1).

Mademoiselle Demerson débuta en 1810. Cette actrice a la voix agréable; son débit a du mordant et de la vérité; elle a de la gaîté et de la finesse; elle détaille un rôle avec esprit; mais on peut lui reprocher de mettre quelquefois de la coquetterie où il ne faudrait que du naturel... Point de traits, mais de la physionomie, de la grâce, des yeux ronds, un nez quarré, la bouche

(1) Des obstacles que cette actrice ne pouvait prévoir l'arrêtèrent et elle sollicitait ses débuts depuis quinze mois sans pouvoir obtenir la promesse qu'on lui accorderait cette grâce, lorsqu'une personne charitable lui donna le salutaire avis de se présenter au Conservatoire. Cette idée fut un trait de lumière. Elle va frapper à la porte du temple de la présomption et de la faveur, reçoit trois ou quatre leçons, et, quinze jours après, le nom de mademoiselle Demerson, élève du Conservatoire, figurait en très-gros caractères sur l'affiche du théâtre de la rue de Richelieu.

irrégulière, mais charmante, une taille svelte ; voilà l'ensemble qui fait de grandes passions et qui réussit au théâtre.

Finette du Philosophe marié, Lisette des Folies amoureuses, la Suivante de l'Homme à bonnes fortunes, Finette du Dissipateur, Dorine du Tartuffe, la Forêt de Molière avec ses amis, Cateau du Grondeur, sont des rôles que mademoiselle Demerson joue avec supériorité ; mais c'est particulièrement dans celui de Cléanthis de Démocrite que je lui ai vu déployer un comique, un jeu muet et un aplomb, qui doivent lui mériter une place distinguée parmi les actrices qui ont porté le masque de Thalie avec un grand succès.

MLLE DUPONT. (*)

Bien faite et jolie, on peut reprocher à Mlle. Dupont d'avoir une mine charmante, ornée de deux grands yeux, d'un nez impertinent sans être retroussé, de lèvres saillantes, de traits agréables et mutins qui forment un tout hardi qui conviendrait beaucoup mieux à un espiègle qu'à une servante de Molière, ou à une femme de chambre de Marivaux. Ajoutez à cela une main assez forte au bas d'un bras un peu long, une taille élégante, un maintien assuré, et vous aurez l'ensemble agaçant qui distingue Mlle. Dupont.

J'ai vu jouer à cette actrice Martine des Femmes savantes avec assez de chaleur et de vérité. Elle a, lorsqu'elle se souvient des leçons de son professeur (Dupont de la comédie française) de la franchise et de la gaîté; mais le plus souvent s'abandonnant à la prétention ambitieuse de produire de l'effet, elle minaude, force le ton de sa voix, ce qui le rend uniforme et quelquefois dur. On peut lui reprocher encore de substituer un air coquet au maintien décent qu'une

femme de chambre doit avoir, une mise recherchée au costume de son rôle, et de prendre un ton décidé et desmanières libres qui annoncent le désir déplacé de vouloir éclipser sa maîtresse.

Que cette actrice consulte encore son beau-père (son professeur), qu'elle ne s'écarte pas de la route qu'il lui a tracée; et si elle sait profiter des bonnes qnalités que la nature lui a prodiguées, elle doit espérer de parvenir à perfectionner son talent.

MLLE REYNIER.(*)

Mlle. Reynier *femme Tousez.* Après avoir joué les Soubrettes au théâtre de l'Odéon, cette actrice débuta, en 1812, à la comédie française, dans l'emploi des grandes Princesses, par le rôle d'Andromaque et par celui d'Hermione. Mme. Pelicier qui jouait les caractères, se retira, l'année 1816, et MM. les Sociétaires donnèrent une promesse de réception à Mlle. Reynier pour la faire consentir à jouer les confidentes et à remplacer Mme. Pelicier dans la comédie.

Mlle. Reynier a fait plus d'une fois preuve d'intelligence et de talent. Elle manifeste quelquefois, il est vrai, trop d'ambition dans sa diction et dans ses gestes; mais elle est très-bien à la scène par son jeu muet, et par l'intérêt sensible qu'elle prend à l'action. Cette actrice est mieux placée dans la comédie; elle s'y fait applaudir par un débit juste, un jeu spirituel et des intentions vraies; mais il faut qu'elle vise moins à l'effet pour en produire davantage.

LIGIER. (*)

Cet acteur a joué la tragédie, pour la première fois, sur le théâtre de Bordeaux, sa ville natale, en 1813, à l'âge de dix-sept ans. Il choisit le rôle d'Othello. Admis au Conservatoire, en 1819, il débuta, l'année suivante, à la comédie française, où il fut reçu comme pensionnaire.

Cet acteur a de beaux moyens; son organe est plein et sonore; sa physionomie a plus d'expression que de noblesse; mais il a de la chaleur et le germe d'un vrai talent.

La tête de Ligier est trop grosse pour l'exiguité de son corps. J'ai démontré, en parlant de Michelot, combien une petite taille était défavorable dans la tragédie, et celle de Ligier ne lui permet pas de représenter Gengis, Zamore, Tamerlan, Achille, etc. Il faut donc qu'il se forme un répertoire composé des seconds rôles marqués et des premiers, où son physique ne sera pas tout-à-fait déplacé.

La diction et les gestes de Ligier appartiennent

l'école du Conservatoire. Toute imitation est un vice dans l'art théâtral. Ce jeune acteur doit simplifier son débit et son jeu, et ne pas confondre la dignité avec l'emphase, le naturel avec la familiarité.

Les moyens moraux de Ligier ne sont pas en harmonie avec ses moyens physiques; et il ne peut réussir au théâtre qu'en les accordant par des combinaisons qui ne sont jamais que le fruit de l'étude et de l'expérience.

Ces courtes observations me sont dictées par l'intérêt même de Ligier, et il en jugera l'efficacité, s'il veut y réfléchir et en profiter, par le succès qui couronnera sa docilité, sa persévérance et son travail.

DUMILATRE. (*)

Cet acteur est grand ; il a un physique convenable pour le théâtre, de beaux moyens, une diction juste, et, avec tous ces avantages, depuis l'année 1811 qu'il a débuté par le rôle de Tancrède, il n'a pas tenté de sortir du cercle étroit des confidens et d'un petit nombre de personnages, qui appartiennent à l'emploi des troisièmes rôles dont se compose son modeste rétoire.

Dumilâtre semble remplir une tâche qui lui est imposée et non exercer un art. Je l'invite à sortir de sa nonchalance et à se hasarder dans les rôles de rois et de pères nobles. La manière dont il joue Assur (Sémiramis) et Théramène (Phèdre) doit lui faire espérer d'y réussir.

Dumilâtre est peut-être le seul comédien qui mérite le reproche de ne pas oser ; il en est tant que l'on peut accuser avec justice de trop entreprendre.

ARISTIPE. (*)

Aristipe Bernier. Cet acteur appartient à une famille distinguée par des emplois honorables et des talens utiles. Il étudiait les lois, mais ayant vu, la première fois qu'il fut au Théâtre Français, Talma dans le rôle d'Hamlet, la fièvre de la comédie, si je puis m'exprimer ainsi, le prit si subitement et avec tant de violence qu'il abandonna Thémis pour consacrer ses talens à Melpomène. Découvrir un théâtre, apprendre Hamlet et le représenter, tout cela fut exécuté en peu de jours. Les applaudissemens qu'on lui prodigua comblèrent son désir, et il fut s'offrir au Conservatoire où Saint-Prix le reçut. Talma et Larive l'encouragèrent; Baptiste aîné lui assura qu'il ne réussirait jamais, et Michelot le fit supprimer, à cause d'un grasseyement dont la prononciation d'Aristipe était entachée. Les obstacles irritèrent sa passion, et il résolut de lutter contre eux et de les vaincre. Aristipe s'enferma chez lui; il travailla avec opiniâtreté à éclaircir son organe sourd et pâteux, et, après six mois de retraite, il en sortit pour se montrer de nouveau au Conservatoire où il fit entendre, au grand

étonnement de MM. les professeurs, une voix sonore, une prononciation nette, et on l'admit une seconde fois en faveur de ce prodige.

Après avoir joué avec Talma dans les principales villes du midi de la France, et débuté au Théâtre Français, le 2 septembre 1818, par le rôle de Manlius, Aristipe fut donner lui-même des représentations en province, et il reparut sur le théâtre de la rue de Richelieu, le 1er. juin 1819, dans le rôle de Tancrède.

Aristipe ne manque pas de chaleur, mais son physique, peu noble et petit, est un obstacle à ce qu'il représente dignement les héros tragiques. Les gestes de son bras droit ont de la grâce, mais tout son côté gauche, bras, cuisse et *mi-tête* sont encore un peu du domaine du Conservatoire. Sa diction prouve son intelligence, et, comme il soutient, dans un ouvrage étendu qu'il compose sur l'art théâtral, qu'il n'est aucun défaut de prononciation, soit de nature ou d'habitude, qu'on ne puisse corriger par un travail assidu, il faut espérer qu'il nous prouvera par l'exemple que les ressources de l'étude et celles de l'art peuvent aussi triompher des difficultés que la nature semble avoir opposées au développement de son talent dramatique, et que rien ne résiste à la véritable élévation de l'âme, sentiment généreux qu'il manifeste par sa louable émulation.

SAINT-AULAIRE. (*)

C'est en 1816 et à l'âge de vingt-trois ans que Saint-Aulaire entra dans la carrière du théâtre.

Cet acteur aurait dû se borner, en commençant la comédie, aux rôles de grands raisonneurs, s'il n'osait se hasarder dans le premier emploi de la tragédie dont il a le physique. Saint-Aulaire dit bien, mais il n'a point encore fait preuve de cette sensibilité et de ce pathétique qui sont indispensables pour remplir avec vérité les rôles de D. Diégue, de Venceslas, de Lusignan, etc.

Ce jeune comédien, qui, après avoir joué avec distinction sur divers grands théâtres de province, a débuté à la Comédie Française, le 2 mai 1820, par le rôle de Burrhus (Britannicus), ferait peut-être bien de revenir sur ses pas et de prendre la route que je lui indique, route qui a été suivie par Brizard et par Monvel, pour arriver à l'emploi des pères nobles et au degré de perfection qui les a rendus célèbres.

GUYAU. (*)

Appellé à la Comédie Française sur la réputation qu'il s'était acquise en province, Guyau y débuta, dans le mois d'avril 1818, par le rôle d'Orgon du Tartuffe et par celui de Rémy des Fausses Confidences.

Ce comédien est doué d'un bon physique pour les rôles qu'il joue. Son organe est clair, et sa prononciation, quoique nette, a besoin d'être purgée d'un accent méridional, dont il n'a pu se corriger tout-à-fait. Guyau a de la franchise, de la chaleur et du naturel, mais sa diction est quelquefois précipitée, et sa voix s'enroue, lorsqu'il force ses moyens.

Guyau a beaucoup d'intelligence, et il peut, en étudiant son art, perfectionner son talent déjà très-estimable. La Comédie Française a mal fait de ne pas garder cet acteur, car ses émules ne le remplaceront pas.

DUMOUY. (*)

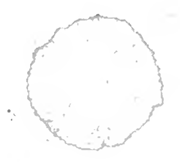
Ce jeune homme, né à Paris, appartient à une famille qui joint la fortune à la considération, et son éducation a été des meilleures.

Dumouy a joué, pour ses débuts qui ont eu lieu au Théâtre Français dans le mois de février de cette année, Cinna, Tancrède et Horace (les Horaces), et il a mérité des succès qui l'ont fait admettre au nombre des pensionnaires.

Cet acteur âgé de vingt-trois ans n'avait encore paru sur aucun théâtre, et on lui doit les encouragemens qui sont le résultat d'une critique saine et douce, et le salutaire préservatif contre l'effet mortifère des éloges intéressés qu'on ne manquera pas de lui prodiguer.

L'on ne saurait sans injustice refuser à ce débutant de l'intelligence et de l'esprit, d'après la manière dont il a fait ressortir les détails et combiné les effets des trois rôles qu'il avait choisi.

Le physique de Dumouy est très-bien, mais il sera beaucoup mieux à mesure qu'il se formera



davantage. Ses bras sont un peu longs, et il doit être sobre de gestes.

En accordant une diction pure à cet acteur, je dois lui faire observer qu'il réussira à la nuancer, en s'appliquant à donner à sa voix pleine et harmonieuse, et cela par un travail constant, assez de flexibilité pour en mettre les sons en harmonie avec la justesse de ses intentions et le naturel de son débit.

Une chaleur expansive, une diction variée et un jeu muet vrai, sont les trois qualités essentielles pour un tragédien. Il est facile de confondre la première, surtout lorsqu'il s'agit d'un débutant, avec cette chaleur de nerfs qui en impose à la multitude, et qui prend sa source dans l'imagination et dans l'énergie. Rarement un commençant, quelles que soient ses dispositions, montre le feu sacré dont l'âme est le foyer, parce que l'embarras et l'inexpérience en éteignent les flâmes; mais Dumouy a eu plusieurs de ces beaux élans qui en sont les précurseurs et que l'on peut regarder comme ses premières étincelles.

Ce jeune acteur se présente avec d'excellentes qualités, et l'attention que j'ai d'en parler dans cet ouvrage prouve que j'ai cru reconnaître en lui le germe d'un véritable talent.

MLLE. WENZEL. (*)

Mlle. *Virginie* WENZEL a eu l'avantage d'être bien élevée par sa mère, femme d'une amabilité charmante. Cette actrice débuta, le 4 octobre 1816, par Andromaque et Agnès de l'École des Maris, qu'elle choisit pour son premier début. Elle joua, peu de jours après, Iphigénie, et Rosine du Barbier de Séville, avec le plus éclatant succès ; le public la redemanda et lui prodigua des applaudissemens flatteurs et encourageans. Même reussite et mêmes honneurs dans les rôles de Zaïre, et d'Angélique de l'Epreuve nouvelle, qu'elle joua pour son troisième début.

Mlle. Wenzel fut admise au rang des pensionnaires. Nonobstant les obstacles qu'éprouve une commençante qui possède d'excellentes qualités à paraître dans de bons rôles, cette aimable actrice a fait de rapides progrès, ce qui a excité contre elle les efforts de cette cabale permanente au théâtre de la rue de Richelieu, exclusivement occupée à en éloigner les sujets qui

pourraient en reculer la ruine. Les titres que Mlle Wenzel a pour exciter sa haine sont puissans, puisque cette actrice est jeune, bien faite et jolie, et qu'elle se fait remarquer par une diction franche, par des gestes gracieux et naturels, et par un jeu de physionomie toujours d'accord avec la scène.

Quelquefois la faiblesse des moyens de Mlle. Wenzel l'oblige à forcer son organe et à détourner son attention du personnage qu'elle représente pour la porter sur elle-même; et alors la dignité de ses attitudes en souffre, sa diction paraît moins vraie et son débit plus recherché. Mlle. Wenzel doit donc se borner, pour l'instant, à l'emploi des jeunes princesses dans la tragédie. Les applaudissemens qu'elle reçoit dans Zaïre, Junie, Iphigénie, et dans tous les rôles de ce genre où elle est vraiment intéressante par l'intelligence et la chaleur qu'elle y déploie, doivent la déterminer à attendre que le tems ait donné assez de force à ses moyens pour qu'elle puisse représenter dignement Alzire, Adélaïde Duguesclin, Hypermnestre etc.

La comédie offre, dans ce moment, un champ plus varié et plus agréable à Mlle. Wenzel. Les connaisseurs qui lui ont vu remplir le rôle d'Agathe dans les Folies amoureuses, ont apprécié la gaîté, la finesse et l'esprit qui distinguent son

talent. Elle leur a prouvé, dans Julie de l'Obstacle imprévu de Destouches, personnage un peu trop libre, qu'elle savait allier les grâces, la décence et le raisonnement, et qu'elle pouvait faire des incursions très heureuses dans l'emploi des Coquettes. L'on voit avec peine que, dans l'état de détresse où se trouve le théâtre de la rue de Richelieu, MM. les Sociétaires se montrent en opposition au desir du public qui a marqué la place de Mlle. Wenzel parmi eux, au lieu de la laisser en butte aux tracasseries que lui suscite la médiocrité ambitieuse, pour laquelle les intérêts de l'art et la gloire de la scène française ne sont rien auprès de l'amour-propre qui la consume, de l'envie qui la dévore et de la cupidité qui est l'âme de toutes ses actions. On assure que Mlle. Wenzel est engagée au second théâtre français.

M[ME] COSSON. (*)

Madame COSSON venait d'obtenir des succès sur le théâtre de Dijon, lorsqu'elle débuta, pour la première fois, en 1816, sur celui de la rue de Richelieu où elle réussit. Elle y reparut, le 13 mai 1818, dans le rôle d'Agrippine avec beaucoup plus d'éclat.

Une très-jolie figure dont les traits sont marqués et réguliers, une taille haute, remplie de dignité, et de beaux bras, formaient un ensemble élégant et majestueux, qui prévint en faveur de la débutante. Une voix pleine, plus agréable qu'harmonieuse, mais propre à exprimer les passions violentes, des élans d'une chaleur vraie, des attitudes naturelles et nobles, et une grande intelligence, déterminèrent son succès. Elle joua ensuite Cléopâtre, Mérope, etc.

Depuis lors, madame Cosson a fait de grands progrès. Les imperfections qu'on lui reprochait ou sont singulièrement adoucies ou elles ont tout-à-fait disparu. Cette actrice a amélioré son jeu muet; elle s'est corrigée d'un léger balancement

de corps, qui nuisait à la grâce de ses développemens; sa diction est plus variée, ses gestes sont plus simples et mieux réglés, enfin, madame Cosson peut, par le talent qu'elle a acquis, justement prétendre à figurer avec agrément sur l'un de nos deux théâtres.

Mais les intérêts de MM. les sociétaires n'étant plus les mêmes, cette actrice, d'abord prônée et soutenue par le comité, parce que l'absence inattendue de mademoiselle Georges la rendait utile, a été abreuvée de tant de dégoûts et accablée de tant d'injustices que sa démission a été le prix qu'elle a mis à ses services.

Madame Cosson donne des représentations en province avec un grand succès, en attendant que la nécessité oblige encore une fois ses persécuteurs à recourir à ses talens.

MME PARADOL.(*)

Madame *Lucinde* PARADOL fut d'abord destinée à augmenter le nombre des prêtresses de Polymnie. Elle parut dans le temple de cette déesse, en 1816, ornée de la couronne de Didon et ensuite parée de la robe de la Vestale. Après avoir demeuré une année à l'Opéra, cette actrice qui, avait reçu d'excellens principes du célèbre compositeur Plantade, fut jouer à Lyon et à Marseille.

Revenue à Paris au moment où la Comédie Française cherchait une actrice qui pût succéder à mademoiselle Georges, on proposa à madame Paradol de s'essayer dans la tragédie. Il est vrai que le physique de cette actrice est fait pour éblouir et pour séduire. Une taille magnifique, une figure aussi noble que belle, des bras superbes, promettaient à Melpomène une reine digne de porter son diadème.

Madame Paradol débuta, le 23 juillet 1819; par le rôle de Sémiramis, et son succès fut prodigieux. Ce triomphe dura tant que cela fut utile

au comité de la Comédie Française, mais, lorsque d'autres intérêts le rapprochèrent de mademoiselle Georges, les applaudissemens cessèrent, l'encens ne fuma plus, et une critique amère succéda à un éloge outré.

L'organe de cette actrice est plein et flatteur, et comme elle a beaucoup d'intelligence et l'amour de son art, il lui sera facile de se corriger d'une déclamation ampoulée et d'un débit trivial, résultat des premiers principes qu'elle a reçus. Noblesse et vérité sont les qualités qui doivent distinguer la diction tragique.

Les gestes de cette actrice sont plus vrais qu'à l'époque de ses débuts, mais elle n'a point encore perdu l'habitude de tenir sa main droite fermée et de ne présenter que l'index à son interlocuteur. Ce geste de prédilection est faux et ne convient nullement à la dignité de Melpomène.

Les attitudes de madame Paradol sont naturelles, et elle acquerra par l'usage l'aisance et la majesté qui les rendent brillantes. La manière dont elle a joué Cassandre, de l'Agamemnon de M. Lemercier, mérite des éloges, et, si cette actrice est docile aux avis d'une saine critique, elle parviendra à ce degré de perfection qui donne la célébrité.

MLLE BAPTISTE. (*)

Mademoiselle *Baptiste femme* DESMOUSSEAUX. Cette actrice a commencé sa carrière théâtrale par les rôles de soubrettes, mais elle se décida ensuite à jouer les confidentes et l'emploi des caractères. Mademoiselle Baptiste débuta avec agrément, le 29 mai 1817, par le rôle de madame Pernelle du Tartuffe.

Cette actrice, assez faible dans les suivantes de Melpomène, est beaucoup plus occupée du soin de montrer son joli pied qu'elle regarde avec complaisance, que des vers que débite l'héroïne qui est en scène avec elle. Mais mademoiselle Baptiste est très-bien dans les rôles de caractères, et elle a fait beaucoup de progrès. Son débit a du mordant, de la chaleur et de la vérité ; ses gestes sont naturels, et, lorsqu'elle en sera plus sobre, son jeu sera sans tache. Elle a surtout un aplomb rare même chez les comédiens les plus exercés.

MME HERVEY. (*)

Madame HERVEY, a commencé sa carrière théâtrale en 1802. C'est sur le théâtre de Marseille, que cette actrice, extrêmement jeune alors, parut pour la première fois, dans une petite pièce de Patrat, intitulée *l'Espiègle*. Ses débuts furent très-beaux, et le même succès couronna ses efforts à Bordeaux et à Lyon. La réputation qu'elle s'était faite dans ces deux dernières villes, détermina M. Barré, directeur du vaudeville, à l'engager à son théâtre sur lequel elle débuta en 1805, par les rôles de Louise dans *Honorine*, et de Gabrielle dans *Florian*. Douée d'une figure charmante et de la plus expressive mobilité, madame HERVEY, pour laquelle tous les auteurs de la rue de Chartres, s'empressèrent de faire des rôles, fut bientôt reconnue pour une des meilleures actrices de la capitale. (C'était l'opinion de Fleury, assez bon juge en pareille matière). La rare flexibilité de son talent lui permettait de jouer, le même jour et avec un égal succès, Perrette

dans *Haine aux Femmes*, Honorine dans la pièce de ce nom, et le petit savoyard de la *Vallée de Barcelonette* : on n'a point oublié la parfaite vérité de son jeu dans *Fanchon*, dans *Amour et Mystère*, dans les *Pages du Duc de Vendôme*, dans le *Petit Courrier* et dans une foule d'autres ouvrages. La manière dont elle à créé le rôle de la fermière dans les *deux Edmond*, à rappellé aux anciens amateurs du théâtre, les beaux jours de madame DUGAZON, aussi Geoffroi, a, dans un de ces momens assez rares, où le démon de la cupidité ne dirigeait point sa plume, après avoir fait l'analyse de ce vaudeville, ajoutait-il : « Le caractère de la « fermière est digne de Dancourt, et madame « HERVEY le joue avec une franchise, une « aisance, une verve dignes d'une bonne co- « médienne du théâtre français : c'est un rô- « le de paysanne; mais la grâce et le bon ton « percent encore au travers des manières vil- « lageoises que l'actrice est obligée de pren- « dre. Une telle paysanne vaut mieux que bien « des dames ».

Madame HERVEY, qui, pendant long temps soutint presque seule le théâtre du vaudeville, n'a jamais abusé de l'heureuse position dans laquelle elle se trouvait vis-à-vis de l'administration qu'elle avait enrichie. Les causes qui l'on déterminée à quitter un théâtre où elle

ne sera jamais remplacée, sont encore un mystère que je ne chercherai point à éclaircir; mais ne l'avoir pas retenue est une des premières fautes administratives qui ont amené la décadence du vaudeville.

Madame HERVEY jeune encore, et qui pouvait sans trop d'orgueil, aspirer à jouer ailleurs un emploi brillant, eut la louable modestie de débuter le 7 septembre 1819, au premier théâtre Français, dans les mères nobles et dans les *Caractères*. Ses débuts qui furent très suivis ont rempli l'attente des connaisseurs. Elle s'est montrée excellente comédienne dans les rôles d'Orphise de la *Coquette Corrigée* et de *Madame de Sévigné*. Vive, enjouée dans l'hôtesse des *Étourdis*, elle a représenté d'une manière neuve et vraie le personnage odieux d'*Arsinoé*. Les journaux ordinairement si divisés d'opinion, reconnurent unanimement le talent de la nouvelle pensionnaire dont la réputation était faite depuis long temps.

Comme madame HERVEY n'est encore que pensionnaire, elle est condamnée à ne paraître le plus souvent que dans de mauvais rôles.

Les vrais amis de l'art théâtral font des vœux pour que des réglemens absurdes ne s'opposent plus à ce qu'elle remplisse les bons rôles de jeunes mères, qui conviennent si bien à son âge, à sa figure et à son talent.

MLLE GROS. (*)

Mlle *Mariu* GROS. Le père de cette actrice était militaire, et ses longs services lui acquirent plus d'honneur que d'argent. Après une glorieuse carrière, il se vit dans la nécessité d'accepter un emploi assez subalterne dans l'administration du théâtre de la rue de Richelieu; et c'est dans ce théâtre que naquit Mlle. Gros, qui peut être considérée comme un enfant de troupe.

Les premiers sujets de la comédie française s'intéressèrent à sa jeunesse, et Dugazon fut celui qui se chargea plus particulièrement de son éducation théâtrale; c'est ce grand comédien qui la dirigea dans ses débuts, et la réussite de Mlle. Gros fut des plus brillantes.

Très-jeune encore, sans guide et sans expérience, Mlle. Gros se vit réduite, pour demeurer à la comédie française, de descendre du rang de grande princesse aux rôles d'utilité, et bientôt à l'emploi des confidentes, où elle languit plusieurs années.

Tel acteur ombrage son front de la palme

de Melpomène, ou du lierre de Thalie, qui serait sans réputation, s'il ne paraissait que dans des rôles secondaires, et Mlle. Gros, que l'on avait comblée d'éloges, fut bientôt vue avec indifférence de ceux-là même qui l'avaient le plus encouragée, et abreuvée de dégoûts par les charitables camarades qui étaient parvenus à paralyser ses premiers succès.

Cette actrice quitta le théâtre de la rue de Richelieu, et fut à Rouen où elle reprit la couronne tragique, et les amateurs instruits de cette cité trouvèrent qu'elle était digne de la porter. Elle parut aussi avec avantage dans les premiers rôles de la comédie, et seconda si bien Talma et Mlle. Mars pendant le cours de leurs représentations à Rouen, qu'elle devait espérer que ses triomphes la rappelleraient bientôt au théâtre qui fut son berceau.

Des circonstances extraordinaires, étrangères il est vrai, au talent de Mlle. Gros; mais que je crois devoir faire connaître par la note que j'y consacre (1), suspendirent les études de cette actrice, pendant plusieurs années.

---

(1) Si l'écrivain frivole et caustique se complait à distribuer les traits piquans et graveleux qui se font remarquer dans la vie privée des actrices, l'ami des arts et le défenseur des mœurs doit publier avec plaisir les actions qui les honorent, et la conduite de made-

Rendue à Melpomène, elle fut désignée par Talma pour le seconder dans l'un de ses congés

---

moiselle Gros, envers un homme recommandable par ses talens, ses profondes connaissances et sa probité, doit être conservée comme un monument d'amitié, de noblesse et de reconnaissance. M..., obligé de quitter sa patrie par suite des événemens politiques qui ont bouleversé l'Europe, poursuivi dans une retraite qu'il avait aux environs de Paris, et réduit à l'abandonner pour échapper aux gendarmes qui suivent ses traces, se trouve à dix heures du soir exposé sur la grande route de St-Denis sans savoir où porter ses pas. Une diligence passe. N'est-ce pas la diligence de Lille? demande l'intéressant fugitif au conducteur. — Non, je vais à Rouen, répond celui-ci. — Bien! vous reste-t-il une place?---Oui, sur l'impériale----C'est heureux. Et voilà M. qui se trouve en route pour Rouen, tandis que son valet-de-chambre, qui est tombé entre les mains des gendarmes, est tourmenté pour déclarer en quel lieu a été se réfugier son maître en abandonnant son dernier asile. M... descend à quelque distance de Rouen se cache dans un bocage pour attendre que la nuit puisse lui prêter ses voiles, et se glissant vers le théâtre à l'heure du spectacle il s'informe de la demeure de la personne à laquelle il va confier sa vie avec la plus grande confiance. Son attente ne fut point trompée, il fut soigneusement caché pendant plus de six mois, et soustrait à toutes les recherches. Il fallut se résoudre à quitter la France où trop de dangers menaçaient la tête du proscrit. Il se rend en Belgique; mais bientôt chassé de ce pays hospitalier, par la force des événemens, il a à choisir entre la Prusse ducale, la Bohême et la Russie.

Mlle Gros en est instruite, et elle écrit à celui qu'elle a déjà sauvé : « Puisque vous n'êtes pas encore tranquille, vous devez avoir besoin » de consolation; je n'attendrai pas votre réponse et le refus des of- » fres qu'elle pourrait contenir. Je vends tout ce que je possède, je vous » en apporte le produit, et en vous rendant ainsi ce que je dois à » vos conseils et à votre amitié, je me ferai jusqu'à votre servante » pour adoucir la position où l'on vous a réduit, après avoir si bien » servi: (le poursuivi est un officier supérieur): vous devez avoir besoin » de quelqu'un qui vous serve. »

et elle obtint, dans trente-trois représentations données, en deux mois de tems, les plus éclatans succès, triomphe d'autant plus flatteur sur le théâtre Royal de Bruxelles que le public de cette ville est connaisseur et difficile.

M. Picard signala son départ de l'Odéon par huit débuts de Mlle. Gros, qui vainquit tous les obstacles qu'une cabale puissante lui avait suscités. Le premier Théâtre, convaincu des progrès qu'a faits cette tragédienne, l'a engagée pour l'emploi des Reines et grandes Princesses tragiques et celui des Mères nobles dans la comédie... L'y laissera-t-on paraître autant que le désirerait le public? J'en doute. En attendant, les amateurs reconnaissent à Mlle. Gros une rare intelligence,

---

En effet, tout fut sacrifié à la fidélité, au malheur, Mlle Gros s'attacha à la plus honorable infortune, sans que pendant cinq ans de persécutions, son courage et sa patience se soient un instant démentis. On l'a vue déguisée tantôt en paysanne, tantôt en marchande d'eau-de-vie, voyager à pied entre le Rhin et la France avec M...... qui, sous les mêmes déguisemens, échappait à toutes les polices.

D'autres fois, reprenant son personnage, Mlle Gros donnait des représentations dans les principales villes de la Belgique, et profitait de cette obstensibilité pour choisir un asile de repos. Une fois entre autres elle resta onze mois sans sortir d'un petit grenier où elle avait établi son proscrit, et, par un calcul de prudence fort juste, ce refuge était situé dans la maison même du commissaire de police qui avait montré le plus d'acharnement contre le fugitif.

M..., rendu à la patrie qu'il honore et aux sciences qu'il cultive avec succès, est rentré en France, et Mlle Gros a repris le cours de ses études.

de la noblesse, beaucoup de sensibilité et une véritable chaleur. Son genre de beauté rappelle exactement les statues antiques, et son profil est tellement grec qu'on le retrouve dans la plupart des médailles, des groupes et des bas-reliefs qui nous sont restés des premiers tems historiques.

L'on a reproché à Mlle. Gros un peu de grasseyement; mais il m'a paru qu'il s'était singulièrement adouci; et, s'il est encore un peu sensible, il n'est nullement choquant. Il faut que cette actrice simplifie et varie sa diction qui est quelquefois déclamatoire, et qu'elle soit sobre de gestes dont la multiplicité nuit à tout effet tragique. Je l'inviterai encore à ne pas trop se fier sur sa mémoire, qu'on dit être prodigieuse, et à se livrer à l'étude de ses rôles. C'est en les méditant que Mlle. Gros peut parcourir une belle carrière, et se placer parmi les actrices célèbres qui ornent la cour de Melpomène.

MLLE LEBRUN. (*)

Cette actrice est du petit nombre de celles qui se font remarquer au théâtre et dans la société par des talens agréables et par cette politesse gracieuse, qui est le fruit d'une bonne éducation. Sa mère, femme d'esprit est d'un excellent ton, doit être glorieuse du succès qui a couronné ses soins et ses leçons. A ces précieux avantages mademoiselle Lebrun réunit une figure charmante, de jolis traits et de très-beaux yeux, ensemble qui ne peut former qu'une figure expressive. Sa taille n'est pas haute, mais elle est élégante et convenable pour les rôles de soubrettes.

Mademoiselle Lebrun débuta le 25 mai 1820. Elle réussit, mais les critiques toujours exagérés poussèrent trop loin l'éloge, en la comparant, sous différens rapports, à mademoiselle Joly et à mademoiselle Devienne. Ils auraient dû se borner à lui faire observer que le genre de son talent est plus favorable pour les rôles de servantes que pour ceux de femmes de chambre, que son organe a du mordant, et son débit de la cha-

leur et de la vérité, qu'on remarque en elle de la gaîté, de l'enjouement et de l'intelligence, mais que trop souvent la timidité, produite par la crainte, paralyse une partie de ses excellentes qualités.

Cette actrice est une victime des abus qui découlent des réglemens destructeurs de la comédie française. On ne la voit que dans de mauvais rôles. Il faut que mademoiselle Lebrun oppose la patience à ces obstacles, qu'elle attende avec résignation une circonstance favorable, pour mettre les connaisseurs, qui ne l'ont point vue dans ses débuts, à même de l'apprécier, et qu'elle sache en profiter. Avec de la persévérance, de la docilité et du travail, mademoiselle Lebrun doit, par les heureuses dispositions qu'on lui a reconnues, par le talent dont elle a déjà fait preuve, se placer, dès qu'elle pourra le perfectionner en jouant son emploi, parmi les actrices qui tiennent un rang distingué à la cour de Thalie.

Mlle SAINT-ANGE. (*)

Après avoir débuté à la Comédie Française, l'année 1816, dans l'emploi des soubrettes, joué avec agrément à Lyon et avec beaucoup de succès à Londres où elle fit preuve de talens dans le vaudeville, cette jolie actrice remplaça mademoiselle Delâtre au théâtre de la rue de Richelieu, en 1819.

Mademoiselle Saint-Ange n'a pas cette chaleur, ce mordant que les soubrettes de Molière demandent, mais elle a du naturel et de la finesse. Sa figure est charmante, sa taille élégante, et son jeu est simple et vrai, sans être dépourvu d'esprit.

Cette jeune actrice a très-bien fait de s'engager au Gymnase. Je lui ai vu jouer, à Londres, le rôle d'Amélie dans une Visite à Bedlem d'une manière très-agréable, et ce genre convient parfaitement aux aimables qualités dont la nature a été prodigue envers mademoiselle Saint-Ange.

MLLE VALMONZEY. (*)

Une jeune personne, qui s'annonce par plusieurs bonnes qualités et des imperfections susceptibles d'être corrigées, mérite d'être encouragée, surtout lorsque la beauté et les grâces ont pris soin d'orner sa figure. Mademoiselle Valmonzey a débuté, le 18 septembre 1821, au Théâtre Français, par le rôle d'Hermione (Andromaque).

La diction de cette jeune actrice est plus forcée que naturelle, mais, à travers la contrainte d'un premier début, on a remarqué des inspirations tragiques, une intelligence sûre et des élans d'une chaleur qui paraissait être vraie.

Mademoiselle Valmonzey se présente dans la carrière avec de grands avantages, et, si elle sait les mettre à profit par une étude constante, et éloigner les flatteurs, elle peut espérer de parvenir à porter dignement la couronne de Melpomène.

MLLE CHARTON. (*)

Deux années après ses premiers débuts à la comédie francaise, et avoir donné des représentations en province, cette actrice reparut le 23 juin sur le théâtre de la rue Richelieu, dans *Adelaide Duguesclin*, *Alzire* etc. Sa réussite décida MM. les sociétaires à lui confier l'emploi des confidentes; mais elle fait de temps en temps des incursions heureuses dans celui des jeunes princesses.

Mademoiselle Charton a une figure noble, un œil superbe et de beaux traits; sa taille est un peu petite pour les grandes princesses, mais elle est très bien pour les seconds rôles. Son organe est flatteur, sa diction est mesurée, son débit sage, et si cette jeune actrice parvient à developper la sensibilité qu'elle ne fait encore qu'annoncer, elle peut devenir très-utile au Théâtre Français, et mériter d'y tenir un rang honorable.

MALHERBE. (*)

J.-F. Boursault Malherbe (1) naquit à Paris en 1752. Son père, petit-fils du poète Boursault, était dans le commerce et y tenait un rang distingué. Son intention était de faire son fils avocat, et il confia son éducation au père Boursault Théatier et à M. Boursault de Candalle, tous deux neveux de son ayeul. Le goût dominant du jeune Boursault pour la comédie s'opposa à ses vues, et il obtint un ordre pour le faire enfermer. Cette précaution produisit un effet contraire à celui que son auteur en espérait, et, toujours plus épris du théâtre, Boursault quitta la maison paternelle, prit le nom de Malherbe pour se soustraire à toute poursuite, et fut jouer la comédie en province.

Malherbe fut appelé à Paris à la mort de

(1) J'ai parlé de quelques acteurs qui n'ont pas fait partie du théâtre Français, mais bien supérieurs en talent à la plupart de ceux qu'on y voit aujourd'hui. J'ai cru, par le même motif, devoir placer dans les Fastes de la comédie française le nom de Boursault et celui de Bernard dont le portrait notice suivra celui-ci.

Belcourt, survenue en 1778, quelques mois après celle du célèbre Lekain. Il débuta par le Misantrope, l'Homme singulier, le Philosophe marié, l'Homme du jour, etc., et ses succès furent soutenus et brillans. L'ordre honorable qu'il venait de recevoir, la réputation qu'il avait acquise et que sa réussite à la Comédie Française consolidait, calmèrent le courroux de son père et les réconcilièrent.

Boursault fut, comme tous les acteurs qui se présentent au Théâtre Français avec du talent, en butte aux tracasseries de la médiocrité, et il aima mieux lui céder que de lutter contre elle, quelqu'avantage qu'il pût avoir.

Il se rendit à Lyon où madame Lobreau, alors directrice de la troupe, l'accueillit d'une manière distinguée. Rigide observateur des costumes, il fut le premier à jouer la tragédie avec des pantalons couleur de chair et les bras nus. L'on représentait encore à cette époque les héros asiatiques sans barbe, et Boursault montra le législateur des Musulmans avec cet ornement oriental.

Le talent de Malherbe embrassait plusieurs genres, et c'est à Lyon, qu'après avoir mérité de grands applaudissemens dans le rôle de Saint-Albin du Père de famille, le lundi, il réunit tous les suffrages dans celui de Dormesson de

la même pièce, le vendredi suivant : il jouait Dubois des Fausses confidences et Damis de la Feinte par amour dans la même soirée et avec un égal succès.

Les principales villes de France, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, furent visitées par Boursault dans un temps où les troupes de province réunissaient de grands talens, et particulièrement dans l'emploi des premiers rôles comiques et tragiques. Chevalier était à Lyon, Ponteuil à Marseille, Molé, Dalainville, à Toulouse, Martelly à Bordeaux, et c'est dans cette cité que Malherbe donna quarante représentations, qui lui furent payées comme l'on avait payé celles de Lekain, 300 l. chaque, chose extraordinaire alors.

Le marquis de Carraciolo, vice-roi de Sicile, grand amateur de notre théâtre, chargea Boursault, en 1780, de former une troupe de comédiens français, pour Palerme, et, cette opération terminée, le nouveau directeur partit avec le vice-roi.

Le roi de Naples prit cette troupe à son service deux années après, et logea Malherhe dans le palais royal même.

Boursault revint en France en 1789, avec des preuves honorables de la munificence du monarque napolitain, qui, conjointement avec

la reine, son épouse, le chargèrent de deux lettres autographes pour la reine de France.

Immédiatement après son retour de Naples, Malherbe devint actionnaire et directeur du grand théâtre de Marseille, et c'est là que j'ai été à même d'apprécier son talent.

Sans être haute, la taille de Boursault est au-dessus de la moyenne, son œil est grand, bien fendu et plein de feu, sa figure ouverte et expressive a un caractère prononcé, mais facile, et l'ensemble de sa personne est heureux, surtout pour le théâtre où son maintien avait de l'élégance, ses manières de la grace et son ton beaucoup de noblesse. Son organe était clair et flexible, sa diction juste et spirituelle, son débit varié et nerveux, et il animait la scène par la chaleur de son âme.

Le talent de Malherbe n'était pas aussi général dans la tragédie; et les rôles sombres et de terreur étaient les moins favorables pour ses moyens; mais parmi les acteurs renommés qui, comme Boursault, ont excellé dans la comédie, l'on en chercherait vainement un qu'on püisse lui comparer dans les rôles d'éclat et de dignité où il se faisait remarquer par une diction savante, des développemens aisés et d'un bel effet, et par un jeu muet qui rendait avec autant d'expression que de vérité les nuances des sentimens dont son âme était remplie.

Malherbe avait vu les grands comédiens, les beaux modèles, Lekain l'avait encouragé, et mademoiselle Contat disait « ce Malherbe a un talent bien sévère ; » mais Boursault, persuadé qu'il est ridicule de vouloir donner des leçons pour un art qui dépend de notre organisation particulière, de nos facultés physiques et morales, n'eut d'autres guides que son intelligence et la nature. Son talent était donc original et plus ou moins parfait selon la disposition de son âme. Je lui ai vu jouer Clitandre de la Coquette corrigée, le Misantrope, le Jaloux, Clitandre des Femmes savantes, le Méchant, la Métromanie, Damis de la Feinte par amour, Déticulette de la Gageure imprévue, le Philosophe marié, l'Homme à bonnes fortunes, l'Habitant de la Guadeloupe, l'Homme du jour, le Dissipateur, le Somnambule, l'Amant bourru, et beaucoup d'autres rôles avec une supériorité qui m'impose l'obligation de le placer parmi les favoris privilégiés de Thalie.

Boursault quitta Marseille vers la fin de l'année 1790 pour se rendre à Paris où il fit bâtir le théâtre de Molière dans la rue Saint-Martin. C'est à ce théâtre qu'il donna différentes pièces dont le succès fut complet, et qui ajoutèrent à sa réputation d'excellent acteur celle de littérateur recommandable. On distin-

gua surtout l'Ecole des épouses, comédie en 3 actes et en vers, et les Solitaires anglais, drame en 5 actes et en prose; ouvrages bien conduits et bien écrits. Boursault est auteur de plusieurs autres productions agréables et d'un vaudeville charmant intitulé le Bon Tourangeau. Le théâtre de Molière fut fermé au mois d'août 1792.

Boursault avait déja renoncé à la comédie, et nommé premier suppléant de la députation de Paris à la Convention nationale, il parut sur la scène politique. Je me suis interdit de parler des opinions étrangères aux arts dans cet ouvrage, et je ne m'écarterai point de ce principe; mais je crois devoir faire observer que Boursault défendit avec courage à la tribune nationale, la profession de comédien et ses anciens camarades que, nonobstant le préjugé qui pesait sur les acteurs dans l'ancien ordre de choses, bien loin d'user de l'autorité dont il était revêtu d'une manière capable de faire apercevoir le plus léger ressentiment; il se fit remarquer dans les diverses missions qu'il remplit par la sagesse de ses opérations, par la liberté qu'il rendit aux prêtres que la prévention poursuivait, et par des actes d'humanité qui lui concilièrent l'estime des gens de bien, et la reconnaissance de ceux-là même qui avaient d'abord redouté son pouvoir.

Après avoir été à la tête de diverses entreprises considérables, Boursault s'est retiré dans une maison agréable qu'il a fait construire rue Blanche. Auprès d'une épouse aussi douce que belle, entouré d'une famille intéressante, il leur consacre ses soins sans négliger laculture des arts et celledes fleurs qu'il aime beaucoup. Il a établi une serre magnifique où il a réuni les plantes, les arbustes et les fleurs les moins connus des pays lointains qu'il s'est procurés à grands frais; la rareté et la richesse de cette collection, la plus complète dans son genre, excitent la curiosité des étrangers et l'admiration de toutes les personnes qui la voient.

BERNARD. (*)

J'ai vu Bernard tenir l'emploi des premières basses-tailles à Marseille avec succès. Il quitta cette ville pour aller à Bruxelles où il est maintenant directeur-gérant du Théâtre Royal (1).

Depuis que Bernard est dans cette belle cité, Talma a été deux fois y jouer en représentations, et c'est pour seconder le grand tragédien qu'il s'est chargé des rôles de Pha-

(1) Le théâtre de cette ville s'est toujours distingué par la bonne composition de sa troupe. Elle est dans ce moment la meilleure et la seule qui réunisse au même degré de supériorité tous les genres de spectacles ; comédie, tragédie, opéra, opéra-comique et ballet. L'on y compte parmi les sujets d'un véritable talent Bernard, dont il est question dans cet article, Dubreuil qui joue les financiers et qui, après vingt ans de service, vient d'obtenir sa retraite ; Mad. Charles et son mari, renommés dans les grandes coquettes et les haut-comiques ; Mad. Patrat (j'ai fait connaître le mérite de cette jolie et excellente actrice dans le premier volume de cet ouvrage) y tient l'emploi des amoureuses et des ingénuités ; Mad. Rascalon soubrette que l'on compare quelquefois avec justice à Mlle Joly dans les servantes de Molière ; Bouchez et Lemoigne jeunes premiers recommandables, et quelques autres acteurs dignes de figurer dans cette réunion d'artistes qui jouent la comédie avec un ensemble qu'on chercherait vainement ailleurs.

rasmane, de Polifonte, d'Agamemnon, d'Abufar, de Zopire, de Pison, de Burrhus, de Couci etc. Il a montré dans ces différens personnages beaucoup de chaleur et un pathétique qui a charmé les connaisseurs et entraîné tous les suffrages. Sa diction est sage et raisonnée, et il y joindra bientôt ces nuances que l'on n'acquiert que par l'usage et le travail. Cet acteur est grand et bien fait, sa figure est ouverte, et un œil tout à fait paternel la rend très-expressive. Il ajoute à ces avantages un organe plein, clair et flexible; des attitudes naturelles, des dévelop-pemens faciles, et tout fait espérer que si Bernard se détermine à remplir l'emploi des rois et des pères nobles il portera dignement le sceptre que depuis la mort de Monvel, Melpomène voit avec indignation entre les mains de véritables usurpateurs. Bernard a reçu un ordre de début pour la Comédie Française, et il justifiera sans doute la bonne réputation qui l'y précède.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS

VICTOR. (*)

Victor le Rebours. Ce jeune acteur est né à Pontarlier d'une très bonne famille. Il a fait d'excellentes études. Son goût pour la comédie lui fit préférer le théâtre à la place importante de directeur des contributions, que son père occupe, et auquel il aurait succédé. Il se présenta à l'examen qui eut lieu au Conservatoire en 1810, et on le reçut à l'unanimité.

M. le Rebours, obtint du Préfet de son département, que son fils serait destiné pour faire partie de la garde d'honneur. Sur son refus de partir, on l'arrêta et on le garda pendant huit jours à la Préfecture de police. Il fit les campagnes de Dresde et de Leipsick; mais il revint bientôt à Paris, pour se présenter de nouveau au Conservatoire.

C'est le 13 septembre 1816 qu'il débuta au théâtre Francais, par le rôle d'Oreste, (*Andromaque*). Son éclatant succès appaisa son père

qui lui rendit son amitié. Admis comme pensionnaire, mais ne devant entrer en exercice qu'au mois d'avril suivant, il partit pour Bruxelles, où il donna un certain nombre de représentations. On le redemanda après le rôle de Manlius, et on lui prodigua les applaudissemens les plus flatteurs.

A son retour à Paris, Talma était absent et Lafon malade. *Victor* rentra par le rôle d'Oreste le 24 avril 1817, et il osa ensuite aborder celui d'Hamlet. Cet acteur rendit à la comédie Française l'important service de tenir seul pendant assez de temps le premier emploi tragique. A la fin de l'année il demande une augmentation de traitement, (ces appointemens n'étaient que de 2000 f.), et un congé de quinze jours. On lui accorde les quinze jours de congé; il part, mais à peine arrivé à Amiens, il reçoit l'ordre de revenir à Paris, et de ne pas jouer hors de la Capitale : il obéit. Il persiste à demander 4000 f. et un congé d'un mois : refus de la part des sociétaires. *Victor* fait signifier sa démission par un huissier... Il assigne ses adversaires au Tribunal. Une sommation de se rendre à la Préfecture de police, est la réponse qu'on lui adresse. On l'annonce nonobstant son refus de jouer. Il persiste et on ferme le théâtre. *Victor* avait

raison et cependant on l'arrêta, et par une particularité singulière, il fut enfermé pour vouloir quitter le théâtre, dans la même prison où il avait été mis, pour avoir voulu jouer la comédie contre la volonté de son père. L'autorité supérieure mit fin à cet acte arbitraire: elle ordonna l'élargissement de *Victor*, et on lui délivra un passeport, pour qu'il eut la faculté d'aller faire valoir ses talens où il le jugerait convenaple.

Après avoir parcouru les principales villes du nord de la France, et les grandes cités du Brabant et de la Hollande avec gloire et profit, *Victor* fut honoré du suffrage du prince d'Orange, qui lui donna des marques de sa munificence.

Ce jeune acteur entra au second théâtre Français lors de sa formation pour partager les premiers rôles tragiques avec Joanny. Il ne voulut pas renouveller son engagement à la fin de l'année, et le Ministre lui assura un traitement de vingt mille francs pour le retenir à l'Odéon. Enfin, après avoir rempli un autre engagement d'une année, donné des représentations pendant quatre mois en province, *Victor* reçut de MM. les membres du comité du théâtre de Richelieu, la proposition d'être reçu sociétaire. L'ambition du jeune acteur se bornait à des appointemens;

mais le maximum du traitement des pensionnaires étant fixé à 4000 f. par les réglemens, on ne voulut pas y déroger, et tout fut rompu.

La taille de *Victor*, convenable pour l'emploi qu'il à choisi est plus élégante que majestueuse. Sa figure est expressive, mais quand l'imagination extrêmement vive de cet acteur, est plus inquiète du succès qu'il espère, qu'occupée du rôle qu'il joue, le jeu de sa physionnomie en souffre quoique les traits en soient très prononcés. Il a simplifié sa diction qui était un peu emphatique, et cela sans la rendre familière. Son début a du nerf, de la justesse et de la dignité. On lui avait reproché que ses attitudes étaient guindées, et l'on s'aperçoit qu'elles ont acquis de la noblesse et de la grâce: ses gestes laissaient à desirer, ils ont maintenant de la dignité et du naturel. On ne le voit plus dans une agitation forcée en écoutant son interlocuteur, et son jeu muet rend d'une manière vraie les sensations qu'éprouve son âme. L'organe de *Victor* est plus agréable que sonore; mais il ne manque ni de fléxibileté ni d'énergie, et il ménage ses moyens avec habileté, ce qui ne saurait être que le fruit de l'intelligence et de l'étude. Le mérite le plus rare au théâtre, est celui de n'imiter personne, et cet auteur le possède.

Victor à fait des progrès immenses depuis

deux années, et l'on peut dire avec vérité, qu'il est jusqu'à présent, l'espoir de notre scène tragique.

Ce tragédien se fait remarquer par plus d'un genre de talent; on lui doit une notice fort curieuse et très bien faite sur l'événement scandaleux qui eut lieu à l'occasion de l'enterrement de mademoiselle Roucourt; il est auteur d'une brochure qui a pour titre : *Idée sur les deux Théâtres*; et il a publié récemment une lettre adressée au Ministre de la Maison du Roi, sur l'organisation du théâtre du faubourg saint Germain. On trouve dans ces deux opuscules des reflexions très sages, tant sur l'art du comédien que sur l'administration des théâtres, et ils sont écrits avec autant de clarté que de précision. Au titre d'acteur distingué, d'écrivain agréable, *Victor* ajoute le mérite de très-bien peindre, et il à eu un dessein d'après Raphaël exposé au dernier salon.

CLOZEL. (*)

Chacun se demande pourquoi CLOZEL, n'est point au second théâtre... De tous les acteurs qui composaient la troupe de M. PICARD, et qui ont joué la comédie de genre, CLOZEL est celui qui pouvait le plus justement prétendre à figurer avec honneur dans la bonne comédie. L'usage seul lui manquait pour paraître avec distinction sur le premier théâtre, lorsqu'on a formé le second.

Le physique de cet acteur est un des plus beaux que l'on puisse trouver pour l'emploi des hauts comiques, son maintien a de la grâce, ses gestes sont naturels, sa diction spirituelle, son débit a de la justesse et de la chaleur, et sa physionomie est noble et expressive.

Déjà CLOZEL avait prouvé dans les *Amours de Bayard*, dans *l'Amant Bourru*, dans Dorsan de la *Femme Jalouse*, dans Dorante, du *Faux Confident*, et dans les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, qu'il serait l'ornement et l'appui du second Théâtre Français, ainsi qu'il l'avait été

de l'Odéon, et il signa le contrat de société, comme devant tenir l'emploi des hauts comiques, et jouir d'une part entière.

La santé de CLOZEL ayant beaucoup souffert, cet acteur obtint sa démission, une pension de deux mille francs, et la faculté de faire valoir ses talens sur tous les théâtres, dès que ses forces le lui permettraient.

Entièrement rétabli, CLOZEL se montra sur les principaux théâtres de France; il y représenta nos meilleures comédies, et son heureuse témérité fut couronnée d'un plein succès. Son triomphe en Angleterre fut tout aussi éclatant, plus lucratif sans doute, mais moins glorieux... Par l'habitude de jouer le grand repértoire, CLOZEL a ajouté aux excellentes qualités qu'il possédait déjà, ce ton de bonne compagnie, cette manière noble et aisée de porter l'habit de cour, cette tenue élégante sans s'écarter de la décence qu'exige la scène, et qu'il n'avait pu acquérir en représentant M. BEAUFILS, PAPILLON, la SAUSSAIE. Il était à présumer que l'administration du second théâtre acueillerait avec empressement un artiste qui devait l'intéresser par les services qu'il lui avait rendus, et qui se recommandait par des talens distingués. Il paraît que l'autorité a été favorable à CLOZEL, et qu'il n'a trouvé de l'opposition que parmi

les artistes ou les administrateurs qui lui devaient accueil, soutien et amitié. Profondément affligé d'un procédé vraiment coupable, cet acteur à préféré accepter les propositions avantageuses de l'administration du Gymnase, que de faire anti-chambre, et de solliciter de pareils personnages.

CLOZEL entra dans la carrière théâtrale très jeune encore, il n'avait pas vingt ans quand il joua d'original au Théâtre de la Cité, le rôle de Dorval des *Rivaux d'Eux-mêmes*, et ceux de son emploi dans le *Gendre supposé* de Delrieux, les *Mères Déjouées* de Dumaniant, *l'Orpheline*. Il se fit aussi remarquer dans la pantomime, et les amateurs de ce genre tombé, se rappeleront long temps de cet acteur dans *Damoisel et Bergerette*, la *Fille Hussard*, la *Laitière Polonaise*, (1).

Du Théâtre de la Cité, CLOZEL passa à Feydeau avec la troupe de l'Odéon, noyau qui ser-

---

(1) C'est M. le chevalier Cuvelier, de Trie, homme de lettres d'un vrai mérite, et l'écrivain dramatique qui connaisse le mieux les effets d'une pièce de théâtre, auteur de Damoiselle et bergerette, de la Fille hussard, et des premières pantomimes jouées en France, qui dirigea les débuts de Clozel au théâtre de la Cité. L'on a peut-être mal fait d'abandonner la pantomime, ce genre d'ouvrage me semble moins dangereux par rapport au goût et aux mœurs que le mélodrame, et il eut ajouté à la supériorité de notre scène, si on l'avait poussé jusqu'au degré de perfection qui le rendit si célèbre chez les athéniens et chez les romains.

vit à M. Picard, pour former celle du Théâtre Louvois : c'est là que cet acteur se montra supérieur dans la comédie de genre.

Clozel suivit M. Picard à l'Odéon, il y joua *Stanislas*, le *Chevalier de Canolle* et les deux *Philibert*, qui soutinrent à cette époque l'administration chancelante de ce spectacle, et rétablirent ses finances. Tous ses rôles créés par Clozel n'avaient pourtant pas donné aux connaisseurs la conviction qu'il réussirait complettement dans la bonne comédie, lorsqu'à la dernière ouverture de l'Odéon, il paru dans les diverses pièces que j'ai citées au commencement de cette notice, et réalisa les espérances qu'ils en avaient conçues.

Cette longue série de services rendus aux anciens sociétaires de l'Odéon, cette longue suite de succès honorables qu'un vrai talent justifie, sont les titres que l'on méconnaît, et le véritable motif qui prive la scène française d'un acteur digne de contribuer à son amélioration, en y figurant avec éclat.

JOANNY. (*)

Cet acteur parut, pour la première fois, sur l'un des théâtres de la capitale, en 1807. Ses débuts à la comédie française ne furent ni brillans ni honteux; depuis cette époque, Joanny parcourut les départemens, où il acquit une grande réputation (1).

(1) Voici ce qu'on m'adressait de Lyon le premier septembre 1818 à son sujet, et ce que j'insérai dans la dix-huitième livraison de second volume des Archives de Thalie :

« Lafon est ici depuis dix jours, et il a eu bien de la peine à ramener du monde au spectacle. Il y a aujourd'hui événement dans notre ville. Joanny, se rendant à Toulouse, s'est arrêté un moment ici pour y voir la comédie: il y était vendredi. Lafon Jouait Zamore. Quelques amateurs proposèrent au sociétaire de la Comédie Française de jouer avec Joanny. Lafon accepta, et la tragédie de Cinna fut choisie pour cette lutte : Joanni consentit à représenter Auguste, et Lafon Cinna; c'est ce soir que le combat s'engage, et le Théâtre-Français va être aux prises avec sa succursale.

» Je sors de la représentation; grande foule, malgré que le prix des places fut à 5 f. Applaudissemens universels pour les deux athlètes; mais je dois à la vérité de dire que Joanni y a eu la plus grande part. Son rôle était aussi le plus beau.

Il est singulier que Lafon ne fasse pas beaucoup d'argent aux prix ordinaires, et que, réuni à Joanni, nonobstant leur augmentation, la salle soit pleine. »

L'on ne saurait donc apprécier le talent de Joanny, si on le jugeait d'après ce que l'on a dit sur son compte jusques à présent, et je vais tenter d'en donner une idée juste.

Le physique de cet acteur n'est point avantageux, sa taille est médiocre, sa figure n'a pas la noblesse qu'exige la tragédie, ses bras sont courts et ses gestes trop multipliés. Sa diction était mélodramique, quand il est entré au théâtre de

---

Le 17 mai de la même année l'on m'avait écrit de Marseille où Talma était en représentations, comme on peut s'en assurer en parcourant la dix-septième livraison du premier volume des Archives de Thalie; «malgré toutes les instances du public il n'a pas voulu jouer une seconde fois Othello, (Talma) parce que quelques mal-avisés sans doute lui ont préféré Joanni.»

C'est, précédé de cette lourde réputation, que Joanni fut annoncé comme devant faire partie du Second théâtre; journalistes, acteurs, claqueurs et cette nuée de flatteurs qui peuplent les boudoirs, les salles à manger et les antichambres des comediennes, firent chorus pour chanter les louanges de l'acteur extraordinaire, et prédisaient la destruction de la Babylone de la rue de Richelieu.

J'avais vu Joanni dans une de nos grandes cités, il y avait peu de temps, et seul j'essayai de dissiper ces fumées enivrantes en montrant la lumière de la vérité. Je conseillai à Joanni de ne pas se laisser surprendre par ces éloges intéressés, et de continuer à parcourir la province où il moissonnait des lauriers et de l'argent. Je signalai pour l'y déterminer les obstacles qu'il n'était pas en son pouvoir de vaincre, et les suites funestes pour lui d'une comparaison qu'il ne pourrait soutenir longtemps, nonobstant tout son mérite. La vérité eut son succès ordinaire, elle prêcha dans le désert, et Joanni parut comme une comète éclatante dont la distance dérobe les taches à l'œil du vulgaire et bien souvent au télescope du savant. Il fut placé au même

l'Odéon, et ses attitudes, sans être désagréables, sont quelquefois pénibles... J'en indiquerai une de ce genre, qui lui est familière. Lorsque Joanny veut se poser avec dignité, il tient son bras droit plié et forme un demi-cercle de l'avant-bras qu'il fixe à une distance de six pouces de sa poitrine, position fatigante pour le comédien et pour les spectateurs. Sa prononciation est vicieuse ; mais il faut y porter une grande attention pour s'en apercevoir. Voilà ce que la critique la plus sévère peut reprocher à Joanny. Voici les qualités qu'on ne saurait lui contester, sans une partialité blâmable. Cet acteur a beau-

des Lekain, des Talma, etc. et des réticences maladroites décelaient même dans plusieurs critiques l'intention de lui accorder la supériotité. Le triomphe de cet acteur a été long, et il a duré tant qu'il a été utile aux spéculateurs qui l'avaient préparé; mais lorsque des calculs nouveaux l'aurait rendu onéreux à leurs intérêts, l'on a renversé l'idole avec une indécence qui ne peut être comparée qu'à l'effronterie de son erection. Pour achever sa ruine on a montré Jonnni dans la comédie, et les lévites du temple de Balaam brulèrent encore leur encens empoisonné et dirent que cet acteur avait rappelé Fleury, dont Thalie déplore la perte; mais peu de Jours ensuite tout fut changé, les trompettes sonnèrent encore plus fort pour annoncer la prétendue chute de l'idole qu'ils n'avaient sonnés pour répandre sa frivole renommée! Tout ce que la critique a de plus amer et de plus haineux a été distillé avec une affectation plus propre à faire apercevoir l'injustice qu'à acréditer l'exagération, et cet acteur peut dire avec confiance :

Et je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

coup simplifié son débit qui maintenant a de la justesse; sa diction a acquis du naturel, et ses développemens de la facilité. Ce qui lui a valu des succès en province et doit le faire distinguer à Paris, c'est une énergie peu commune, et une chaleur communicative que très-pen d'acteurs possèdent au même dégré. Joanny est donc un tragédien recommandable; et, si l'on jugeait la plupart des artistes dramatiques, qui profitent de la circonstance pour le déprécier, avec la même rigueur, ils seraient peut-être étonnés de se voir bien éloignés du mérite de cet acteur.

ÉRIC BERNARD. (*)

Germain-Eric BERNARD naquit à Paris, le 14 mars 1791. Il entra dans la jeune garde, d'après la volonté de sa famille, et fit les campagnes de Portugal et de Wagram.

A son retour à Paris, il fut admis, le 1er. juin 1813, au pensionnat de Déclamation; il débuta, le 15 janvier 1816, par le rôle d'Achille, et joua ensuite Orosmane, le Cid, Tancrède, etc.... Onze représentations consécutives, couronnées d'un plein succès, lui valurent, de la part de MM. les Sociétaires, l'invitation d'aller jouer en province et la promesse d'avoir un ordre de début, l'année suivante, pour l'emploi des Rois.

Dans ses seconds débuts, qui eurent lieu en 1817, Bernard joua le viel Horace, Mithridate, Agamemnon, Pharasmane, etc.

Jamais avant l'établissement du Conservatoire, avant l'existence de cette source abondante de débutans, l'on ne paraissait sur le théâtre français, dans l'emploi des Rois et des Pères nobles, qu'après avoir joué pendant long-tems

soit en province, soit dans la capitale, les premiers ou les troisièmes rôles dans la tragédie et dans la comédie. Ces personnages exigeant un aplomb et une expérience que l'habitude de la scène peut seule donner, un jeune homme, quel que soit son talent, y est toujours déplacé, et souvent ridicule. Dans la comédie, on peut, par la manière de se grimer, suppléer aux ans qui manquent à un acteur presque imberbe pour représenter un vieillard avec assez de vérité pour faire illusion; mais la dignité de Melpomène repousse les rides factices à travers lesquelles on aperçoit la fraîcheur et la force de la jeunesse. Bernard avait vaincu ces obstacles; il avait montré un aplomb et une intelligence qui lui concilièrent les suffrages des connaisseurs... Il fut mis avec justice au-dessus de ses concurrens, et l'on dut croire que MM. les Sociétaires admettraient le débutant au nombre de leurs pensionnaires. Vaine espérance! Les succès de Bernard furent la cause de son exclusion!

Eric fut donner des représentations en province. Il moissonna des lauriers à Marseille, Lyon, Rouen, etc. M. Picard l'engagea ensuite pour faire partie du second théâtre français, où il débuta, le 30 septembre 1819, par le rôle de Venceslas... Les applaudissemens qu'il reçut prouvèrent que le public le revoyait avec plaisir.

Le physique de Bernard est beau pour l'emploi des Rois et des pères nobles. Sa taille est haute, son visage noble et régulier; mais un embonpoint général, qui couvre ses muscles, nuit quelquefois à l'expression de sa physionomie, dont les traits ne manquent pas de mobilité; et lorsqu'il laisse à désirer dans son jeu muet, ce n'est ni la faute de son intelligence, ni celle de son âme dont la chaleur est vraie. Eric s'était d'abord annoncé par une déclamation chantante et par une prononciation brève, défauts contractés à la nouvelle école. L'on voit avec plaisir que sa diction a de la justesse et de la pureté, et que sa prononciation est beaucoup plus correcte. Son organe est plus éclatant que flexible, mais il parviendra, par le travail, à en nuancer les sons qu'il varie déjà d'une manière satisfaisante. Ce tragédien a du nerf et du naturel; ses mouvemens sont faciles et assurés; et il se fait distinguer par des attitudes aisées et majestueuses.

Cet acteur a joué d'original, Montfort, dans les Vêpres siciliennes, Artaxerce, Philippe dans don Carlos, le duc d'Orléans dans Jean-sans-peur, et il a prouvé, dans chacun de ces rôles, que les progrès que faisait son talent, promettaient aux zélateurs de la tragédie, de voir, dans peu de tems, l'emploi des Brizard, des Monvel, qui est vacant aux deux théâtres, rempli d'une manière digne de la scène française.

ARNAUD. (*)

Cet acteur a joué pour la première fois la comédie à Montpellier, l'année 1794.

Arnaud est bien élevé et appartient à une famille estimable et considérée à Marseille sa ville natale.

Après avoir paru avec agrément sur divers théâtres de province, Arnaud débuta à la Comédie française en 1808. Il joua Sganarelle du Festin de Pierre, Labranche de Crispin rival, Sosie d'Amphytrion, Frontin du Muet, etc., et les applaudissemens qu'il mérita devaient lui faire espérer d'être l'un des successeurs de Dugazon et de Dazincourt.

A la mort de Larochelle, Arnaud et Thénard furent appelés pour recueillir son héritage. On les admit, mais son concurrent prit si bien ses mesures qu'Arnaud, aigri par les injustices dont on l'accablait, donna sa démission et laissa Thénard triomphant dans les coulisses, et condamné par le public.

Cet acteur parcourut les principales villes de

France ; il reçut partout un accueil distingué et acquit de la réputation. Il prit ensuite la direction du théâtre de Nantes, la quitta, parut un instant à l'Odéon, et il vient d'être engagé au Second-Théâtre français.

Arnaud est grand, bien fait de sa personne, il a de la chaleur, du nerf, beaucoup d'aplomb, et une qualité plus rare encore. la bonne tradition des rôles qu'il joue. Sa diction naturelle, son jeu vrai, son excellent ton de comédie, le rendent supérieur dans les rôles de grande livrée, quoiqu'il ne soit pas déplacé dans les personnages d'un comique chargé.

Arnaud a une physionomie ouverte qu'il ne cherche pas à rendre plaisante par des grimaces, ce qui la fait paraître peu expressive dans les rôles qui n'exigent que du raisonnement; mais elle s'anime à mesure que la verve de cet acteur s'échauffe.

On lui a reproché une prononciation affectée mais il l'a rendue douce et correcte par le travail. Recommandable par un esprit cultivé et par beaucoup de talent, Arnaud est, de tous les comédiens du jour, celui qui peut remplir avec plus d'éclat et de vérité l'emploi des grandes livrées, et l'on doit féliciter l'administration du Second-Théâtre français de le lui avoir confié.

MLLE DÉLIA. (*)

Cette actrice est née à Smyrne. Fleury (le successeur de Molé) fut son professeur, pendant trois années. Il la fit entendre au comité du théâtre de la rue de Richelieu, dans le rôle d'Elmire Tartuffe); et l'on décida qu'elle irait jouer en province pour y contracter l'habitude de la scène. Mais l'auteur du Tyran domestique, Alexandre Duval, directeur du théâtre de l'Odéon, à cette époque, lui proposa des conditions avantageuses, et Mlle. Delia débuta à ce théâtre, le 8 mai 1812. Elle joua Araminthe des Fausses Confidences, Mme. de Randan des Amours de Bayard, Sylvia des Jeux d'Amour, Roxelane des Trois Sultanes, seules pièces du grand répertoire, que l'Odéon avait la permission de jouer.

Cette actrice se présentait avec de trop grands avantages pour ne pas réussir avec éclat. Des traits distingués, une bouche pleine d'agrément, deux beaux yeux vifs et bien fendus, un front ouvert, blanc et uni, composaient la figure séduisante qui charma les spectateurs. Une dic-

tion spirituelle, un jeu muet piquant, un maintien décent, lui concilièrent tous les suffrages.

Mlle. Délia ne joua, pendant plusieurs années, que la comédie de genre ; et l'on pensait, nonobstant ses succès, qu'elle serait plus faible dans les pièces du théâtre français : son organe voilé et peu flexible paraissait un obstacle difficile à vaincre. Cependant, depuis que l'Odéon a été transformé en second théâtre f. Mlle. Délia a paru dans Célimène du Misantrope, dans Elmire du Tartuffe, dans Julie du Dissipateur ; la manière dont elle a nuancé sa diction prouve qu'elle a travaillé à rendre son organe plus moëlleux, et qu'elle triomphera complètement de cette difficulté par l'habitude de dire le dialogue de nos chefs-d'œuvre comiques.

Cette actrice, dont le talent est des plus recommandables, a très-peu de rivales à redouter à la comédie française, et on ne saurait lui comparer personne au théâtre du faubourg Saint-Germain, où on ne la remplacerait que très-difficilement.

Mlle PETIT. (*)

Mlle. *Agnès Athalide* PETIT, est née à Paris, où sa famille tient un rang honorable, et elle reçut une excellente éducation Le poëte Vigée, ayant vu remplir un rôle tragique à mademoiselle Petit, assura qu'elle avait le germe d'un vrai talent, et lui conseilla d'entrer dans la carrière du théâtre. Baptiste aîné, qui partagea l'opinion de l'homme de lettres, devint son professeur.

Mademoiselle Petit fit des progrès rapides, et elle débuta au Théâtre Français le 10 août 1814 par le rôle d'Aménaïde, (*Tancrède*). Très-peu d'acteurs ont eus des débuts aussi prolongés et aussi brillants. Elle joua avec un égal succès, *Camille, Hermione, Idamé, Alzire, Emilie, Roxane*, et pendant les quinze premières représentations, l'on peut assurer, que la moindre recette s'éleva à plus de mille écus. Elle fut admise au rang des pensionnaires pour doubler mesdemoiselles Duchesnois, et Georges.

L'on reconnut, il est vrai, de la gêne dans les attitudes, un peu d'emphâse dans la diction, et de l'abondance dans les gestes de la jeune débutante; mais on découvrit en elle une chaleur expansive et une intelligence rare. Sa taille noble et élégante, sa tête digne, par sa beauté, de porter la couronne de Melpomène, et une prononciation nette et correcte, firent concevoir les plus heureuses espérances.

Talma et mademoiselle Georges donnaient des représentations en province, et leur absence fut favorable à mademoiselle Petit, qui joua de bons rôles. Les progrès qu'elle fit pendant ses débuts furent sensibles, mais une fois que le service du théâtre eut repris son cours ordinaire, la débutante ne parut plus que les jours abandonnés aux doubles, ou dans des rôles peu susceptibles de produire de l'effet.

Après avoir passé dix huit mois dans cette dépendance humiliante et inactive, mademoiselle Petit obtint uu congé et alla parcourir la province.

Les théâtres de Nantes, Toulouse, Montpellier, Bordeaux, Marseille, devinrent tour à tour ceux de ses succès. Mademoiselle Georges partit pour la Russie, et la Comédie Française, qui se trouvait alors très-embarrassée, eut recours aux promesses pour déterminer mademoiselle Petit à y rentrer : elle céda, et reparut dans le

rôle de Mérope le 10 juin 1817. L'on s'aperçut que son talent était singulièrement amélioré, ses gestes avaient de la dignité et du naturel, son débit était juste, ses attitudes nobles et aisées; mais malgré tous ces avantages, et après un nouveau stage de vingt mois, cette actrice, encore abusée par MM. les sociétaires, donna sa démission pour entrer au second Théâtre Français.

Cette administration n'accorda point à mademoiselle Petit les appointemens qu'elle avait droit d'exiger, surtout d'après sa grande réussite dans Marguerite, (*Warvick*); et dans Roxelane, (*Roxelane et Mustapha*); deux tragédies remises au théâtre de la rue de Richelieu, ce qui l'obliga, nonobstant le succès qui couronna son zèle et son talent, à n'y rester qu'une année, l'étranger et la province lui offrant de plus grandes ressources.

De retour à Paris, le front ombragé de nouveaux lauriers qu'elle a mérités en jouant avec Talma qui en a fait un bel éloge, mademoiselle Petit, vient d'être engagée au second Théâtre Français.

Le physique, le genre de talent de cette actrice, conviennent parfaitement aux rôles de grandes princesses, et c'était la seule qui, dans cet emploi, pût seconder mademoiselle Georges

d'une manière à donner de l'ensemble aux représentations de nos chefs d'œuvres tragiques. Mademoiselle Petit est jeune encore, elle a de la modestie, de la docilité et un talent distingué, qui, perfectionné par l'étude, peut lui fournir une carrière aussi longue que glorieuse.

MLLE FLEURY.(*)

Cette actrice a commencé par jouer l'opéra-comique à Amsterdam où elle était chérie. Admise au théâtre de l'Odéon, elle réussit complètement dans les amoureuses et les ingénuités. Une mine éveillée, une taille petite, mais élégante, de la gaité, de la grace, de la finesse et du naturel, rendent mademoiselle Fleury supérieure, et elle serait parfaite si sa voix n'était un peu faible et si son débit était plus varié.

Outre les pièces de genre où elle est bien placée, mademoiselle Fleury a mérité les suffrages des connaisseurs dans Angélique de l'Epreuve nouvelle, Rosine du Barbier de Séville, Isabelle de l'Ecole des maris, Victorine du Philosophe sans le savoir, Cateau de la Partie de chasse, etc.

On a justement surnommé cette aimable actrice le diamant de l'Odéon; il est vrai que les chatons qui l'entourent rendent son feu encore plus éclatant.

MLLE ANAÏS. (*)

Cette actrice débuta, le 6 juin 1816, au Théâtre français, par le rôle d'Eugénie de la Femme jalouse et par celui d'Angélique de l'Epreuve nouvelle; elle joua ensuite Jenny de l'Hôtel garni, et elle y obtint un véritable triomphe. Admise comme pensionnaire, mademoiselle Anaïs, dont le succès arma l'envie, ne put résister à ses efforts, et elle ne demeura qu'une année à la Comédie française. Cette actrice se rendit à Londres où elle moissonna des lauriers dorés. Rappelée par l'autorité sur notre premier théâtre l'année suivante, l'envie la poursuivit avec encore plus de fureur qu'auparavant. Le prétexte dont elle se servit prouve qu'elle n'osait attaquer s n talent; elle s'aperçut qu'après deux ans de succès mademoiselle Anais avait la taille trop petite. Une seule observation démontrera le ridicule de ce motif. La taille de cette actrice est charmante et bien plus proportionnée au genre de rôles qu'elle joue, que celle de Michelot pour les premiers rôles qu'il

ambitionne, que celle de Monrose pour les valets de grande livrée qu'il représente, et que celle de Ligier qui ne pourra jamais offrir au public que l'extrait d'un héros. La jolie figure de cette actrice, son organe agréable, ses accens purs et touchans, son excellent ton de comédie, sa diction vraie, ses intentions justes, composent un ensemble qu'on chercherait vainement ailleurs.

Après avoir joué à Bordeaux les principaux rôles qui composent le riche domaine de mademoiselle Mars dans les ingénuités, reçu des vers et des couronnes, mademoiselle Anaïs entra au Gymnase ; mais son talent, qui ne laissera rien à desirer quand elle se sera perfectionnée dans l'art de nuancer sa diction, appartient à la scène française, et l'on ne saurait trop féliciter le Second-Théâtre d'en avoir fait l'acquisition.

MLLE DELATRE. (*)

Mademoiselle DELATRE, dont les formes sont des plus séduisantes et qui possède une figure expressive et très jolie, fut présentée à la cour de Therpsicore, et cette déesse, charmée des graces de la nouvelle nymphe, lui accorda des faveurs qui auraient pu la fixer auprès d'elle, et la faire paraître avec avantage au milieu de ses charmantes rivales. Mais il est à présumer que la légèreté et la vie libre et quelquefois licencieuse de ses compagnes, blessèrent sa délicatesse, et elle quitta l'Opéra pour la Comédie Française, espérant sans doute d'y rencontrer des mœurs plus réservées, et ce ton de bonne compagnie, si aimable et en même temps si utile aux jolies femmes dont la sensibilité prudente redoute le scandale des coulisses. Mademoiselle Delâtre, après avoir joué la comédie de genre à l'Odéon, débuta au Théâtre français dans les premiers jours de mai de l'année 1816. Elle parut successivement dans les rôles de Dorine du Tartuffe, Lisette du Légataire universel et Cateau

du Grondeur; elle réussit d'une manière éclatante, et fut admise comme pensionnaire.

Aux qualités physiques dont je viens de parler, mademoiselle Delâtre réunit une diction juste, un débit rempli de chaleur, un organe agréable, du mordant et de la vérité.

Des connaisseurs trouvent qu'elle ne ménage pas assez ses moyens qui n'ont pas besoin d'être forcés, et qu'elle devrait mieux fixer ses bras; c'est-à-dire mettre plus de régularité dans ses gestes; taches que l'habitude de la scène doit faire disparaître.

Après avoir langui pendant deux années au Théâtre français, les applaudissemens que cette actrice obtint dans Dorine du Tartuffe, dans madame Fougère de l'Intrigue épistolaire, et dans la soubrette de Crispin rival, rôles que mademoiselle Démerson, son chef d'emploi, lui laissa jouer avec une générosité peu commune à MM. les sociétaires, lui valurent son renvoi, et le comité la punit d'avoir osé, mince pensionnaire, faire preuve de talent.

Cette actrice est rentrée au Second théâtre.

MLLE GEORGES cadette.(*)

Cette actrice s'était montrée en province avec avantage lorsqu'elle débuta à la comédie française, où elle ne fut point admise nonobstant la réussite qui couronna ses heureux essais.

Le physique de Mlle. Georges cadette est de nature à briller avec plus d'éclat à la cour de Thalie qu'à celle de Melpomène. Figure noble, élégance dans la taille, décence dans le maintien, douceur dans la physionomie, forment l'ensemble gracieux qui distingue cette jeune actrice ; ensemble très-bien placé dans les Amoureuses, dans les Ingénuités, et même dans les rôles de Coquettes, qui n'exigent ni beaucoup d'énergie, ni une grande représentation.

Mlle. George a eu de l'agrément dans le personnage d'Iphigénie, mais elle a mieux réussi dans Isabelle de l'Ecole de maris, Silvia des jeux de l'amour, la Fausse Agnès, et dans la Coquette du Roman d'une heure.

Cette actrice aurait pu mettre plus de sensibilité, plus de chaleur et de vivacité dans le rôle

de Silvia. Une fille bien élevée, en proie à une passion assez violente pour lui faire violer les convenances, ne marque pas les différens sentimens qui l'agitent, par de légères nuances, elle les exprime dans toute leur énergie, puisqu'ils triomphent de sa retenue.

Le comique de la grande scène de la Fausse Agnès avec Desmazure est déjà assez forcé pour ne pas l'outrer davantage. C'est par la gaucherie qu'Agnès doit se montrer ignorante, et d'une manière à ne tromper que le campagnard, et non par des mines que les gens trop cavaliers se permettent dans un bal masqué. Mlle. Georges a fort bien saisi l'ensemble du personnage.

Cette actrice, qui a autant d'intelligence que d'esprit, rendra son talent beaucoup plus parfait, si elle ne se laisse point séduire par les flatteurs qui l'entourent, et si elle se livre à l'étude d'un art qu'elle peut illustrer.

MLLE CLÉBERT. (*)

Mlle. *L. B.* CLEBERT méritait, par la situation intéressante où elle s'est trouvée dès ses plus jeunes ans, d'être protégée. Cette actrice est née à Lorient, l'année 1794. Elle fut amenée à Paris, où elle perdit les auteurs de ses jours à douze ans. Sans fortune, livrée à des mains étrangères, son goût dominant pour la lecture développa les germes de la bonne éducation que ses parens avaient jetés dans son esprit. Les écrits de Laharpe lui ayant inspiré le désir de jouer la comédie, elle s'essaya sur un théâtre de société dans le rôle de Gertrude (Hamlet). Les applaudissemens qu'on lui prodigua lui firent prendre la résolution de se vouer à Melpomène..

Après avoir été entendue par le jury d'audition, Mlle. Clébert fut engagée au second théâtre lors de sa création (1819) pour jouer les Reines, les grandes Princesses et les Coquettes dans la comédie. Le physique, l'intelligence de cette actrice, l'avis favorable du jury et la protection de M. Picard promettaient un bon sujet au théâtre de l'Odéon.

L'on retarda les débuts de Mlle. Clébert sous différens prétextes; enfin ils furent fixés. On répéta la pièce, le 30 mars 1820; tout était prêt; mais le lendemain, Mlle. Guérin signifia à Mlle. Clébert qu'elle ne débuterait pas. L'indélicatesse de ce procédé, de la part d'une actrice qui joue le même emploi, et qui le joue sans succès, dut être pénible pour Mlle. Clébert, dont les réclamations réitérées furent infructueuses. Les chagrins et une maladie avaient influé sur le physique de cette actrice, et c'est le motif qu'on allégua pour la traiter avec cette rigueur; comme si ce changement n'avait été aperçu que la veille du jour où elle devait débuter. Mais la véritable raison de cette injustice était de l'obliger à s'engager pour jouer les Confidentes; ce que des circonstances impérieuses ne lui permirent pas de refuser.

La décence, la diction sage, et quelquefois la chaleur dont Mlle. Clébert a fait preuve dans cet emploi ingrat, donne l'assurance qu'elle peut aspirer à jouer des rôles plus importans.

MLLE GERSAY. (*)

Après avoir débuté avec agrément à la comédie française, en 1813, dans l'emploi des Reines, Mlle. Gersay fut jouer en province où elle fit grand plaisir. A la formation du second théâtre, elle revint à Paris, et y fut admise pour y remplir les rôles de confidentes, qu'elle avait déjà joués au théâtre français, et que des circonstances impérieuses la forcèrent de reprendre.

Plusieurs fois Mlle. Gersay a eu l'occasion de se montrer dans les personnages de son véritable emploi, les grandes Princesses, et toujours avec succès. Cette actrice met un peu trop de solennité dans sa manière de dire la tragédie ; mais son débit est animé. Son jeu un peu méthodique ne manque pas de grâces, et elle a des élans d'une chaleur vraie qui fait regretter qu'elle ne paraisse pas plus souvent dans de bons rôles.

M[lle] CLAIRET. (*)

Cette actrice est élève du Conservatoire, et je ne veux point la priver de la faible gloire d'y avoir obtenu un prix peu de mois après son admission, qui eut lieu le 15 septembre 1814; mais ce qui est à coup sûr beaucoup plus honorable, et ce que je me plais à rappeller, c'est sa réussite au théâtre de la rue de Richelieu, où elle débuta le 22 août 1816, par le rôle de Dorine du Tartuffe, et par celui de Lise des Rivaux d'eux-mêmes.

Déjà mademoiselle Emilie Clairet s'était montrée sur le théâtre des Arts de Rouen; elle y avait joué les rôles de son emploi dans le Dissipateur; les Folies Amoureuses; la Métromanie; le Philosophe marié et la Gageure, avec un grand succès. Les critiques normands reprochèrent à la débutante, d'avoir contracté les vicieuses habitudes qui distinguent les élèves du Conservatoire; c'est-à-dire d'avoir une diction recherchée, prétention déplacée dans les premiers rôles, mais ridicule dans les personnages

de valets; et ajoutaient que le jeu de cette actrice était trop en harmonie avec son débit, et que cette afféterie l'éloignait de la nature et détruisait toute illusion. Ils lui accordèrent néanmoins une physionomie vive et expressive, un organe pur, une prononciation nette, une taille svelte, et une tournure charmante. Cette actrice ne resta qu'un an au Théâtre Français; elle se rendit à Toulouse, où on l'accueillit très-bien; mais elle quitta bientôt cette ville pour venir faire partie de la troupe du Second Théâtre; elle y parut le 30 septembre 1819, pour l'ouverture de la nouvelle salle de l'Odéon.

Mademoiselle Clairet a fait des progrès frappans, sa diction est franche, son débit a de la chaleur, et son jeu muet est naturel. Il faut qu'elle s'applique à bien ménager ses moyens, et elle se fera remarquer avec avantage parmi les actrices qui ambitionnent de porter le masque de Thalie.

LAFARGUE. (*)

La flagornerie conspire contre les succès de cet acteur, et elle nuira à ses progrès s'il se laisse enivrer par son léthargique encens.

Lafargue a commencé sa carrière théâtrale aux Jeux Gymniques, ou Jeux Forains, genre de spectacle que l'on établit en 1810, au théâtre de la Porte St.-Martin; et des Jeux Forains il entra au théâtre de la Gaîté.

Déjà Lafargue étudiait la bonne comédie, déjà Monvel lui avait donné des leçons, et il destinait son élève à la Comédie Française, lorsque l'affaiblissement des organes de cet habile professeur l'obligea à quitter la classe de déclamation qu'il tenait au Conservatoire.

Lafargue eut pour second professeur Talma, qui lui prodigua ses salutaires avis et se déclara son protecteur. (1)

---

(1) Talma présenta Lafargue à M. le duc de Duras qui, après l'avoir entendu, lui promit un ordre de début, et lui adressa ces paroles obligeantes : j'espère que votre admission suivra de près vos

Cet acteur, admis au théâtre du faubourg St-Germain, depuis sa création, parviendra-t-il à se placer au rang de nos grands tragédiens? J'ose avancer que cela dépend de lui; mais qu'il a encore beaucoup à faire. La nature lui en a donné les moyens, il faut que l'art lui apprenne à les employer....

Lafargue obtint des succès mérités dans ses débuts, les critiques lui donnèrent des conseils sages, et comme il réunit beaucoup de modestie à une grande docilité, il en profita. Mais bientôt changeant de langage les mêmes critiques affectèrent de louer de cent manières différentes la diction de cet acteur, qui, sans doute abusé, ne s'est plus occupé que de sa diction, et a négligé les autres parties de son talent. L'on s'aperçoit souvent qu'il oublie son interlocuteur pour s'adresser au parterre, qu'il met dans la confidence de son travail; dès-lors on ne voit plus que l'acteur et toute illusion est détruite.

---

débuts. Mais l'opposition du comité rendit cette espérance vaine, et Talma s'attira mille reproches de la part de ses camarades, qui se montrèrent indignés de ce que l'on avait eû la pensée d'introduire parmi eux un comédien du boulevard. Certes, le trait était malin, il faut en convenir... Pourquoi Talma s'avisait-il de vouloir mettre en opposition avec certains membres du comité un acteur du boulevard, moins mélodramatique dans la tragédie et plus naturel dans la comédie que beaucoup de ces heureux protégés de l'aveugle fortune,

L'attention qu'on porte sur un objet particulier, détourne de l'ensemble du rôle, s'oppose à tout abandon, à tout élan de l'âme, et finit par rendre un acteur froid. Que Lafargue se rappelle les avis de Monvel, qu'il dise naturellement et sans prétention, qu'il se livre à la chaleur de son âme ; et il obtiendra des succès honorables.

Cet acteur a une taille au-dessus de la médiocre, sa physionomie a de l'expression, son organe est beau ; mais il doit s'attacher à adoucir sa prononciation en rendant sa voix plus flexible. Ses gestes paraissent quelquefois trop étudiés, et il porte trop souvent ses bras au-dessus de la tête.... Son jeu a besoin d'être simplifié comme sa diction. L'on s'en convaincra si l'on veut analiser la manière dont il a rendu le rôle de Paria, dans la tragédie de ce nom. Paria sort des bois, il a vécu parmi des bêtes fauves, et il se trouve au milieu de la cour d'un Monarque, que l'adulation et l'esclavage comparent à Dieu. Doit-il faire des gestes compassés? doit-il prendre des attitudes étudiées ? Tout est objet d'étonnement et de crainte pour lui, et c'est déjà bien assez que le poëte lui prête un langage plus sage, plus correct, plus brillant que celui du Souverain qui a pâli pendant trente années sur les ivres, sans embellir ce sauvage des qualités qui ne peuvent être que le fruit de l'étude et de l'expérience de la société.

J'adresse le langage de la vérité à Lafargue, parce que je le crois digne de l'entendre, et qu'il peut, en mettant à profit les dons qu'il a reçus de la nature, perfectionner son talent qui est déjà très-remarquable.

PERRIER. (*)

C'est à Lyon, sa ville natale, que cet acteur a commencé sa carrière théâtrale. Après avoir débuté aux Célestins, il fut engagé au grand théâtre pour y jouer les seconds amoureux... Il tint ensuite l'emploi des jeunes premiers à Bordeaux, à Strasbourg et dans les villes d'Italie qui formaient l'arrondissement de la direction de Mlle. Raucourt.

Perrier joua la comédie de genre à l'Odéon, pendant quinze mois; il passa de l'Odéon au théâtre de la porte Saint-Martin, et débuta à la comédie française, en 1814, par le Cid.

Cet acteur quitta Paris pour aller jouer les premiers rôles à Nantes; il remplaça Granger à Rouen, en 1817, où il se fit applaudir après ce grand comédien; et c'est, précédé d'un pareil triomphe, qu'il se présenta au second théâtre français.

Perrier est un peu petit pour les hauts comiques; il a peut-être mal fait de quitter l'emploi des jeunes premiers pour lequel son physique et

ses moyens sont plus favorables. Il est vrai qu'il fallait chausser le cothurne ; et peut-être Melpomène n'a-t-elle pas prodigué ses dons à Perrier, ce qui justifierait son choix. La figure de cet acteur est ouverte ; mais elle a plus de franchise que de vivacité ; son maintien a plus d'élégance que de dignité. Son organe est agréable, mais il n'est pas plein dans tous les tons. Quand cet acteur s'échauffe, sa voix s'enroue et alors gêné par le besoin de respirer, il est dans la nécessité de couper sa diction, de hacher les vers. C'est particulièrement dans les morceaux d'énergie que cette difficulté se fait sentir ; il a de la vérité jusques au moment où ses moyens affaiblis laissent apercevoir les efforts qu'il est obligé de faire ; ce qui porte l'attention des spectateurs sur le comédien et nuit à son succès. Perrier doit donc s'appliquer à ménager ses moyens, c'est l'étude qui lui coûtera davantage ; mais elle contribuera le plus à perfectionner son talent.

Perrier obtient des succès, et il le mérite ; ses intentions sont justes ; ses gestes ont de la grâce ; il a une chaleur vraie, et il peut devenir l'un des plus fermes soutiens, comme l'un des plus beaux ornemens de notre scène.

DAVID. (*)

Si je ne disais pas que David est sorti du Conservatoire, ceux qui sont à même de juger les vicieux principes qui forment la base des leçons de cette école, l'auraient sans doute deviné à la diction méthodique, aux gestes étudiés, à la régularité des attitudes, qui distinguent cet acteur.

David débuta, le 22 mai 1814, par le rôle d'Egiste (Mérope), et il joua ensuite Gaston (Gaston et Bayard) et Dorante (les Jeux d'Amour); il réussit. Depuis lors il a acquis l'aisance que donne l'usage de la scène; mais ses gestes sont les mêmes; ils ont plus de grâces que de naturel; son débit a plus de chaleur, mais il est toujours méthodique; ses attitudes sont plus élégantes, sans cesser d'être d'une régularité symétrique; son organe est voilé et n'a rien de touchant. Le physique de David est plus avantageux pour la comédie, quoique ses épaules soient trop larges et trop hautes, ce qui semble le tenir dans une gêne continuelle, et que son maintien ait plus de fatuité que de noblesse. Je sortirais de l'im-

partialité que je me suis imposée, si je pouvais l'abuser jusqu'à lui conseiller de représenter les premiers rôles tragiques. Les applaudissemens qu'on lui a prodigués lorsqu'il a joué Achille, ne doivent point lui donner l'ambition de sortir de l'emploi des seconds rôles.

Nonobstant ses succès dans la comédie, je lui ferai observer que l'assurance qu'on remarque en lui, n'est point l'aimable aisance qu'exige Thalie, qu'il n'a qu'un ton, qu'une manière, et qu'il doit s'appliquer à nuancer sa diction, et à varier ses gestes. La légèreté ne consiste pas à parcourir le théâtre avec précipitation, elle se manifeste dans la démarche, dans les attitudes; dans le maintien, dans l'expression vive et gaie de la figure, et tout cela doit être orné par l'élégance, la noblesse et les grâces.

L'intelligence de David, les qualités qu'il a acquises font espérer qu'il pourra, par un travail assidu, devenir l'acteur de l'art; mais il ne sera jamais celui de la nature.

SAMSON. (*)

La chose qu'un jeune homme qui se destine au théâtre examine le moins, c'est son physique, et c'est pourtant celle qui devrait davantage fixer son attention. Samson n'eut point choisi les rôles de valets s'il eut usé de cette précaution; car il n'a ni la gaîté, ni la vivacité, ni le plaisant nécessaires pour les jouer avec succès.

Cet acteur est très bien placé dans les rôles de raisonnement, son débit est juste, ce qui prouve son intelligence; mais il est dépourvu de cette verve, de ce mordant, que possédaient si bien Préville et Dugazon.

Samson jouera peut-être les *Financiers* avec agrément dans la suite, et s'il n'a pas cette chaleur qui anime la scène, il se fera toujours remarquer par beaucoup de naturel, de finesse et d'esprit.

ERNEST. (*)

Cet acteur né à Paris, débuta à l'Ambigu Comique en 1817, à l'âge de 23 ans; admis au second théâtre au mois d'octobre 1820, il y joua Egiste, (*Mérope*); Dormilly, (les *Fausses Infidélités*); Britannicus et Valère, (*Tartuffe*).

Cet acteur est petit, mais il a de la grâce et de la chaleur; la faiblesse de ses moyens ne lui permet pas de desservir avec éclat le temple de Melpomène; mais il peut prétendre à figurer avec plus de succès, à la cour de Thalie. Ernest doit s'appliquer à nuancer sa diction, et à modérer ses gestes. Sa voix est claire sans être flexible, et c'est par le travail qu'il en corrigera l'uniformité, et qu'il parviendra à rendre son talent, qui s'annonce sous d'heureux auspices, digne d'être cité avec avantage dans les fastes de notre théâtre.

MLLE HUMBERT. (*)

Annoncée comme l'élève de Talma, lorsqu'elle parut en 1813 sur le Théâtre Francais, mademoiselle Humbert, justifia l'opinion avantageuse que cette dénomination avait donnée de ses dispositions. Elle joua *Hermione*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Roxane*, *Emilie*, *Clytemnestre*, *Monime*, avec un succès desplus éclatans. L'absence de mademoiselle Georges, rendait mademoiselle Humbert nécessaire, et le comité lui était favorable; mais lorsque six mois après la rentrée de mademoiselle Georges, mademoiselle Humbert fut moins utile, et que MM. les sociétaires payèrent selon leur coutume. les services qu'elle venait de leur rendre, en manquant à la promesse solennelle, mais verbale qu'on lui avait faite de l'élever jusqu'à eux, le public continua d'applaudir cette actrice, et on vit clairement que mademoiselle Humbert n'avait pas besoin de leur appui, et qu'elle ne devait sa réussite qu'à son talent.

Son physique convenait parfaitement aux rô-

les de reines, et, si la diction de cette actrice était pompeuse, son débit était plein de chaleur et de justesse. Elle montra d'une manière frappante, cette énergie indispensable, pour rendre avec vérité, ce que les passions ont d'orageux et de terrible.

Mademoiselle Humbert entra au théâtre de l'Odéon, sous l'administration de M. Picard; elle s'y fit remarquer dans la comédie de genre, et elle créa plusieurs rôles avec beaucoup d'agrément.

Éloignée depuis plusieurs années de la scène, elle fut engagée au second théâtre en 1820, pour y tenir l'emploi des reines. Ses débuts furent à peu-près les mêmes qu'en 1813, et le public lui témoigna une égale bienveillance.

On a beaucoup vanté cette actrice tant qu'elle a tenu seule l'emploi des princesses; mais on l'arrêta dans sa marche, et elle ne parut plus que de loin en loin. Cette inaction et les traits d'une critique amère, semblent annoncer que l'intrigue n'est pas tout à fait étrangère à ce changement. Mademoiselle Humbert doit donc souhaiter que l'ordre soit établi dans les administrations théâtrales, pour que le public juge enfin, si elle a réalisé les brillantes espérances qu'elle avait données en entrant avec distinction dans la carrière difficile du théâtre.

MME FITZELIER. (*)

La famille de mademoiselle FITZELIER, qui tient un rang distingué dans la société, lui a donné une excellente éducation.

Cette jeune actrice élève du conservatoire, débuta au Théâtre Français le 28 de juin 1820, par le rôle de Martine, des *Femmes Savantes*, et par celui de Lisette, des *Folies amoureuses*. Les applaudissemens qu'on lui prodigua et qu'elle avait mérités, retardèrent son troisième début qui eut lieu le 17 juillet, d'après un ordre de l'autorité. N'ayant acheté ni suffrages ni éloges, et ayant réussi, elle ne fut point admise.

Mademoiselle Fitzelier parut un moment au Gymnase, mais, nonobstant les offres brillantes qu'on lui fit pour l'attacher à ce théâtre, elle passa à l'Odéon, où elle avait déjà débuté le 10 octobre 1820, par Finette du Dissipateur, et Lisette des Folies Amoureuses; et elle y rentra le 12 avril suivant, par celui de Dorine du Tartuffe.

La personne de cette aimable actrice est des plus agréables; figure spirituelle et quelquefois mutine; des yeux qui ne sont pas très grands, mais qui sont vifs, expriment tout ce qu'ils veulent; un nez presque retroussé qui n'est pas le plus petit ornement d'un joli visage, une bouche gracieuse, des traits charmans forment une physionomie qui annonce le plus aimable espiègle; ajoutez à cela de la finesse, de la gaîté, de la grâce, du mordant, une diction naturelle, un jeu franc, l'art d'être toujours à la scène, et d'écouter son interlocuteur avec cette attention vraie, qui ne saurait être que le résultat d'une intelligence sure, et vous aurez l'ensemble des qualités qui distinguent mademoiselle Fitzelier.

Lorsque l'usage du théâtre aura donné à cette actrice, de l'aisance et de l'aplomb, que l'étude lui aura appris à faire valoir tous les détails d'un rôle, à en saisir toutes les nuances, à régler ses gestes, pour qu'ils soient toujours en harmonie avec sa diction; enfin, lorsqu'elle aura fait disparaître les taches qui rembrunissent encore son talent, et qui appartiennent à l'inexpérience, mademoiselle Fitzelier pourra se placer avec distinction, parmi les favorites privilégiées de Thalie.

MLLE PERCILLIÉ. (*)

Mademoiselle Percillié, ornait de son éclatante beauté le temple de Polymnie, lorsqu'elle fut admise à débuter au Théâtre de l'Odéon en 1820. Elle joua Hermione, (Andromaque); Clytemnestre, (Iphigénie); Phèdre; et d'heureuses dispositions soutenues par un physique superbe, lui méritèrent du succès.

On reproche à cette actrice d'avoir négligé les précieux avantages qu'elle a reçus de la nature, et qui lui permettaient d'aspirer à se placer au premier rang de nos reines tragiques. Elle y parviendra en simplifiant sa diction, en réglant le mouvement de son débit, en rendant ses attitudes plus majestueuses, et ses developpemens nobles et aisés. . . L'insouciance paralyse l'âme et l'émulation l'élève, et ce n'est que par l'émulation que mademoiselle Percillié prouvera qu'elle a le feu sacré qui fait les grandes tragédiennes, et dont elle ne nous a encore montré que des étincelles.

ARMAND. (*)

Je suis convaincu que c'est contre sa volonté qu'Armand s'est vu dans la nécessité de remplir des rôles du grand répertoire. Cet acteur doit borner son ambition à la bourgeoisie, aux paysans et aux niais; les personnages de la haute société, et les valets insolens des grands seigneurs sont au-dessus de sa sphère. Il a de la bonhomie, du naturel, et quelquefois de la malignité. Les amateurs qui lui ont vu jouer le clerc de notaire de la Maison en Loterie, comédie, lui accorderont cette dernière qualité, et une originalité singulière. Il a fait preuve des deux premières dans d'Herbellin du Voyage à Dieppe; et cet acteur bien placé peut être plus utile au Second Théâtre que beaucoup d'autres, qui font bien plus de bruit et dont les orgueilleuses prétentions sont poussées jusqu'au ridicule.

PERROUD. (*)

Perroud était très-aimé à Bordeaux, lorsqu'il vint à Paris pour entrer au théatre de l'Odéon. Cet acteur jouait avec distinction les rôles de gascons, et particulièrement M. de Crac. Il contribua plus d'une fois à faire briller les pièces de M. Picard, par l'originalité de son talent. Quoique sa diction soit un peu sèche, que son jeu manque de dignité, Perroud a d'excellentes qualités; il connaît parfaitement la scène et ne s'écarte jamais du caractère des personnages qu'il représente. Sa physionomie est mobile; mais elle répète presque toujours la même expression, ce qui nuirait à cet acteur dans la bonne comédie. Perroud est très-bien placé dans les grimes; je lui ai vu jouer l'oncle du Dissipateur, avec beaucoup de comique et de vérité; et je ne connais aucun acteur à nos deux théâtres, qui le rendit avec cette supériorité.

PHILIPPE. (*)

Philippe (1) a débuté avec succès à la Comédie Française, dans l'emploi des haut-comiques qu'il a tenu ensuite avec éclat à Naples. Cet acteur a un très-beau physique, de la noblesse, de l'aisance, de la grâce ; il dit bien ; il a une chaleur vraie, un bon ton de comédie, et l'on doit voir avec peine, qu'il ne soit point appelé à l'un de nos deux théâtres.

Qu'on laisse le mélodrame corrompre le goût, altérer les mœurs, ce que j'ai prouvé plus d'une fois, on en gémit en silence, puisque toutes les représentations sont inutiles ; mais permettre que des acteurs d'un mérite reconnu, restent aux théâtres des boulevards, quand la Scène française manque de sujets, et que la province en est aussi dépourvue ; c'est ajouter aux dégradations qu'occasionne le mélodrame et accélérer la ruine de l'art.

(1) Acteur du théâtre de la Porte Saint-Martin.

MLLE DUTERTRE. (*)

Lisette du Glorieux est le premier rôle que Mlle. Dutertre ait joué, et le théâtre de la rue Transnonain fut celui de son triomphe. Il est vrai qu'elle rendit ce personnage difficile avec autant de grâce que de naturel.

Après avoir joué à Londres et à Rouen, Mlle. Dutertre débuta au Second Théâtre le 5 octobre 1820, par le rôle d'Elmire du Tartuffe, et par celui de la Fausse-Agnès. On remarqua avec surprise dans cette actrice, un ton mignard, une diction précieuse, une prononciation affectée, et la mal-adresse de cacher son joli visage sous un pastel imposteur. Il est temps que Mlle. Dutertre rentre dans la bonne route.... D'abord moins de céruse et de vermillon sur la figure; ensuite rendre sa prononciation plus nette, son débit moins précipité, son ton plus noble et plus vrai, et cela sera facile pour cette charmante actrice, qui a tout ce qu'il faut pour plaire et pour réussir.

MLLE MILEN. (*)

Après avoir joué avec succès la comédie de genre au théâtre de l'Odéon, cette actrice s'y est montrée dans les soubrettes du grand répertoire, avec agrément. Une seule observation suffira pour classer le talent de M[lle] Milen : sa diction est spirituelle, son débit a de la vérité, et on ne saurait lui refuser des intentions comiques. Mais elle couvre toutes ces qualités d'un ton d'insouciance, et lorsqu'elle parle à son maître, à son amant, ou à son père, elle a toujours l'air de leur dire : je me moque de vous. Il ne faut pas chercher d'autre cause à la manière uniforme qu'on lui reproche. On assure que M.[lle]. Milen va tenir l'emploi des caractères, je l'en félicite, cette habitude y sera moins sensible, et comme cette actrice a de la verve, du mordant et du naturel, on peut assurer qu'elle y sera très-bien placée.

M[lle] BROCARD. (*)

Mademoiselle Brocard avait déjà paru sur le théâtre de l'Odéon lorsqu'elle débuta à la comédie française, le 15 juillet 1817, par Henriette des Femmes Savantes, et Isabelle de l'Ecole des Maris; elle réussit. Cette actrice, dont Fleury fut le professeur, rentra à l'Odéon, devenu second Théâtre Français, le 10 avril 1820, par le rôle de Marianne du Tartuffe, et par celui d'Isabelle de l'Ecole des Maris.

Si la beauté et les grâces donnaient le talent, mademoiselle Brocard serait parfaite.... Une physionomie douce, mais dont les traits ne s'agitent jamais davantage que ne le fait l'eau d'un bassin caressée par le zéphir; une voix agréable, mais peu flexible; une diction un peu trop recherchée; des gestes plus méthodiques que naturels, et beaucoup d'assurance; voilà les reproches que l'on peut adresser à cette actrice; mais son intelligence triompherait bien-

tôt de ces imperfections, si mademoiselle Brocard voulait perfectionner son talent en étudiant un art qu'elle est faite pour embellir. Cette actrice est engagée au Théâtre Français.

COMPLÉMENT

DES

FASTES DE LA COMÉDIE FRANCAISE.

Beaubourg (Pierre Tronchon sieur de), débuta le 17 décembre, 1691, par le rôle de Nicomède, et parut pour la dernière fois le 5 avril 1718. Cet acteur jouait les premiers rôles dans la tragédie et dans la comédie. Voici ce qu'en dit Lesage dans le roman de *Gil Blas :* « Pres-« que toujours hors de la nature, il précipite les paroles « qui renferment le sentiment, et appuye sur les autres; « fait même des éclats sur les conjonctions... etc. » Cet acteur avait succédé à Baron, il se retira avec la pension de 1000 francs, et mourut le 17 décembre 1725, agé de 63 ans.

Bourret (Claude-Antoine), mort en 1783. Ce comédien débuta en 1762. Il remplaça Dangeville dans les rôles de niais. Mademoiselle Luzi ayant dit assez haut : Bourret joue fort bien les rôles de bêtes; cet acteur lui répliqua: oui, Mademoiselle, et votre suffrage est bien flatteur pour moi; vous devez vous y connaître, votre père en faisait.

On le cite dans Thomas Diafoirus, et M. de Pourceaugnac.

Bourret fut reçu en 1764. Le dernier rôle qu'il joua est celui du garçon de café dans Molière à la nouvelle salle, en l'année 1782, et il mourut un an après.

Brécourt (Guillaume Marcoureau sieur de): cet acteur vint à Paris avec la troupe de Molière, en 1658. Ayant tué un cocher sur la route de Versailles à Fontainebleau, il se réfugia en Hollande. Il rentra en France par une action blamable. Se trouvant à la chasse du roi, dans la forêt de Fontainebleau, il donna un si grand coup de son épée à un sanglier qui l'atteignit à la botte, qu'il le mit hors d'état de se faire craindre. Le roi eût la bonté de lui demander s'il n'était pas blessé, et de lui dire qu'il n'avait jamais vu donner un si vigoureux coup d'épée.

Cet acteur a fait quelques comédies qu'on ne joue plus. Il fit des efforts si violens, en jouant devant la Cour le rôle de Timon, dans une pièce de sa composition, qu'il se rompit une veine, et les suites de cet événement causèrent sa mort, l'année 1685.

Champmeslé (Charles Chevillet sieur de), fils d'un marchand de rubans, sur le pont au Change, entra au théâtre du Marais, l'année 1669. Cet acteur renommé par son épicurisme, jouait les rôles à manteaux. Son nom figure sur quelques pièces de théâtre, qu'on assure qu'il n'a point faites. Frappé d'un songe qu'il fit pendant la nuit du vendredi 19 au 20 août 1701, cet acteur, qui joua le lendemain, se promenait dans le foyer en chantant: *Adieu; paniers, vendanges sont faites*, il répéta ce refrain si souvent que cette affectation frappa ceux qui étaient avec lui. Il avait invité plusieurs de ses camarades à dîner; il répéta diverses fois à Sallé: nous dinerons ensemble. Ensuite il prit sa tête dans ses mains et tomba le visage sur le pavé; on le releva, et il dit à Desmares, l'un des convives: il n'y a plus personne et il expira.

Dangeville (Charles-Etienne Botol), frère de made-

moiselle Dangeville. Cet acteur débuta en 1750. Il jouait les niais avec beaucoup de vérité. Voici un quatrain fait pour lui :

Si pour un rôle d'imbécille
Il faut avoir beaucoup d'esprit,
Personne n'a, sans contredit,
Autant d'esprit que Dangeville.

Il se retira à la clôture de 1763, avec une pension de 1500 livres, et mourut au mois de février 1787.

Dancourt (Florent Carton sieur). On disait de ce comédien qu'il jouait noblement la comédie et bourgeoisement la tragédie. Il est beaucoup plus estimé comme auteur dramatique, et c'est à tort que Racine appelait le théâtre de cet auteur l'échafaud de Dancourt. Ses comédies sont trop connues pour en parler ici. Cet écrivain, né à Fontainebleau, le 1 novembre, 1661, débuta l'année 1685. Il jouait les rôles de haut comiques, et des rôles à manteaux. Louis XIV l'honorait de sa bienveillance et l'admettait même dans son cabinet pour entendre la lecture de ses comédies. Dancourt quitta le théâtre en 1718, avec une pension de 1000 francs, et se retira dans sa terre de Courcelles-aux-Bois, dans le Berry, où il mourut le 7 décembre 1725, à l'âge de 64 ans.

Duchemin (Jean-Pierre) débuta en 1717 dans l'emploi des financiers par le rôle de l'Avare : il était excellent comédien. Il fut remplacé par Bonneval, l'année 1741. Il se retira avec une pension de 1000 francs, et mourut en 1754.

Ducroisy (Philibert Gassaud sieur de). Ce comédien était du pays de Beausse, et gentilhomme. C'est pour lui

que Molière composa le Tartuffe, et il le joua à la satisfaction de l'auteur et du public. On le cite encore dans le Bourgeois-gentilhomme et dans plusieurs rôles de ce genre. Ducroisy quitta le théâtre en 1689, avec une pension de 1000 francs. Il se retira à Conflans-sainte-Honorine, village auprès de Paris, et y mourut en 1695, agé de 66 ans. Le curé qui le regardait comme son meilleur paroissien et son meilleur ami, fut si touché de sa perte, qu'il n'eût pas la force de l'ensevelir et il pria un prêtre étranger à la paroisse d'assister à cette cérémonie pour lui.

Guérin (Eustache-François sieur d'Estriché). Cet acteur parut sur le théâtre du Marais en 1672, et joua ensuite sur celui de la rue Mazarine. Il épousa la veuve de Molière en 1677. Cet acteur jouait les rôles à manteaux avec un naturel parfait... On le cite dans le Grondeur, l'Avare, Chrisale, M. Guillaume (l'Avocat patelin). Guérin se retira en 1717, avec une pension de 1000 francs, de la Comédie française et une de 300 du roi. Il mourut l'année 1728, âgé de 92 ans.

Hauteroche (Noel Breton sieur de). Cet acteur fils d'un huissier de Paris, n'eut qu'un talent médiocre ; il est plus recommandable comme auteur dramatique. Il jouait les rôles comiques au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, il passa à celui de la rue Mazarine en 1680, et quitta le théâtre en 1682. On lui donna la pension de 1000 francs. Il mourut en 1707, à l'age de 90 ans.

Lagrange (Charles Varlet sieur de), était élève de Molière, et ce grand homme en fesait beaucoup de cas. Il débuta au théâtre du petit Bourbon en 1658. Il jouait les amoureux dans la comédie d'une manière supérieure,

et il renonça de bonne heure à la tragédie où il était moins bien. Il termina ses jours l'année 1692. Sa fortune s'élevait à plus de 300 mille francs, somme considérable pour ce temps-là.

Legrand (Marc-Antoine). Ce comédien, fils d'un chirurgien-major des Invalides, débuta en 1702. Il jouait les rôles de rois, quoiqu'il fut très petit. Il est plus connu comme auteur dramatique. Plusieurs de ses pièces sont restées ; on joue encore l'Aveugle clairvoyant, le Roi de Cocagne, la Famille extravagante, les Comédiens de campagne, etc. Il parodia quelques vers de l'auteur de Rhadamiste, ce célèbre tragique l'ayant rencontré au foyer de la comédie, le prit par le collet de son habit et lui dit le quatrain suivant en impromptu :

Mauvais auteur de parodies,
Legrand laisse mes vers en paix,
C'est bien assez masquer mes tragédies,
Que d'y jouer comme tu fais.

Legrand mourût en 1728, à l'âge de 55 ans. Il eut un fils qui fut encore plus mauvais acteur que lui.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin de). C'est dans les fastes des grands hommes qui ont illustré la France que le nom de Molière doit figurer avec éclat. on peut regarder ce profond observateur, ce grand philosophe, comme le poète comique le plus vrai et parconséquent le plus sublime que les nations civilisées et instruites aient produits. Molière naquit à Paris en 1620. Il y établit sa troupe en 1658. Ce grand homme mourut le 17 février de l'année 1673, à dix heures du soir, dans sa cinquante-quatrième année.

Montfleury. (Zacharie-Jacob dit) Cet acteur était d'une famille noble établie en Anjou. Il fut page du duc de Guise; mais il quitta ce seigneur, prit le nom de Montfleury, et se livra à son goût pour la comédie. Cet acteur entra au théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1637. Il jouait les premiers rôles dans les deux genres, et voici ce qu'en dit Chapuzeau « Il est rare de voir un acteur excellent dans le tragique et dans le comique, et le théâtre n'a guère eu qu'un Montfleury, qui se soit rendu illustre de toutes manières. »

On a fait plusieurs contes sur la mort de Montfleury, et particulièrement sur l'énormité de son ventre, dont il aurait été obligé de soutenir le poids par un cercle de fer; la vérité est qu'il mourut pendant le cours des représentations d'Andromaque, en décembre de l'année 1667.

Montménil. (Louis-André-Lesage) Fils de l'auteur du roman de Gilblas et de la comédie de Turcaret, joua la comédie contre la volonté de son père. Il remplissait les rôles de financiers avec beaucoup de vérité, et son père lui ayant vu représenter Turcaret, fut si charmé de ses talens et de ses succès qu'il l'embrassa et lui rendit son affection. Cet acteur débuta pour la seconde fois en 1728 par le rôle d'Hector du Joueur, fut reçu à demi part, et mourut subitement le 8 septembre 1745 au milieu de ses succès.

Ponteuil (Nicolas-Etienne-Lefranc sieur de) Cet acteur était fils d'un notaire au Châtelet de Paris. Voici ce qu'en dit l'auteur de la Bibliothèque des théâtres :

« La nature, qui est un bon maître, en avait fait un ex-
» cellent comédien; il était grand, d'une assez belle figu-
» re, à un œil près dont il louchait un peu, avait une voix

» sonore et représentait également bien les rois etles pay-
» sans, rôles qui, quoique très-opposés, se sont presque
toujours trouvés réunis dans les mêmes comédiens ; enfin
» on peut dire que Ponteuil est un des premiers acteurs
» qui aient rendu au théâtre le naturel de la déclamation
» qui y était assez ignoré quand il y monta. »

Cet acteur était du plus grand sangfroid, il haïssait Dancourt; la femme de ce dernier l'insulta au milieu de l'assemblée des comédiens. Ponteuil l'écouta sans interrompre le torrent d'injures dont elle croyait l'accabler, et lorsque la colère eut épuisé les forces de madame Dancourt, Ponteuil lui dit avec gravité; « Eh bien! madame, est-ce là tout? vous avez beau chercher à me gratifier de toutes les horreurs du monde, vous avez beau faire, vous ne m'appellerez jamais p...... »

Sallé. (J.-B.-Louis-Nicolas) Voici ce qu'on lit dans la Bibliothèque des théâtres relativement à ce comédien.

«Ce fut pendant le cours des représentations de la tra-
» gédie d'Idoménée de Crébillon, au mois de mars 1706,
» que le Théâtre français perdit le sieur Sallé, excellent
» comédien, qui réunissait tous les talens du théâtre dans
» un égal degré de perfection; il était fils d'un avocat de
» la ville de Troie; il fut enterré à Saint-Sulpice, après
» avoir donné une déclaration par devant notaire qu'il re-
» nonçait à sa profession. »

Sallé avait laissé le froc (il s'était d'abord fait capucin) pour jouer la comédie; il débuta en 1701 pour la seconde fois; il jouait l'emploi des rois dans la tragédie, les gascons, les ivrognes et les petits-maîtres dans la comédie avec un égal succès. Il n'avait que 35 ans quand il mourût.

Sarrazin. (Pierre) Cet acteur, né à Dijon, quitta le petit collet pour jouer la comédie; il débuta en 1729 par le rôle d'Ædipe de la tragédie de Corneille; il joua dans la suite les pères nobles dans les deux genres. Sarrazin avait une sensibilité profonde et ce pathétique devant les quels les ressources de l'art viennent échouer; aussi, excellait-il dans les personnages qui demandent de la clémence et de la vérité, tels que Auguste, don Diègue, Lusignan, Zopire, etc.; mais il ne conservait pas la même supériorité dans Phocas, Mithridate, Pharasmane, etc. Cet acteur prit sa retraite en 1759, on lui accorda une pension de 1500 f. et il mourut le 15 novembre 1762.

Raisin cadet. (J.-B. Siret) Cet acteur, fils d'un organiste de Troyes, remplissait les rôles à manteaux d'une manière à ne rien laisser à desirer; sa taille était médiocre mais bien prise; sa figure belle, expressive, et son jeu muet était animé et naturel. Il a laissé une réputation, et comme excellent acteur, et comme homme d'esprit. Quoiqu'il fut admis dans la société du duc de Vendôme, de son frère le grand Prieur, du marquis de la Fare, de l'abbé de Chaulieu, et de beaucoup d'autres personnages importans ou recommandables, on accuse Raisin de beaucoup d'intempérance, et d'être mort des suites d'un excès de vin de champagne qu'il fit à un grand souper et après lequel il fut se baigner. Il mourut le 5 septembre 1693 à l'âge de 38 ans; il avait débuté au théâtre de l'hôtel de Bourgogne en 1679.

Madame *Balicourt* (Marguerite-Thérèse) parut à la comédie française en 1727 dans le rôle de Cléopâtre (Rodogune), elle joua ensuite Cornélie, Agrippine et Clytemnestre avec un brillant succès. Mademoiselle Clairon pré-

tend que cette actrice avait l'air roide et l'âme froide ; ce jugement est trop sévère, et madame Balicourt tient un rang distingué parmi les favoris de Melpomène ; elle quitta le théâtre en 1738 et mourut l'année 1743.

Madame *Beauval.* (Jeanne Olivier Bourguignon, femme de J.-Petit sieur de Beauval) Ce sieur de Beauval était moucheur de chandelles du théâtre de Lyon, et mademoiselle Bourguignon l'épousa d'une manière singulière. Son père adoptif, le sieur Paphetin, ayant formé opposition à son mariage, elle se rendit à l'église avec Beauval; le fit cacher sous la chaire à prêcher, et, quand le curé eut fini le prône, elle déclara à haute voix qu'elle prenait Beauval pour époux; celui-ci sortit de sa cachette et déclara qu'il se mariait à la demoiselle Bourguignon. Madame Beauval débuta au théâtre de Molière en 1670, et elle y joua les rôles de soubrettes avec beaucoup de succès. Cette actrice quitta le théâtre en 1704, et termina sa carrière l'année 1720.

Mademoiselle *Béjart.* (Armande - Gertrude - Claire-Elisabeth) Voici ce que dit l'auteur des anecdotes dramatiques sur mademoiselle Béjart :

« Elle épousa en première noce Molière, en secondes Guérin Destriché; elle était très-aimable, jouait supérieurement dans le comique noble, chantait avec une grace et un goût qui lui ont attiré, dans son temps, autant d'adorateurs que d'applaudissemens, elle quitta le théâtre en 1694 et mourut en 1700.

Madame *Dancourt.* (Thérèse Lenoir de la Thorillère femme de Florent Carton Dancourt) Cette actrice est plus renommée pour sa beauté que pour son talent. D'Hanne-

terre dit dans l'art du comédien : la belle Dancourt remplit les rôles d'amoureuses jusqu'à l'âge de soixante ans, elle fut reçue en 1685 et se retira en 1720 avec la pension de mille francs. Elle mourut le 11 mai 1725. Madame Dancourt eut deux filles comédiennes, la cadette eut du talent dans les soubrettes et méritait d'être citée. Elle débuta en 1699, se retira en 1728 avec une pension de mille francs, et elle était plus que nonogénaire quand elle termina ses jours en 1780.

Madame *Debrie*. (Catherine Leclerc, femme d'Edme Wilquin sieur Debrie) Cette actrice fut aimée de Molière; elle jouait les amoureuses et avait créé plusieurs rôles des pièces de ce grand homme, entre autres celui d'Agnès de l'Ecole des femmes: l'ayant voulu céder à mademoiselle Ducroisy, le public la demanda avec opiniâtreté dès que la jeune actrice parut. Madame Debrie fut obligée de paraître en habit de ville et de jouer le rôle pour satisfaire à l'impatience et au desir du parterre. D'Hanneterre prétend qu'elle le joua jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans; cette actrice était belle et jolie femme et possédait un véritable talent; elle entra dans la troupe de Molière, qui l'avait connue à Lyon, en 1658, prit sa retraite l'année 1685, obtint la pension de mille francs et mourut le 19 novembre 1702.

Mme *Desbrosses*(Jeanne Delarue, veuve de Jean Leblond sieur Desbrosses) Cette actrice joua les rôles de caractères, et principalement ceux des vieilles coquettes ridicules, d'une manière à ne rien laisser à desirer. On la cite dans la Comtesse du Joueur, madame Grognac du Distrait, et surtout dans madame Patin du Chevalier à la mode.... Madame Desbrosses débuta en 1684, dans les rei-

nes tragiques par le rôle de Clytemnestre, dans la tragédie d'Agamemnon de Boyer : c'était alors la route pour arriver aux rôles comiques. Elle se retira l'année 1718, et mourut en décembre 1722, dans une terre qu'elle possédait auprès de Montargis.

Mademoiselle *Desmares*. (Christine-Antoinette-Charlotte) fille de Desmares qui jouait les paysans avec distinction. Cette actrice, nièce de mademoiselle Champmeslée et tante de mademoiselle Dangeville, qui fut son élève, tenait l'emploi des reines et des princesses dans la tragédie et des soubrettes dans la comédie. Voici comment Lesage signale mademoiselle Desmares dans son roman de Gil-Blas : « Le beau naturel, dit-il, avec quelle grace « elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débi-« ter ? elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de char-« mes qui lui donne un nouveau prix. On pourrait lui re-« reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son « feu, et passe les bornes d'une honnête hardiesse, mais « il ne faut pas être sévère. Je voudrais seulement qu'elle « se corrigeat d'une mauvaise habitude. Souvent au mi-« lieu d'une scène elle interrompt tout-à-coup l'action « pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous « me direz que le public l'applaudit dans ces momens « mêmes ; cela est heureux. »

Mademoiselle Desmares débuta en 1699, quitta le théâtre l'année 1721. On lui accorda la pension de 1000 fr., et elle se retira à St.-Germain en Laye, quoiqu'elle n'eut encore que 41 ans. La mort la frappa le 12 septembre 1753. Elle avait alors 71 ans.

Mademoiselle *Deseine*. (Marie Dupré épouse de Quinault-Dufresne) Cette actrice débuta à Paris le 5 jan-

vier 1725. Elle avait déjà joué le rôle d'Hermione à Fontainebleau devant Louis XV et sa cour, quelques mois auparavant. Le roi lui donna un costume magnifique qu'on évalua 8000 francs, et mademoiselle Deseine se para de cet habit en se montrant devant les parisiens; son triomphe fut complet. C'est la seule actrice que mademoiselle Clairon ait trouvé digne de ses éloges. Mademoiselle Deseine, dont la santé était très délicate, quitta le théâtre en 1736 et mourut l'année 1759.

Madame *Drouin.* (N...... Gautier) Cette actrice jouait l'emploi des caractères et les grandes confidentes, Elle avait avait un physique heureux, beaucoup d'esprit, et un comique vrai. Elle avait débuté en 1742. Elle se retira de la comédie en 1780 avec une pension de 1500. Elle vivait encore en 1793.

Mademoiselle *Desœillets.* Louis XIV disait de cette actrice qui jouait les premiers rôles tragiques : Il faudrait que mademoiselle Desœillets joua les deux premiers actes d'Hermione, (Andromaque) et qne mademoiselle Champmeslée fut chargée des deux derniers. Ce qui prouverait que ce monarque, qui était connaisseur, trouvait que mademoiselle Desœillets avait de la finesse et beaucoup d'art, et mademoiselle Champmeslée de l'énergie et du naturel. Cette actrice débuta en 1658, et mourut en 1670, à l'âge de 49 ans.

Mademoiselle *Duclos.* (Marie-Anne de Châteauneuf) Cette actrice fut reçue au Théâtre Français en 1696 pour doubler mademoiselle Champmeslée, et elle joua le même emploi après la retraite de cette grande tragédienne. On a reproché avec justice à mademoiselle Duclos d'avoir

substitué à la récitation noble et naturelle que Baron et mademoiselle Champmeslé avaient adoptée, une déclamation chantante et empoulée qui est hors de la nature et même ridicule. Cette actrice était audacieuse et ignorante; on lui dit un jour : Je parie, mademoiselle, que vous ne savez pas votre *Credo?* « Ah! ah! répliqua-t-elle, « je ne sais pas mon *Crédo!* je vais vous le réciter : *Pater* « *noster qui*.... aidez-moi; je ne me souviens plus du « reste. » Elle apostropha grossièrement le public lors de la représentation d'Inès, parce que l'apparition des enfans avait excité sa gaîté, en lui adressant ces paroles: « Ris donc, sot de parterre à l'endroit le plus touchant de « la tragédie. » et le parterre eut le bon esprit de rire de cette saillie aulieu de s'en fâcher. Une autre fois Dancourt ayant répondu au public qui demandait la tragédie d'Ariane, qu'on ne pouvait le satisfaire parce que mademoiselle Duclos était indisposée, et indiqué par un geste déplacé le genre d'indisposition qui était la grossesse. Mademoiselle Duclos s'élança de la coulisse, et appliqua un soufflet terrible sur la joue de l'orateur, et dit ensuite au parterre : « Messieurs, à demain *Ariane*. » Il est permis de douter de cette anecdote quoique rapportée par plusieurs écrivains, et surtout d'être étonné que de pareilles incartades demeurassent impunies.

Mademoiselle Duclos quitta la scène en 1733; et on lui donna sa part entière jusqu'en 1736, quoiqu'elle ne jouat plus; elle eut la pension de 1000 francs; le roi lui en fesait une de pareille somme, et elle termina sa longue et laborieuse carrière en 1748, le 18 juin; agée de 78 ans.

Mademoiselle *Duparc*. Cette actrice entra dans la troupe de Molière en 1658. Elle jouait les rôles de princesses et d'amoureurses. Racine lui ayant vu jouer le rôle

d'Axiane dans Alexandre, la décida à quitter Molière et à s'engager dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où cet illustre auteur avait résolu de donner ses tragédies. Cet espèce d'enlèvement brouilla Racine avec Molière, et je doute que sans cette circonstance on se rappellat aujourd'hui de mademoiselle Duparc qui mourut en 1668, deux ou trois ans après l'époque de cette anecdote.

Mademoiselle *Durancy*. (Madelaine Céleste de Frossac). après avoir débuté avec succés dans les soubrettes, en 1759, cette actrice fut engagée au grand Opéra où elle obtint du succès. Elle reparut sur le Théâtre Français dans les rôles de Pulchérie (Héraclius), et d'Aménaide (Tancrède). Ces deux représentations furent très orageuses. Elle joua néanmoins Electre, Idamé, et Lekain dit tout haut qu'il n'y avait que mademoiselle Durancy qui eut assez de talent pour remplacer mademoiselle Clairon. Le public conçut les plus heureuses espérances et joignit son suffrage au jugement du grand tragédien. Mais l'intrigue poursuivit mademoiselle Durancy avec une constance que rien ne put vaincre, et elle parvint à l'éloigner de la Comédie française. C'est au sujet des tracasseries suscitées à cette actrice que Voltaire écrivait à Lekain : « Je mourrai bientôt, et ce sera avec la douleur d'avoir vu le plus beau « des arts vilipendé et tombé en France. » Que dirait aujourd'hui Voltaire s'il voyait l'état déplorable ou se trouve le *plus beau des arts*.

Madame d'*Ennebaut*. (Françoise Jacob de Montfleury), femme de Mathieu d'Ennebaut) Cette actrice qui jouait les seconds rôles dans la tragédie et dans la comédie, est désignée dans le fameux sonnet de madame Deshoulières au sujet de la Phèdre de Racine et de celles de Pradon, par ces vers :

> Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
> N'est là que pour montrer deux énormes tétons.

Madame d'Ennebaut était blonde et avait beaucoup d'embonpoint. Les rôles travestis firent sa réputation, et particulièrement celui de la Femme Juge et partie. Cette actrice débuta à l'Hôtel de Bourgogne, après son mariage avec d'Ennebaut, qui eut lieu en 1661, et quitta le théâtre en 1685. On lui accorda la pension de 1000 fr. et elle mourut le 17 mars 1708.

Mademoiselle *Gautier*. Cette actrice débuta en 1716, dans les princesses, elle n'y obtint qu'un médiocre succès mais elle eut la plus grande réussite dans les caractères, et particulièrement dans madame Patin dit Chevalier à la mode, et madame Jobin de la Devineresse, comédie de Thomas Corneille et de Vizé. Elle ne resta au théâtre que jusqu'en 1723; elle le quitta pour entrer au couvent des carmélites à Lyon, où elle prit l'habit de religieuse en prononçant ses vœux. La comédie lui accorda la pension de mille francs qu'elle n'accepta que pour la faire distribuer aux pauvres, et la supérieure de sa communauté fut constamment chargée de la toucher et d'en faire la distribution. Elle mourut le 8 avril 1757, regrettée des indigens et de ses compagnes qu'elle édifiait par sa douceur, sa complaisance et sa charité.

Madame *Grandval*. (Marie-Geneviève Dupré femme de Charles-François-Nicolas Ragot Grandval) Cette actrice, fille d'un horloger de Paris qui demeurait rue Dauphine, débuta à la comédie française, en 1754, par le rôle d'Atalide (Bajazet); faible dans la tragédie, elle réussit complètement dans les grandes coquettes. Elle avait de la

grace, de l'aisance et de la noblesse. On la cite dans la marquise de la Surprise de l'amour, dans Céliante des Dehors trompeurs, dans madame Patin du Chevalier à la mode, etc. elle se retira du théâtre en 1760; on lui accorda la pension de mille francs dont elle jouit jusqu'en 1783 époque de sa mort.

Mademoiselle *Gueaut*; c'est le 25 septembre 1749 que mademoiselle Gueaut débuta au théâtre français par Junie de Britannicus et Julie de la Pupille. Elle ne fut pas reçue; elle y reparut deux ans après dans le rôle de Rosalie et dans celui de Lucile du Galant jardinier, elle ne fut point encore admise. Mademoiselle Gueaut fit un troisième début le 16 novembre de l'année 1754, elle joua Julie de la Pupille, Mélite du Philosophe marié, et elle fut reçue un mois après à demi part. Sa taille était parfaite, sa figure séduisante et des plus jolies. La parque la ravit à Thalie le 8 octobre 1758 à l'âge de 24 ans; elle mourut de la petite vérole.

Mademoiselle *Desmotte*. (Marie-Hélène) Cette actrice, dont le père était gentilhomme, fut enlevée du couvent où elle fesait son éducation par un amant qu'elle aimait contre la volonté de l'auteur de ses jours. Elle naquit à Colmar en 1704, et débuta à la comédie française en 1722 dans l'emploi des reines qu'elle abandonna bientôt pour remplir les rôles de caractère où elle excellait. Voici comment s'exprime sur le compte de mademoiselle Desmottes l'auteur des anecdotes dramatiques :

« Son emploi dans la troupe était celui que Paris avait » vu remplir, du temps même de Molière, par un acteur » travesti. Les rôles de madame Pernelle, de madame » Jourdain, de madame de Sotenville, de la comtesse

» d'Escarbagnas, de la Devineresse, etc., avaient été faits
» pour André Hubert excellent comédien dans les mas-
» carades.......................................
» Ce fut dans cet emploi comique que mademoiselle Des-
» mottes fit, jusqu'à sa retraite en 1759, les plaisirs de la
» scène, avec une figure décente, une physionomie vive,
» une taille élégante et conservée jusqu'à sa mort, de
» l'esprit, de l'agrément; elle fut toujours très-éloignée
» d'offrir dans la société quelque chose de commun avec
» les rôles dont elle était chargée... Cette actrice fut
» l'amie constante de mademoiselle Lecouvreur, et le
» maréchal de Saxe l'honorait de sa bienveillance... ce
» fut à son occasion qne ce héros connut la première....
» Elle fut frappée d'apoplexie le 30 novembre 1769, âgée
» de soixante-cinq ans. Le roi lui avait accordé une pen-
» sion de mille francs, et la Comédie celle de quinze-cent.
» Mademoiselle Lachassaigne, qui a joué les confidentes
» et les caractères, était nièce de mademoiselle Des-
» mottes. »

Madame *Raisin*. (Françoise Petit de Lonchamp, femme du sieur Raisin) Madame Raisin, qui débuta en 1679 au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, était plus célèbre par sa beauté que par ses talens, quoique cette actrice en eût beaucoup. Elle jouait les reines et les princesses dans la tragédie, et les grandes coquettes et les amoureuses dans la comédie. Ses charmes firent la conquête du grand dauphin fils de Louis XIV. Ce monarque fit proposer à madame Raisin une somme cinquante mille écus ou une pension viagère de dix mille francs si elle consentait à quitter le théâtre. Madame Raisin accepta la pension et se conforma à la volonté du roi (c'était l'année 1701); mais le grand dauphin étant mort en 1711 on supprima la

pension de madame Raisin, et, malgré ses sollicitations, elle ne lui fut jamais rendue. Le duc d'Orléans régent, prince grand et généreux, lui en accorda une de deux mille francs. Madame Raisin se retira en Normandie chez madame Durieu sa sœur, où elle mourut en 1721 des suites d'une forte contusion qu'elle reçut à la tête en versant dans son carosse.

ERRATA.

Page 34, ligne 18, au lieu de : et on lui reconnut, *lisez :* on lui reconnut.

Page 53, ligne 19, au lieu de : ce héros, *lisez :* le héros.

Page 78, lignes 14 et 15, au lieu de : dans celui de Rhadamiste, *lisez :* par Rhadamiste.

Page 205, ligne 2, au lieu de : qui soutiennent, *lisez :* qui en soutiennent.

Page 220, ligne 3, au lieu de : mais que, *lisez :* et que.

Page 223, ligne 3, au lieu de : et la présenta, *lisez :* la présenta.

Page 240, ligne 2, au lieu de : que les, *lisez :* que ses.

Page 257, ligne 9, au lieu de : rétoire, *lisez :* répertoire.

Page 270, ligne 22, au lieu de : qui les rendent, *lisez :* qui les rendront.

Page 273, ligne 11 au lieu de: Geoffroy, *a*, dans, *lisez*: Geoffroy dans.

Page 285, ligne 6, au lieu de : Boursault théâtier, *lisez* : Boursault théâtin.

Page 297, lignes 12 et 13, au lieu de : son début, *lisez :* son débit.

Même page, avant-dernière ligne, au lieu de : cet auteur, *lisez* : cet acteur.

Page 300, ligne 21, au lieu de : Papillon, *lisez* : Papillard.

Page 302, ligne 8, au lieu de : tous ses rôles, *lisez* : tous ces rôles.

Page 304, dernière ligne de la note, au lieu de : au même des, *lisez* au même rang des.

Page 333, ligne 7 de la note, au lieu de : mélodramatique, *lisez* : mélodramique.

Page 348, ligne 23, au lieu de : et qui, *lis*[illegible]aches qui.

Page 351, ligne 2, au lieu de : perfectionner, *lisez* : améliorer.

TABLE DES MATIÈRES.

SECOND THEATRE FRANÇAIS.

COMPLÉMENT AUX FASTES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

